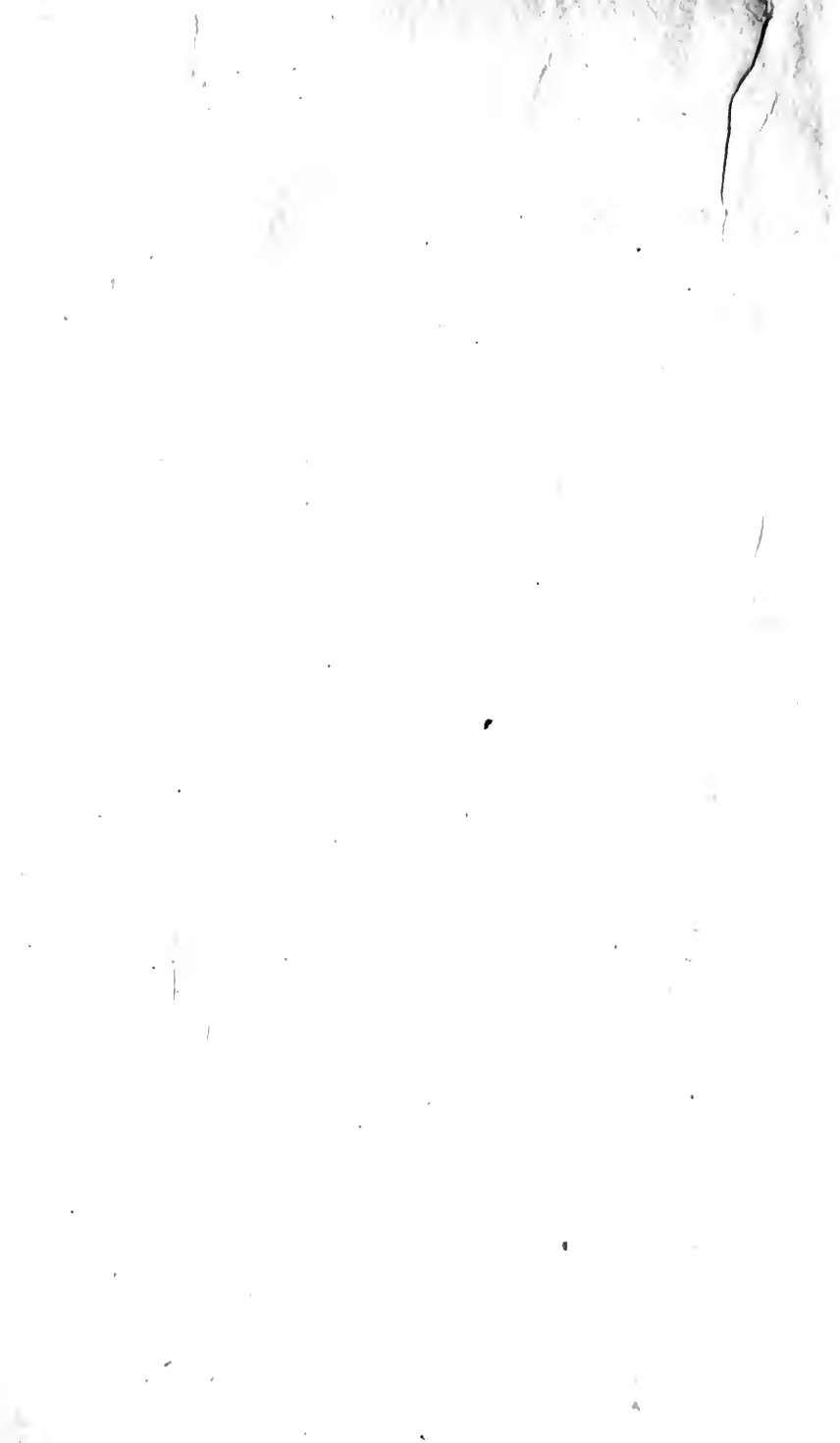


N 2.2



1275/540/-

160

QUESTIONS
S U R
L'ENCYCLOPÉDIE.

PREMIERE PARTIE.

GEORGE L. JONES

1871

W. L. GEORGE

PRINTED BY TAYLOR

QUESTIONS
S U R
L'ENCYCLOPÉDIE,
P A R
DES AMATEURS.

P R E M I E R E P A R T I E .



M. DCC. LXX.

QUESTIONS

AND

ANSWERS

TO

THE AMERICAN

PHYSICIAN



M. DCC. LXX.

I N T R O D U C T I O N.

Quelques gens de lettres qui ont étudié l'Encyclopédie, ne proposent ici que des questions, & ne demandent que des éclaircissements; ils se déclarent douteurs & non docteurs. Ils doutent surtout de ce qu'ils avancent; ils respectent ce qu'ils doivent respecter; ils soumettent leur raison dans toutes les choses qui sont au-dessus de leur raison, & il y en a beaucoup.

L'Encyclopédie est un monument qui honore la France; aussi fut-elle persécutée dès qu'elle fut entreprise. Le discours préliminaire qui la précéda était un vestibule d'une ordonnance magnifique & sage qui annonçait le palais des sciences; mais il avertissait la jalousie & l'ignorance de s'armer. On décria l'ouvrage avant qu'il parût; la basse littérature se déchaina; on écrivit des libelles diffamatoires contre ceux dont le travail n'avait pas encor paru.

Mais à peine l'Encyclopédie a-t-elle été achevée que l'Europe en a reconnu l'utilité; il a fallu réimprimer en France & augmenter cet ouvrage immense qui est de vingt-deux volumes *in-folio*; on l'a contrefait en Italie;

Première partie.

A

2 INTRODUCTION.

& des théologiens même ont embelli & fortifié les articles de théologie à la manière de leur pays ; on le contrefait chez les Suisses : & les additions dont on le charge sont fais doute entièrement opposées à la méthode italienne , afin que le lecteur impartial soit en état de juger.

Cependant cette entreprise n'appartenait qu'à la France ; des Français seuls l'avaient conçue & exécutée. On en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires , dont il ne reste pas un seul chez les libraires. Ceux qu'on peut trouver par un hazard heureux se vendent aujourd'hui dix-huit cent francs ; ainsi tout l'ouvrage pourrait avoir opéré une circulation de sept millions six cent cinquante mille livres. Ceux qui ne considéreront que l'avantage du négoce , verront que celui des deux Indes n'en a jamais approché. Les libraires y ont gagné environ cinq cent pour cent , ce qui n'est jamais arrivé depuis près de deux siècles dans aucun commerce. Si on envisage l'économie politique , on verra que plus de mille ouvriers , depuis ceux qui recherchent la première matière du papier , jusqu'à ceux qui se chargent des plus belles gravures , ont été employés & ont nourri leurs familles.

Il y a un autre prix pour les auteurs , le plaisir d'expliquer le vrai , l'avantage d'enseigner le genre-humain , la gloire ; car pour le faible honoraire qui en revint à deux ou trois

auteurs principaux , & qui fut si disproportionné à leurs travaux immenses , il ne doit pas être compté. Jamais on ne travailla avec tant d'ardeur & avec un plus noble désintéressement.

On vit bientôt des personnages recommandables dans tous les rangs , officiers-généraux , magistrats , ingénieurs , véritables gens de lettres , s'empresse à décorer cet ouvrage de leurs recherches , souscrire & travailler à la fois : ils ne voulaient que la satisfaction d'être utiles ; ils ne voulaient point être connus ; & c'est malgré eux qu'on a imprimé le nom de plusieurs.

Le philosophe s'oublia pour servir les hommes ; l'intérêt , l'envie & le fanatisme ne s'oubliaient pas. Quelques jésuites qui étaient en possession d'écrire sur la théologie & sur les belles-lettres , pensaient qu'il n'appartenait qu'aux journalistes de Trevoux d'enseigner la terre ; ils voulurent au moins avoir part à l'Encyclopédie pour de l'argent : car il est à remarquer qu'aucun jésuite n'a donné au public ses ouvrages sans les vendre.

DIEU permit en même tems que deux ou trois convulsionnaires se présentassent pour coopérer à l'Encyclopédie ; on avait à choisir entre ces deux extrêmes ; on les rejetta tous deux également comme de raison , parce qu'on n'était d'aucun parti & qu'on se bornait

à chercher la vérité. Quelques gens de lettres furent exclus aussi , parce que les places étaient prises. Ce furent autant d'ennemis qui tous se réunirent contre l'Encyclopédie dès que le premier tome parut. Les auteurs furent traités comme l'avaient été à Paris les inventeurs de l'art admirable de l'imprimerie , lors qu'ils vinrent y débiter quelques-uns de leurs essais : on les prit pour des forciers , on faisa juridiquement leurs livres ; on commença contre eux un procès criminel. Les encyclopédistes furent accueillis précisément avec la même justice & la même sagesse.

Un maître d'école connu alors dans Paris , ou du moins dans la canaille de Paris , pour un très ardent convulsionnaire , se chargea au nom de ses confrères de déférer l'Encyclopédie comme un ouvrage contre les mœurs , la religion & l'état. Cet homme avait joué quelque tems sur le théâtre des marionnettes de St. Médard , & avait poussé la friponnerie du fanatisme jusqu'à se faire suspendre en croix & à paraître réellement crucifié avec une couronne d'épines sur la tête , le 2 Mars 1749 , dans la rue St. Denis , vis-à-vis St. Leu & St. Giles , en présence de cent convulsionnaires ; ce fut cet homme qui se porta pour délateur ; il fut à la fois l'organe des journalistes de Trevoux , des bateleurs de St. Médard & d'un certain nombre d'hommes ennemis de toute nouveauté , & encor plus , de tout mérite.

I N T R O D U C T I O N.

Il n'y avait point eu d'exemple d'un pareil procès. On accusait les auteurs non pas de ce qu'ils avaient dit , mais de ce qu'ils diraient un jour. *Voyez* , disait-on , *la malice ; le premier tome est plein des renvois aux derniers , donc c'est dans les derniers que sera tout le venin.* Nous n'exagérons point : cela fut dit mot à mot.

L'Encyclopédie fut supprimée sur cette divination ; mais enfin la raison l'emporte. Le destin de cet ouvrage a été celui de toutes les entreprises utiles , de presque tous les bons livres , comme celui de *la Sageſſe de Charon* , de la savante hîstoire composée par le sage *de Thou* , de presque toutes les vérités neuves , des expériences contre l'horreur du vuide , de la rotation de la terre , de l'usage de l'émétique , de la gravitation ; de l'inoculation. Tout cela fut condamné d'abord , & reçu ensuite avec la reconnaissance tardive du public.

Le délateur couvert de honte est allé à Moscou exercer son métier de maître d'école , & là il peut se faire crucifier , s'il lui en prend envie ; mais il ne peut ni nuire à l'Encyclopédie , ni séduire des magistrats. Les autres serpens qui mordaient la lime ont usé leurs dents & cessé de mordre.

Comme la plûpart des savans & des hommes de génie qui ont contribué avec tant de

6 INTRODUCTION.

zèle à cet important ouvrage , s'occupent à présent du soin de le perfectionner & d'y ajouter même plusieurs volumes ; & comme dans plus d'un pays on a déjà commencé des éditions , nous avons cru devoir présenter aux amateurs de la littérature un essai de quelques articles omis dans le grand dictionnaire , ou qui peuvent souffrir quelques additions , ou qui ayant été inférés par des mains étrangères , n'ont pas été traités selon les vues des directeurs de cette entreprise immense.

C'est à eux que nous dédions notre essai , dont ils pourront prendre & corriger ou laisser les articles , à leur gré , dans la grande édition que les libraires de Paris préparent. Ce sont des plantes exotiques que nous leur offrons ; elles ne mériteront d'entrer dans leur vaste collection qu'autant qu'elles seront cultivées par de telles mains ; & c'est alors qu'elles pourront recevoir la vie.





QUESTIONS

S U R

L'ENCYCLOPEDIE.

A.



O u s aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croirait, est de *César*

Du Marfais, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très profonde & très nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui était pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du troisième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de

A iiij

Marie à la Coque qui était riche ; & sans les générosités du comte de *Lauraguais* , il serait mort dans la plus extrême misère. Saifissons cette occasion de dire que jamais la nation Française ne s'est plus honorée que de nos jours par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'état encourager les talens dans l'indigence & demander le secret. *Colbert* les récompensait , mais avec l'argent de l'état ; *Fouquet* avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle ont donné de leur propre bien ; & par-là ils sont au-dessus de *Fouquet* autant que par leur naissance , leurs dignités & leur génie. Comme nous ne les nommons point ils ne doivent point se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre *A* qui a été si bien traitée par feu Mr. *Du Marfais* , & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres , & nous renvoyons à l'Encyclopédie qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français* , *française* , *anglais* , *anglaise* , & dans tous les imparfaits , comme , *il employait* , *il octroyait* , *il ployerait* , &c. ; la raison n'en est-elle pas évidente ? ne faut-il pas écrire comme on parle autant qu'on

le peut ? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* , & de prononcer *ai* ? nous disions autrefois , *je croyois* , *j'octroyois* , *j'employois* , *je ployois*. Lors qu'enfin on adoucit ces sons barbares , on ne songea point à réformer les caractères : & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il falut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais* , avec les *ois* qu'on prononçait *ois* , les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde , par exemple , disait *français* dans la conversation & dans les discours publics. Mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles , s'était introduite parmi nous , les poètes se crurent obligés de faire rimer *français* à *loix* , *rois* , *exploits* : & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire , prononçaient *françois* dans les vers. On trouve dans une pièce de vers de *Pierre Corneille* , sur le passage du Rhin , assez peu connue.

Quel spectacle d'effroi ! grand Dieu , si toutefois
 Quelque chose pouvoit effrayer les *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers , si l'on prononçait comme sous François premier *pouvoit* par un *o* ; quelle cacophonie feraient *effroi* , *toutefois* , *pouvoit* , *françois*.

Dans le tems que notre langue se perfectionnait le plus , *Boileau* disait :

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois* :
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français* , ce vers de *Boileau* lui-même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot *français* comme on écrit *Saint François*. Il faut du tems pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore , *je croyois* ; & si vous prononciez *je croyois* , en faisant sentir les deux *o* , personne ne pourrait vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles , ne ménagez-vous pas aussi nos yeux ? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais* , puisque *je croyois* est absolument barbare ?

Vous enseignez la langue française à un étranger ; il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais* , *j'octroyais* , *j'employais* ; il vous demande pourquoi vous adoucissez la prononciation de la dernière syllabe , & pourquoi vous n'adoucissez pas la précédente ; pourquoi dans la conversation vous ne dites pas *je croyais* , *j'employais* , &c.

Vous lui répondez , & vous devez lui ré-

pondre , qu'il y a plus de grace & de variété à faire succéder une diphtongue à une autre. La dernière syllabe , lui dites - vous , dont le son reste dans l'oreille , doit être plus agréable & plus mélodieuse que les autres ; & c'est la variété dans la prononciation de ces syllabes qui fait le charme de la prosodie.

L'étranger vous répliquera ; vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertissez dans la conversation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarrassez beaucoup lorsque vous orthographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre ?

Les plus belles langues , sans contredit , sont celles où les mêmes syllabes portent toujours une prononciation uniforme ; vous dites *anglais* , *portugais* , *français* ; mais vous dites *danois* , *suédois* ; comment devinerai - je cette différence , si je n'apprends votre langue que dans vos livres ? Et pourquoi en prononçant *anglais* & *portugais* , mettez - vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre ? Pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois* , comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois* ? En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrire toujours par *a* ce qu'on prononce par *a*.

A.

A , troisième personne au présent de l'in-

dicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodièque manent vestigia ruris.

Il a en choquerait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé ; plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase : *la différence qu'il y a ; la distance qu'il y a entre eux* ; est-il rien de plus languissant à la fois & de plus rude ? N'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement, *la distance*, *la différence entre eux*. A quoi bon ce *qu'il* & cet *y a*, qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts ?

Ne faut-il pas surtout éviter le concours de deux *a* ? *Il va à Paris*, *il a Antoine en aversion* ? trois & quatre *a* sont insupportables ; *il va à Amiens*, & de là à *Arques*.

La poésie française proscriit ce heurtement de voyelles.

Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achopement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens que les Latins étaient soigneux d'éviter.

Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire,

Muove sì il vecchiarèl canuto e bianco,

Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.

L'Arioste a dit :

Non fa quel che sia Amor :

Doveva fortuna alla christiana fede.

Tanto girò che venne a une riviera

Altra aventura al buon Rinaldo accade,

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien , parce que la plus grande partie des mots de cette langue se termine en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons , ne pouvait guère admettre un pareil heurtement de voyelles ; & la langue française est encor en cela plus circonspecte & plus sévère que le latin. Vous voyez très rarement dans *Virgile* une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle : ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque desordre de l'esprit ,

Arma amens capio ,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & desert ,

In Neptuno Ægeo.

Homère, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & surtout des A ; les finesses de l'art n'étaient pas encor connues de son tems, & *Homère* était au-dessus de ces finesses : mais ses vers les plus harmonieux, sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que *Boileau* recommande, dès le premier chant de l'*Art poétique*.

La lettre A chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée, parce quelle était la première : les Egyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres : de là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier' alpha* ; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifièrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale & de plus d'une mystérieuse dévotion.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique ; jugez quelle foule de connaissances secrètes cela produisit ; *a, b, c, d, e, f, g*, étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres ; & un acrostiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.



A B C , o u ALPHABET.

SI Mr. *Du Marfais* vivait encor , nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les favans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe ; *alphabet* ne signifie autre chose que *A B*. & *A B* ne signifie rien , ou tout au plus il indique deux sons ; & ces deux sons n'ont aucun raport l'un avec l'autre. *Beth* n'est point formé d'*alpha* ; l'un est le premier , l'autre le second , & on ne fait pas pourquoi.

Or comment s'est-il pu faire qu'on manque de termes , pour exprimer la porte de toutes les sciences ? La connaissance des nombres , l'art de compter , ne s'appelle point *un deux* ; & le rudiment de l'art d'exprimer ses pensées , n'a dans l'Europe aucune expression propre qui le désigne.

L'alphabet est la première partie de la grammaire ; ceux qui possèdent la langue arabe , dont je n'ai pas la plus légère notion , pourront dire si cette langue qui a , dit-on , quatre-vingt mots pour signifier un cheval , en aurait un pour signifier l'alphabet.

Je proteste que je ne fais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lû dans un petit vocabulaire chinois , que cette nation s'est

Ier. Vol. toujours donnée deux mots pour exprimer
de l'his- le catalogue , la liste des caractères de sa lan-
toire de gue ; l'un est *boton* , l'autre *haipien* : nous n'a-
la Chine, vons ni *boton* ni *haipien* dans nos langues
de Du occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus
Halde. adroits que nous , ils disaient *alphabet*. *Séné-*
que le philosophe se sert de la phrase grecque
Epit. pour exprimer un vieillard comme moi qui
lib. 5. fait des questions sur la grammaire ; il l'ap-
pelle *Skedon analphabetos*. Or cet alphabet ,
les Grecs le tenaient des Phéniciens , de cette
nation nommée *le peuple lettré* par les Hé-
breux mêmes , lorsque ces Hébreux vinrent
s'établir auprès de leur pays.

Il est à croire que les Phéniciens , en com-
muniquant leurs caractères aux Grecs , leur
rendirent un grand service en les délivrant
de l'embarras de l'écriture égyptiaque que
Cécrops leur avait apportée d'Egypte ; les
Phéniciens en qualité de négocians rendaient
tout aisé : & les Egyptiens en qualité d'inter-
prètes des Dieux rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand Phé-
nicien abordé dans l'Achaïe , dire à un Grec
son correspondant , non-seulement mes ca-
ractères sont aisés à écrire , & rendent la pen-
sée ainsi que les sons de la voix ; mais ils
expriment nos dettes actives & passives. Mon
aleph que vous voulez prononcer *alpha* , vaut
une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en
vaut

vaut cent : *figma* en vaut deux cent. Je vous dois deux cent onces : je vous paye un *ro* : reste un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la société entre les hommes , en fournissant à leurs besoins ; & pour négocier , il faut s'entendre.

Les Egyptiens ne commercèrent que très tard ; ils avaient la mer en horreur : c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de tems immémorial ; ils lièrent ensemble les peuples que la nature avait séparés , & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé souvent une grande partie du genre - humain. Les Grecs à leur tour allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu , comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorsque leurs marchands , dont on fit depuis des demi-dieux , allèrent établir à Colchos un commerce de pelleteries qu'on appella *la toison d'or* , ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées , qui les ont conservées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils sont fournis , & dont j'espère qu'ils secoueront le joug , grace à l'impératrice de Russie.

Il est très vraisemblable , (je ne dis pas
Première partie.

B

très vrai , DIEU m'en garde) que ni Tyr , ni l'Egypte , ni aucun Asiatique habitant vers la Méditerranée , ne communiqua son alphabet aux peuples de l'Asie orientale. Si les Tyriens , ou même les Caldéens qui habitaient vers l'Euphrate , avaient , par exemple , communiqué leur méthode aux Chinois , il en resterait quelques traces ; ils auraient les signes des vingt-deux , vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des signes de tous les mots qui composent leur langue ; & ils en ont , nous dit-on , quatre-vingt mille : cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle est soixante & dix-neuf mille neuf cent soixante & seize fois plus savante , & plus embarrassée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuse différence , qu'ils écrivent de haut en bas , & que les Tyriens & les Caldéens écrivaient de droite à gauche ; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartarés , indiens , siamois , japons , vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples , en y joignant même les Hottentots & les Cafres , prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous , parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel , ainsi qu'un paysan Grison a le gozier fait comme la première

chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible, qu'aucun anatomiste ne peut l'apercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déjà mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gozier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes, & de diphtongues. Le langage des peuples de la Phénicie au contraire était rude, grossier, c'était des *Shafiroth*, des *Astaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thapheth*; il y aurait là dequoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands Hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort bien de recevoir leurs caractères; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa

avec les matelots de Caphthor , venans de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mietux que celui du Misraim qui est l'Egypte : & rebutèrent leur patois .

Philosophiquement parlant , & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés dont il ne s'agit certainement pas ici , la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux , & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler , les chats à miauler , les pigeons à roucouler , les linotes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiomes , & beaucoup mieux que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très articulés & très variés de la chatte ; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles , frapper du pied , s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive , & d'alphabet primitif , que de chênes primitifs & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette

incertitude , on peut fort bien , sans offenser les habitans de Kimper & de Samarie , n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas , sans offenser personne , supposer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations ? Les petits enfans disent d'eux-mêmes , *ah eh* quand ils voyent un objet qui les frappe ; *hi hi* quand ils pleurent , *hu hu* , *hou hou* quand ils se moquent , *aie* quand on les frappe ? Et il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Egypte *Psammeticus* (qui n'est pas un nom égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive , il n'est guères possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner.

Des exclamations formées par des voyelles , aussi naturelles aux enfans que le croassement l'est aux grenouilles , il n'y a pas si loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dise à son enfant l'équivalent de *vien* , *tien* , *pren* , *tai-toi* , *approche* , *va-t-en* : ces mots ne sont représentatifs de rien , ils ne peignent rien ; mais ils se font entendre avec un geste.

De ces rudimens informes , il y a un chemin immense pour arriver à la syntaxe. Je suis effrayé quand je songe que de ce seul mot *vien* , il faut parvenir un jour à

dire , je serais venu ma mère , avec grand plaisir ; & j'aurais obéi à vos ordres qui me seront toujours chers , si en accourant vers vous je n'étais pas tombé à la renverse ; & si une épine de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe gauche.

Il semble à mon imagination étonnée qu'il a falu des siècles pour ajuster cette phrase ; & bien d'autres siècles pour la peindre. Ce serait ici le lieu de dire , ou de tâcher de dire , comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père , mère , jour , nuit , terre , eau , boire , manger , &c.* ; mais il faut éviter le ridicule autant qu'il est possible.

Les caractères alphabétiques présentant à la fois les noms des choses , leur nombre , les dates des événemens , les idées des hommes , devinrent bientôt des mystères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces signes. Les Caldéens , les Syriens , les Egyptiens , attribuèrent quelque chose de divin à la combinaison des lettres , à la manière de les prononcer ; ils crurent que les noms signifiaient par eux-mêmes , & qu'ils avaient en eux une force , une vertu secrète. Ils allaient jusqu'à prétendre que le nom qui signifiait *puissance* était puissant de sa nature ; que celui qui exprimait *ange* était angelique ; que celui qui donnait l'idée de *Dieu* , était divin.

Cette science des caractères entra nécessairement dans la magie : point d'opération magique , sans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les sciences , devint celle de toutes les erreurs ; les mages de tous les pays s'en servirent pour se conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient construit , & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des consonnes & des voyelles , devint le plus profond des mystères , & souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jéova* , nom de DIEU chez les Syriens & les Egyptiens ; par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

St. Clément d'Alexandrie rapporte que *Moïse* Stroma² fit mourir sur le champ le roi d'Egypte res ou *Nechephre* , en lui soufflant ce nom dans l'o- Tapisse- ries, liv. I, reille ; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. *St. Clément* d'Alexandrie est exact , il cite son auteur , c'est le savant *Artapan* ; & qui pourra recuser le témoignage d'*Artapan* ?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain , que cette profonde science de l'erreur , née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans *Ori-gène* , dans *Clément* d'Alexandrie , dans *Ter-*

Orig.
contre
Celse.
n^o. 202.

tullien , &c. &c. Origène dit surtout expresse-
ment , „ si en invoquant DIEU , ou en jurant
„ par lui , on le nomme le DIEU d'*Abraham* ,
„ d'*Isaac* & de *Jacob* , on fera par ces noms ,
„ des choses dont la nature & la force sont tel-
„ les , que les démons se soumettent à ceux
„ qui les prononcent ; mais si on le nomme
„ d'un autre nom , comme DIEU de *la mer*
„ *brûlante* , DIEU *supplantateur* , ces noms
„ seront sans vertu ; le nom d'*Israël* tra-
„ duit en grec ne pourra rien opérer : mais
„ prononcez-le en hébreu , avec les au-
„ tres mots requis , vous opérerez la con-
„ juration. “

Le même Origène dit ces paroles remar-
quables , „ Il y a des noms qui ont natu-
„ rellement de la vertu , tels que sont ceux
„ dont se servent les sages parmi les Egyp-
„ tiens , les mages en Perse , les brachmanes
„ dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* , n'est
„ pas un art vain & chimérique , ainsi que
„ le prétendent les stoïciens & les épicuriens :
„ ni le nom de *Sabaoth* , ni celui d'*Ado-
„ nai* , n'ont pas été faits pour des êtres
„ créés ; mais ils appartiennent à une théo-
„ logie mystérieuse qui se rapporte au Créa-
„ teur ; de là vient la vertu de ces noms
„ quand on les arrange & qu'on les pronon-
„ ce selon les règles , &c. “

C'était en prononçant des lettres selon

la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à *Virgile* d'avoir cru ces inepties , & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de celo possunt deducere lunam.

On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin , l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme & de toutes ses sottises.

A B B É , A B B A Y E.

CEux qui fuient le monde sont sages : ceux qui se consacrent à DIEU sont respectables. Peut-être le tems a-t-il corrompu une si sainte institution.

Aux thérapeutes juifs succédèrent les moines en Egypte , *idiotoi* , *monoi*. *Idiot* ne signifiait alors que *solitaire* : ils furent bientôt corps ; ce qui est le contraire de solitaire , & qui n'est pas idiot dans l'acception ordinaire de ce terme. Chaque société de moines élut son supérieur : car tout se faisait à la pluralité des voix dans les premiers tems de l'église. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine , en échappant par piété au tumulte & à l'esclavage inséparables des grands empires. Chaque société de

moines choisit son père , son abba , son abbé ; quoiqu'il soit dit dans l'évangile , *n'appellez personne votre père.*

Ni les abbés , ni les moines ne furent prêtres dans les premiers siècles. Ils allaient par troupes entendre la messe au prochain village. Ces troupes devinrent considérables ; il y eut plus de cinquante mille moines , dit-on , dans l'Egypte.

St. Basile d'abord moine , puis évêque de Césarée en Cappadoce , fit un code pour tous les moines , au quatrième siècle. Cette règle de *St. Basile* fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de *St. Basile* ; ils furent partout riches ; ils se mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaissait guères que cet ordre , lorsqu'au sixième siècle *St. Benoit* établit une puissance nouvelle au mont Cassin. *St. Grégoire le grand* assure dans ses dialogues Liv. II.
ch. 8. que DIEU lui accorda un privilège spécial , par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Cassin seraient sauvés. En conséquence le pape *Urbain II* , par une bulle de 1092 , déclara l'abbé du mont Cassin chef de tous les monastères du monde. *Pascal II* lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitula *patriarche de la sainte religion , chancelier collatéral du royaume de Sicile , comte &*

*gouverneur de la Campanie , prince de la paix ,
&c. &c. &c. &c. &c.*

Tous ces titres seraient peu de chose , s'ils n'étaient soutenus par des richesses immenses.

Je reçus , il n'y a pas longtems une lettre d'un de mes correspondans d'Allemagne ; la lettre commence par ces mots : „ Les abbés „ princees de Kempten , Elvangen , Eudertl , „ Murbach , Berglesgaden , Vissembourg , „ Prum , Stablo , Corvey , & les autres abbés „ qui ne sont pas princes , jouissent ensemble d'environ neuf cent mille florins de „ revenu , qui sont deux millions cinquante „ mille livres de votre France au cours de ce „ jour. De là je conclus que JESUS-CHRIST „ n'était pas si à son aise qu'eux. “

Je lui répondis : „ Monsieur , vous m'avouerez que les Français sont plus pieux „ que les Allemans dans la proportion de „ quatre & un vingtième à l'unité ; car nos „ seuls bénéfices consistoriaux de moines „ c'est-à-dire , ceux qui payent des annates „ au pape , se montent à neuf millions de „ rente , à quarante-neuf livres dix sols le „ marc avec le remède ; & neuf millions „ sont à deux millions cinquante mille livres „ comme un est à quatre & un vingtième. „ De là je conclus qu'il ne sont pas assez riches , & qu'il faudrait qu'ils en eussent dix „ fois davantage. J'ai l'honneur d'être &c. “

Il me répliqua par cette courte lettre: „ Mon
 „ cher monsieur , je ne vous entends point ;
 „ vous trouvez sans doute avec moi , que
 „ neuf millions de votre monnoie font un
 „ peu trop pour ceux qui font vœu de pau-
 „ vreté ; & vous souhaitez qu'ils en aient
 „ quatre-vingt-dix ! je vous supplie de vou-
 „ loir bien m'expliquer cette énigme. “

J'eus l'honneur de lui répondre sur le
 champ. „ Mon cher monsieur , il y avait au-
 „ trefois un jeune homme à qui on propo-
 „ sait d'épouser une femme de soixante ans ,
 „ qui lui donnerait tout son bien par testa-
 „ ment : il répondit , qu'elle n'était pas assez
 „ vieille. “ L'Allemand entendit mon énigme.

Chopin ,
de sacra
politia ,
 lib. 3.

Il faut savoir qu'en 1575 on proposa
 dans le conseil de *Henri III* roi de France ,
 de faire ériger en commandes séculières tou-
 tes les abbayes de moines , & de donner les
 commandes aux officiers de la cour & de son
 armée : mais comme il fut depuis excommu-
 nié & assassiné , ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'*Argenson* ministre de la guerre ,
 voulut en 1750 établir des pensions sur les
 bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre
 militaire de St. Louis ; rien n'était plus sim-
 ple , plus juste , plus utile : il n'en put venir
 à bout. Cependant sous *Louis XIV* , la prin-
 cesse de *Conti* avait possédé l'abbaye de St.
 Denis. Avant son règne les séculiers possé-

daient des bénéfices , le duc de *Sulli* huguenot avait une abbaye.

Le père de *Hugues Capet* , n'était riche que par ses abbayes , & on l'appellait *Hugues l'abbé*. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaisirs. *Ogine* mère de *Louis d'outremer* , quitta son fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de *Ste. Marie de Laon* , pour la donner à sa femme *Gerberge*. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire servir les usages , les innovations , les loix anciennes , abrogées , renouvelées , mitigées , les chartes ou vraies ou supposées , le passé , le présent , l'avenir , à s'emparer des biens de ce monde ; mais c'est toujours à la plus grande gloire de DIEU. Consultez l'*Apocalypse* de *Méliton* par l'évêque du *Bellai*.

A B E I L L E S.

LEs abeilles peuvent paraître supérieures à la race humaine , en ce qu'elles produisent de leur substance une substance utile , & que de toutes nos sécrétions il n'y en a pas une seule qui soit bonne à rien , pas une seule même qui ne rende le genre humain désagréable.

Ce qui m'a charmé dans les effains qui sortent de la ruche , c'est qu'ils sont beaucoup

plus doux que nos enfans qui sortent du collège. Les jeunes abeilles alors ne piquent personne , du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles se laissent prendre , on les porte la main nue paisiblement dans la ruche qui leur est destinée ; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maison à connaître leurs intérêts , elles deviennent semblables à nous , elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très tranquilles aller pendant six mois travailler dans un pré voisin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré , elles sortirent en fureur de la ruche , fondirent sur les faucheurs qui leur volaient leur bien , & les mirent en fuite.

Je ne fais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'est pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne fais pas qui leur donna ensuite une reine au lieu d'un roi , ni qui supposa le premier que cette reine était une *Messaline* qui avait un ferrail prodigieux , qui passait sa vie à faire l'amour & à faire ses couches , qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin ; on a prétendu qu'elle pondait trois espèces différentes , des reines , des esclaves nommés *bourdons* , & des servantes nommées *ouvrières* ; ce qui n'est pas trop d'accord avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un phyficien , d'ailleurs grand obfervateur , inventa il y a quelques années les fours à poulets , inventés depuis environ quatre mille ans par les Epyptiens , ne confidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte ; on a dit encor que ce phyficien , inventa de même le royaume des abeilles fous une reine , mère de trois efèces.

Plusieurs naturaliftes avaient déjà répété cette invention ; il eft venu un homme qui étant poffeffeur de fix cent ruches , a cru mieux examiner fon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes fur cette république induftrieufe qu'on ne connaît guères mieux que celles des fourmis. Cet homme eft Mr. *Simon* qui ne fe pique de rien , qui écrit très fimplément ; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi , il en fait plus que Mr. le prieur de Jonval , & que Mr. le comte *du Spectacle de la nature* ; il a examiné fes abeilles pendant vingt années ; il nous affure qu'on s'eft moqué de nous , & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une efèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préfident aux ouvrages ; il les a vus , il les a définés , & il renvoye aux *mille & une nuits* , & à l'hif-

toire de la reine d'Achem la prétendue reine abeille avec son ferrail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille des abeilles ouvrières qui sont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles déposent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine seule pourrait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre ? Le système le plus simple est presque toujours le véritable. Cependant, j'ai souvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques observateurs m'ont assuré qu'ils ont vu la reine entourée de sa cour ; l'un d'eux l'a portée, elle & ses suivantes sur son bras nud. Je n'ai point fait cette expérience ; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un essain qui sortaient de la mère ruche, sans qu'elles me piquassent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des essains entiers sur leur poitrine & sur leur visage.

Virgile n'a chanté sur les abeilles que les erreurs de son tems. Il se pourrait bien que ce roi & cette reine ne fussent autre chose qu'une ou deux abeilles qui volent, par hasard

à la tête des autres. Il faut bien que lorsqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'est ce qui me paraît plus que douteux.

Plusieurs espèces d'animaux s'attroupent & vivent ensemble. On a comparé les bœufs, les taureaux, à des rois, parce qu'il y a souvent un de ces animaux qui marche le premier : cette prééminence a frappé les yeux. On a oublié que très souvent aussi le bœuf & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec, il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit état; il ne s'éloigne jamais de son ferrail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les *Proverbes* attribués à Salomon, qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas des rois, voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des rois.

Première partie.

C

J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres , qui ne couchent point sur la pierre ; & des lézards , dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerais toujours une abeille à une fauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace , vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche , où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît , il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie ; il n'en sort que pour aller sucquer des fleurs : on ne craint point de le perdre , comme on perd souvent des essaims lorsqu'ils sont chassés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aisée , elle sera très utile. Mais dans le gouvernement des animaux domestiques comme dans la culture des fruits , il y a mille inventions plus ingénieuses que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un usage commun.

De tout tems les abeilles ont fourni des descriptions , des comparaisons , des allégories , des fables à la poésie. La fameuse fable des abeilles de *Mandeville* fit un grand bruit en Angleterre ; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux & leurs rois

Les rendirent fortunées,
Quelques avides bourdons;
Dans les ruches se glissèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent ;
Mais ils firent des sermons.
Ils dirent dans leur langage,
Nous vous promettons le ciel :
Accordez - nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent ;
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus sottes en moururent.
Le roi d'un nouvel essain
Les secourut à la fin.
Tous les esprits s'éclairèrent ;
Ils sont tous désabusés ;
Les bourdons sont écrasés ,
Et les abeilles prospèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul état, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames : plus de belles manufactures de foye , plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres ; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice : les flottes Anglaises seront

anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie ; l'émulation cesse ; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire , que les crimes mêmes sont utiles , en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand-chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce , à ceux qui l'arrêtent , au géolier qui le garde , au juge qui le condamne , & au bourreau qui l'exécute. Enfin , s'il n'y avait pas de voleurs , les ferruriers mouraient de faim.

Il est très vrai que la société bien gouvernée tire parti de tous les vices ; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très bons remèdes avec des poisons , mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur , elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

A B R A H A M.

Nous ne devons rien dire de ce qui est divin dans *Abraham* , puisque l'Écriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main respectueuse à ce qui appar-

tient au prophane , à ce qui tient à la géographie , à l'ordre des tems , aux mœurs , aux usages ; car ces usages , ces mœurs étant liés à l'histoire sacrée , ce sont des ruisseaux qui semblent conserver quelque chose de la divinité de leur source.

Abraham , quoique né vers l'Euphrate , fait une grande époque pour les Occidentaux , & n'en fait point une pour les Orientaux , chez lesquels il est pourtant aussi respecté que parmi nous. Les mahométans n'ont de cronologie certaine que depuis leur hégire.

La science des tems absolument perdue dans les lieux où les grands événemens sont arrivés , est venue enfin dans nos climats , où ces faits étaient ignorés. Nous disputons surtout ce qui s'est passé vers l'Euphrate , le Jourdain , & le Nil ; & ceux qui sont aujourd'hui les maîtres du Nil , du Jourdain & de l'Euphrate , jouissent sans disputer.

Notre grande époque étant celle d'*Abraham* , nous différons de soixante années sur sa naissance. Voici le compte :

- „ *Tharé* vécut soixante & dix ans , & Genèse ch. xi.
- „ engendra *Abram* , *Nacor* & *Aran*. v. 26.
- „ Et *Tharé* ayant vécu deux cent cinq v. 32.
- „ ans , mourut à Haran.

Le Seigneur dit à *Abram* : „ Sortez de votre pays , de votre famille , de la maison de votre père , & venez dans la terre que

„ je vous montrerai ; & je vous rendrai père
 „ d'un grand peuple. “

Il paraît d'abord évident par le texte , que
Tharé ayant eu *Abraham* à soixante & dix
 ans , étant mort à deux cent cinq ; & *Abra-*
ham étant sorti de la Caldée immédiatement
 après la mort de son père , il avait juste
 cent trente-cinq ans , lorsqu'il quitta son

Aët. des pays. Et c'est à-peu-près le sentiment de
 Apôt. ch. *St. Etienne* dans son discours aux Juifs ; mais
 VII. la Genèse dit :

Gen. ch. „ *Abram* avait soixante & quinze ans ,
 XII. v. 4. „ lorsqu'il sortit de Haran.

C'est le sujet de la principale dispute sur
 l'âge d'*Abraham* ; car il y en a beaucoup
 d'autres. Comment *Abraham* était-il à la fois
 âgé de cent trente-cinq années , & seulement
 de soixante & quinze ? *St. Jérôme* & *St. Au-*
gustin disent que cette difficulté est inexpli-
 cable. *Dom Calmet* , qui avoue que ces deux
 saints n'ont pu résoudre ce problème , croit
 dénouer aisément le nœud , en disant qu'*A-*
bram était le cadet des enfans de *Tharé* ,
 quoique la Genèse le nomme le premier &
 par conséquent l'aîné.

La Genèse fait naître *Abraham* dans la
 soixante & dixième année de son père ; &
Calmet le fait naître dans la cent trentième.
 Une telle conciliation a été un nouveau sujet
 de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le con-

mentaire nous laissent, le meilleur parti est d'adorer sans disputer.

Il n'y a point d'époques dans ces anciens tems qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avons, suivant *Moréri*, soixante & dix systèmes de cronologie sur l'histoire dictée par DIEU même. Depuis *Moréri* il s'est élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture ; ainsi voilà autant de disputes sur *Abraham*, qu'on lui attribue d'années dans le texte quand il sortit de Haran. Et de ces soixante & quinze systèmes il n'y en a pas un qui nous apprenne au juste ce que c'est que cette ville, ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel est le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verset jusqu'au dernier ? La résignation.

L'Esprit saint n'a voulu nous apprendre ni la cronologie, ni la physique, ni la logique ; il a voulu faire de nous des hommes craignant DIEU. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que soumis.

Il est également difficile de bien expliquer comment *Sara*, femme d'*Abraham*, était aussi sa sœur. *Abraham* dit positivement au roi de Gérar, par qui *Sara* avait été enlevée pour sa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant grosse d'Isaac : *Elle est véritablement ma sœur, étant fille de mon père ; mais*

non pas de ma mère ; & j'en ai fait ma femme.

L'ancien Testament ne nous apprend point comment *Sara* était sœur de son mari. *Dom Calmet* , dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde , dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Caldéens , non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les tems , & selon les lieux. On peut supposer qu'*Abraham* fils de *Théré* idolâtre , était encor idolâtre quand il épousa *Sara* , soit qu'elle fût sa sœur , soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'église excusent moins *Abraham* d'avoir dit en Egypte à *Sara* : *Aussi-tôt que les Egyptiens vous auront vue , ils me tueront , & vous prendront : dites donc , je vous prie , que vous êtes ma sœur , afin que mon ame vive par votre grace.* Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi-puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gêrar pour amant , elle pouvait bien avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva , de même qu'elle fut enlevée depuis par *Abimelec* roi de Gêrar , dans le désert.

Abraham reçut en présent à la cour de Pharaon , beaucoup de bœufs , de brebis , d'ânes & d'ânesses , de chameaux , de chevaux , de

serviteurs & de servantes. Ces présens , qui sont considérables , prouvent que les *Pharaons* étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable , pour y bâtir des villes , il avait falu des travaux immenses , faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil , qui inondaient l'Egypte tous les ans , pendant quatre ou cinq mois , & qui croupissaient ensuite sur la terre ; il avait falu élever ces villes vingt pieds au moins au-dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques siècles.

Il n'y a guères que quatre cent ans entre le déluge & le tems où nous plaçons le voyage d'*Abraham* chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir , en si peu de tems , inventé les arts & toutes les sciences ; dompté le Nil , & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties , puisqu'on voit , quelque tems après , que l'art d'embaumer les morts était perfectionné ; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable ,

que trois cent ans auparavant , c'est-à-dire , cent années après l'époque du déluge , les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour , qui devait aller jusqu'aux cieux. *St. Jérôme* , dans son commentaire sur *Isaïe* , dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur , lorsque DIEU descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas foyent seulement de deux pieds & demi de roi , cela fait dix mille pieds ; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte , qui n'ont qu'environ cinq cent pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! Tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce tems-là étaient incomparablement plus grands , plus forts , plus industrieux que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'*Abraham* , touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne , il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans , les Caldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages l'appellait de tems immémorial , *Kish-Ibrahim* , *Milat-Ibrahim*. Et l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'*Abraham* ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques , qui écrivaient ra-

rement les voyelles , que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'*Abraham* était le *Brama* des Indiens , dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de tems immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. *Mahomet* dans son *Korân* voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisième sura ou chapitre. *Abraham n'était ni juif , ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de ceux qui donnent des compagnons à DIEU.*

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'*Abraham* que dans des tems très postérieurs , lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers , haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent , dit-on , se donner quelque relief en se faisant passer pour les descendans d'*Abraham* révééré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs , tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'*Abraham* eut avec DIEU , sur ses combats & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Égypte, & lui dit : *Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le midi & l'occident ; je vous*
 Gen. ch. *donne pour toujours à vous & à votre posté-*
 xiii. v. *rité jusqu'à la fin des siècles, in sempiternum,*
 14 & 15. *à tout jamais, tout le pays que vous voyez.*

Le Seigneur, par un second serment, lui
 ib. ch. xv. promet ensuite *tout ce qui est depuis le Nil*
 v. 18. *jusqu'à l'Euphrate.*

Ces critiques demandent comment DIEU a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé ; & comment DIEU a pu leur donner à *tout jamais* la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si longtems ?

Le Seigneur ajoute encor à ces promesses, que la postérité d'*Abraham* sera aussi nombreuse que la poussière de la terre. *Si on peut compter la poussière de la terre, on pourra compter aussi vos descendans.*
 ibid.

Nos critiques insistent ; & disent qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la surface de la terre quatre cent mille Juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir sacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'église, substituée à la synagogue, est la véritable race d'*Abraham* ; & qu'en effet elle est très nombreuse.

Il est vrai qu'elle ne possède pas la Pa-

leſſine ; mais elle peut la poſſéder un jour , comme elle l'a déjà conquiſe du tems du pape *Urbain II* , dans la première croiſade. En un mot , quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau , tout eſt accompli , ou le fera , & la faible raifon doit ſe taire.

On fait encor des difficultés ſur la victoire d'*Abraham* ; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger qui venait faire paître ſes troupeaux vers Sodome , ait battu avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons *un roi de Perſe , un roi de Pont , le roi de Babilone , & le roi des nations* ; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas , qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible ; on en voit des exemples dans ces tems héroïques ; le bras de DIEU n'étais point raccourci. Voyez *Gédéon* , qui avec trois cent hommes armés de trois cent cruches & de trois cent lampes , défait une armée entière. Voyez *Samſon* qui tue ſeul mille Philiftins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires prophanes fourniffent même de pareils exemples. Trois cent Spartiates arrêterent l'armée de *Xerxès* au pas des Thermopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enſuit , ils y furent tous tués avec leur roi *Léonidas* que *Xerxès* eut la lâcheté de

faire pendre , au-lieu de lui ériger une statue qu'il méritait. Il est vrai encor que ces trois cent Lacédémoniens qui gardaient un passage escarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois , étaient soutenus par une armée de dix mille Grecs distribués dans des postes avantageux , au milieu des rochers d'Ossa & de Pélion ; & il faut encor bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Termopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir longtemps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cent Spartiates , ils y acquirent encor plus de gloire , en se défendant plus à découvert contre l'armée Persanne qui les tailla tous en pièces. Aussi dans le monument érigé depuis sur le champ de bataille , on fit mention de ces quatre mille victimes ; & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cent.

Une action plus mémorable encor , & bien moins célébrée , est celle de cinquante Suisses, en 1315. qui mirent en déroute à Morgate toute l'armée de l'archiduc *Léopold d'Autriche* , composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher ; & donnèrent le tems à quatorze cent Helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle

que celle des Termopiles , puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés ; & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille Perses dans un pays montagneux. Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combattirent. Mais ici quatorze cent Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encor la proportion de la gloire. . . . Où nous a conduits *Abraham* ?

Ces digressions amusent celui qui les fait , & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

A B U S.

VIce attaché à tous les usages , à toutes les loix , à toutes les institutions des hommes ; le détail n'en pourrait être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les états. *Maximus ille est qui minimis urgetur*. On peut dire aux Chinois , aux Japonois , aux Anglais , Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront , nous subsistons en corps de peuple depuis cinq mille

ans , & nous sommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée , parce que nous sommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira , nous sommes puissans sur mer , & assez à notre aise sur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons - nous nos usages. Le grand secret est d'être encor mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de *l'appel comme d'abus*.

C'est une erreur de penser que maître *Pierre de Cugnières* chevalier ès loix , avocat du roi au parlement de Paris , ait appelé comme d'abus en 1330 , sous *Philippe de Valois*. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que sur la fin du règne de *Louis XII*. *Pierre Cugnières* fit ce qu'il put pour réformer l'abus des usurpations ecclésiastiques , dont les parlemens , tous les juges séculiers & tous les seigneurs haut-justiciers se plaignaient ; mais il n'y réussit pas.

Le clergé n'avait pas moins à se plaindre des seigneurs qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans qui avaient corrompu toute justice ; & ils regardaient les ecclésiastiques comme des tyrans qui savaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans son palais , & non pas dans la cour du par-

parlement, comme le dit *Pasquier* ; le roi s'assit sur son trône, entouré des pairs, des hauts-barons, & des grands-officiers qui composaient son conseil.

Vingt évêques comparurent ; les seigneurs complaignans apportèrent leurs mémoires. L'archevêque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'est point dit quel fut l'orateur du parlement & des seigneurs. Il paraît vraisemblable que le discours de l'avocat du roi fut un résumé des allégations des deux parties. Il se peut aussi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les seigneurs ; & que ce fût le chancelier qui résuma les raisons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en soit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par *Pierre Cugnières*.

I°. Lorsqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou seigneurial un clerc qui n'était pas même tonsuré, mais seulement gradué, l'official signifiait aux juges de ne point passer outre, sous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juridiction ecclésiastique forçait les laïques de comparaître devant elle dans toutes leurs contestations avec les clercs pour succession, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établissaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

Première partie.

D

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs ; & si le juge laïque ne les contraignait pas de payer , ils excommuniaient le juge.

V°. Lorsque le juge séculier avait saisi un voleur , il fallait qu'il remit au juge ecclésiastique les effets volés , sinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir son absolution sans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre , qu'il serait damné & privé de la sépulture , s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines même du roi , sous prétexte qu'ils savaient écrire.

IX°. Ils se faisaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec sa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les testamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de testament , parce qu'en ce cas il n'avait rien laissé à l'église ; & pour lui laisser du moins les honneurs de l'enterrement , ils faisaient en son nom un testament plein de legs pieux.

Il y avait soixante-six griefs à-peu-près semblables.

Pierre Roger , archevêque de Sens , prit

favorablement la parole ; c'était un homme qui passait pour un vaste génie , & qui fut depuis pape sous le nom de *Clément VI*. Il protesta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé , mais pour juger ses adversaires , & pour instruire le roi de son devoir.

Il dit que JÉSUS-CHRIST étant DIEU & homme avait eu le pouvoir temporel & spirituel ; & que par conséquent les ministres de l'église qui lui avaient succédé étaient les juges nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima.

Sers Dieu dévotement ,
 Baille - lui largement ,
 Révère sa gent duement ;
 Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi Cardinalis*. tome I^{er} des libertés de l'église Gallicane.)

Pierre Bertrandi évêque d'Autun entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel , le coupable devait faire pénitence , & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'église. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice , parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre , qu'il falait obliger les baillifs & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les fuivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien ; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume , siégeant dans Avignon , & ennemi mortel de l'empereur *Louis de Bavière*. La politique dans tous les tems conserva les abus dont se plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de *Pierre Cugnières*. Ce tribunal s'affermir dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales ; on appella toujours des sentences des officiaux au parlement , & peu-à-peu cette procédure fut appelée *Appel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se font accordés à laisser à l'église sa discipline , & à juger tous les hommes indistinctement suivant les loix de l'état , en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

LEs livres , comme les conversations , nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que *Locke* a tant recommandé , *définissez les termes*.

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice , elle est malade ; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante , des impuretés , des obstructions , des vapeurs , & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots ? La malade & les parens qui écoutent ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second , au troisième degré.

Un jurifconsulte , dans son institut criminel , annonce que l'inobservation des fêtes & dimanches est un crime de lèse-majesté divine au second chef. *Majesté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes , & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? D'avoir manqué vêpres , ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans toutes les disputes sur la liberté un argumentant entend presque toujours une chose , & son adversaire une autre. Un troisième survient qui n'entend ni le premier , ni le second , & qui n'en est pas entendu.

Dans les disputes sur la liberté , l'un a dans la tête la puissance d'agir , l'autre la puissance

de vouloir , le dernier le desir d'exécuter ; ils courent tous trois chacun dans son cercle , & ne se rencontrent jamais.

Il en est de même dans les querelles sur la grace. Qui peut comprendre sa nature , ses opérations , & la suffisante qui ne suffit pas , & l'efficace à laquelle on résiste ?

On a prononcé deux mille ans les mots de forme substantielle sans en avoir la moindre notion. On y a substitué les natures plastiques sans y rien gagner.

Un voyageur est arrêté par un torrent ; il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui ; prenez à droite , lui crie le payfan ; il prend la droite & se noye ; l'autre court à lui ; Eh malheureux ! je ne vois avais pas dit d'avancer à votre droite , mais à la mienne.

Le monde est plein de ces mal-entendus. Comment un Norvégien en lisant cette formule , *serviteur des serviteurs de DIEU* , découvrirait-il que c'est l'évêque des évêques , & le roi des rois qui parle ?

Dans le tems que les fragmens de *Pétrone* faisaient grand bruit dans la littérature , *Meibomius* grand savant de Lubec , lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne ; Nous avons ici un *Pétrone* entier , je l'ai vu de mes yeux & avec admiration ; *habemus hic Petronium integrum ; quem vidi meis oculis , non sine admiratione.* Aussi-tôt

il part pour l'Italie , court à Bologne , va trouver le bibliothécaire *Capponi* , lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le *Pétrone* entier. *Capponi* lui répond que c'est une chose dès longtems publique. Puis - je voir ce *Pétrone* ? Ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé , dit *Capponi*. Il le mène à l'église où repose le corps de *St. Pétrone*. *Meibomius* prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite *Daniel* a pris un abbé guerrier, *martialen abbatem* , pour l'abbé *Martial* , cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite *d'Orléans* dans ses *Révolutions d'Angleterre* , mettait indifféremment *Northampton & Southampton* , ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques pris au sens propre , ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connaît la métaphore d'Isaïe, *comment es - tu tombée du ciel étoile de lumière qui te levais le matin ?* On s'imaginait que ce discours s'adressait au diable. Et comme le mot hébreu qui répond à l'étoile de *Vénus* a été traduit par le mot *Lucifer* en latin , le diable depuis ce tems - là s'est toujours appelé *Lucifer*.

On s'est fort moqué de la carte du tendre de madlle *Scudéri*. Les amans s'embarquent sur le fleuve de tendre , on dîne à ten-

dre sur eltime , on soupe à tendre sur inclination , on couche à tendre sur désir ; le lendemain on se trouve à tendre sur passion , & enfin à tendre sur tendre. Ces idées peuvent être ridicules , surtout quand ce sont des *Clélies* , des *Horatius Coclès* & des Romains austères & agrestes qui voyagent ; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose , que la différence est prodigieuse entre l'amour de *Tarquin* & celui de *Céladon*.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots , de ces équivoques volontaires , de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles , est le *King-tien* de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entr'eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un Français nommé *Maigrot* , qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différend. Ce *Maigrot* ne fait pas un mot de chinois ; l'empereur daigne lui faire dire ce qu'il entend par *King-tien* ; *Maigrot* ne veut pas l'en croire , & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point sur cet abus des mots. En histoire , en morale , en jurisprudence ,

en médecine, mais surtout en théologie, gardez - vous des équivoques.

Boileau n'avait pas tort quand il fit la satire qui porte ce nom ; il eût pu la mieux faire , mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours ,

Lorsque chez tes sujets l'un contre l'autre armés ,

Et sur un Dieu fait homme au combat animés ,

Tu fis dans une guerre & si vive & si longue

Périr tant de chrétiens martyrs d'une diptongue.

A C A D É M I E.

LEs académies sont aux universités ce que l'âge mûr est à l'enfance ; ce que l'art de bien parler est à la grammaire ; ce que la politesse est aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires , doivent être absolument libres. Telles ont été les académies d'Italie , telle est l'académie Française , & surtout la société royale de Londres.

L'académie Française qui s'est formée elle-même , reçut à la vérité des lettres - patentes de *Louis XIII* , mais sans aucun salaire , & par conséquent sans aucune sujétion. C'est ce qui engagea les premiers hommes du royaume , & jusqu'à des princes , à demander d'être

admis dans cet illustre corps. La société de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre *Colbert* étant membre de l'académie Française, employa quelques-uns de ses confrères à composer les inscriptions & les devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée dont furent ensuite *Racine* & *Boileau*, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établissement de cette académie des inscriptions, nommée aujourd'hui *des belles-lettres*, & celle de l'académie des sciences de 1667. Ce sont deux établissemens qu'on doit au même ministre qui contribua en tant de genres à la splendeur du siècle de *Louis XIV.*

Lorsqu'après la mort de *Jean-Batiste Colbert* & celle du marquis de *Louvois*, le comte de *Pontchartrain* secrétaire d'état eut le département de Paris, il chargea l'abbé *Bignon* son neveu de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle science, & qui étaient sans rétribution; des places de pensionnaires qui demandaient du travail, désagréablement distinguées de celles des honoraires; des places d'associés sans pension, & des places d'élèves, titre encor plus désagréable & supprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut mise sur le même pié. Toutes deux se soumirent à la dépendance immédiate du secrétaire d'état,

& à la distinction révoltante des honorés , des pensionnés & des élèves.

L'abbé *Bignon* osa proposer le même ré-glement à l'académie Française dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de l'académie furent les premiers à rejeter ses offres , & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé *Bignon* , qui avec l'intention louable de faire du bien , n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères , ne remit plus le pied à l'académie Française ; il régna dans les autres tant que le comte de *Pontchartrain* fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques , quoi qu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur le champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique ; & il passa pour un *Mécène*. Cet usage de résumer les discours a cessé ; mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'*académie* devint si célèbre , que lorsque *Lulli* , qui était une espèce de favori , eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672 , il eut le crédit de faire insérer dans les patentes , que c'était une *académie royale de musique* , & que les gentilshommes & les demoiselles pourraient y chanter sans déroger. Il ne fit pas le même honneur aux danseurs

& aux danseuses ; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra , & jamais à l'académie de musique.

On fait que ce mot *académie* emprunté des Grecs , signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes qui s'assembloit dans un jardin légué par *Académus*.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres. L'académie de *la Crusca* est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France , qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs , qu'on appelait autrefois *des tripots*. On disait *académies de jeu*. On appella les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts , *académistes* , & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies , la Française , celle des sciences , celle des inscriptions.

L'académie Française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très utile en ce qu'elle n'adopte aucun système , & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des re-

cherches sur les monumens de l'antiquité , & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très rare. Cette grossièreté n'a guères été reprochée de nos jours qu'à l'abbé *Foucher* de l'académie des inscriptions , qui s'étant trompé dans un mémoire sur *Zoroastre* , voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles , & que le savoir vivre a proscrites ; mais le corps n'est pas responsable des fautes des membres.

La société de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie*.

Les académies dans les provinces ont produit des avantages signalés. Elles ont fait naître l'émulation , forcé au travail , accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures , dissipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes , inspiré la politesse & chassé autant qu'on le peut le pédantisme.

Voyez le
Mercure
de France
Juin pag.
151. Juil-
let 24. vo-
lume pag.
144. &
Août pag.
122. an-
née 1769.

A D A M.

ON a tant parlé, tant écrit d'*Adam*, de sa femme, des pré-adamites &c.... les rabbins ont débité sur *Adam* tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hazarde ici sur *Adam* une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scholiaste de ma connaissance. C'est le profond secret qui a été gardé sur *Adam* dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au tems où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des *Ptolomées*. Encor furent-ils très peu connus; les gros livres étaient très rares & très chers; & de plus les Juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur Bible en langue prophane, leur dirent tant d'injures & crièrent si haut au Seigneur, que les Juifs Alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur Grec ou Romain n'en parle jusqu'au tems de l'empereur *Aurélien*.

Or l'historien *Josèphe* avoue dans sa réponse à *Appion*, que les Juifs n'avaient eu longtems aucun commerce avec les autres nations. *Nous habitons* (dit-il) *un pays éloigné de la mer ; nous ne nous appliquons point au commerce ; nous ne communiquons point avec les autres peuples.....* *Y a-t-il sujet de s'étonner que notre nation habitant si loin de la mer , & affectant de ne rien écrire , ait été si peu connue ? a)*

On demandera ici comment *Josèphe* pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques , sans compter le *Targum d'Onkelos*. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie , dont la moitié fut brûlée dans la guerre de *César*.

Il est constant que les Juifs avaient très peu écrit , très peu lu ; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie , en géométrie , en

a) Les Juifs étaient très connus des Perses , puisqu'ils furent dispersés dans leur empire ; des Egyptiens , puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie ; des Romains , puisqu'ils avaient des synagogues à Rome : mais étant au milieu des nations , ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers , & ne communiquèrent leurs livres que très tard.

géographie , en physique ; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples , & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien , & de caldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres , personne sur la terre , excepté eux , n'avait jamais entendu parler ni d'*Adam* , ni d'*Eve* , ni d'*Abel* , ni de *Caïn* , ni de *Noé*. Le seul *Abraham* fut connu des peuples orientaux dans la suite des tems.

Tels sont les secrets de la Providence que le père & la mère du genre-humain furent toujours entièrement ignorés du genre-humain , au point que les noms d'*Adam* & d'*Eve* ne se trouvent dans aucun ancien auteur , ni de la Grèce ni de Rome , ni de la Perse , ni de la Syrie , ni chez les Arabes mêmes jusques vers le tems de *Mahomet*. DIEU daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fussent conservés que chez la plus petite & la plus malheureuse partie de la famille.

Comment se peut-il faire qu'*Adam* & *Eve* aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne se trouva-t-il ni en Egypte , ni à Ba-

Babilone aucune trace , aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni *Orphée* , ni *Linus* , ni *Thamiris* n'en parlèrent-ils point ? Car s'ils en avaient dit un mot , ce mot aurait été relevé sans doute par *Hésiode* , & surtout par *Homère* , qui parlent de tout , excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité , n'aurait pas manqué de citer un passage dans lequel il aurait été fait mention d'*Adam* & d'*Eve*.

Eusèbe , dans son *histoire universelle* , a recherché jusqu'aux témoignages les plus suspects ; il aurait bien fait valoir le moindre trait , le moindre rapport en faveur de nos premiers parens.

Il est donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les bracmanes , dans le livre intitulé l'*Ezourveidam* , le nom d'*Adimo* & celui de *Procriti* sa femme. Si *Adimo* ressemble un peu à notre *Adam* , les Indiens répondent : „ Nous sommes un grand peuple „ établi vers l'Indus & vers le Gange plusieurs siècles avant que la horde Hébraïque „ se fût portée vers le Jourdain. Les Egyptiens , les Persans , les Arabes venaient „ chercher dans notre pays la sagesse & les „ épiceries , quand les Juifs étaient inconnus „ au reste des hommes. Nous ne pouvons

Première partie.

E

„ avoir pris notre *Adimo* de leur *Adam*.
 „ Notre *Procriti* ne ressemble point du tout
 „ à *Eve*, & d'ailleurs leur hîstoire est entière-
 „ ment différente.
 „ De plus le *Veidam*, dont l'*Ezourveidam*
 „ est le commentaire, passe chez nous pour
 „ être d'une antiquité plus reculée que celle
 „ des livres juifs; & ce *Veidam* est encor une
 „ nouvelle loi donnée aux bracmanes quin-
 „ ze cent ans après leur première loi appel-
 „ lée *Shasta* ou *Shasta-bad*. “

Telles sont à-peu près les réponses que les
 brames d'aujourd'hui ont souvent faites aux
 aumôniers des vaisseaux marchands, de l'aveu
 des jésuites Portugais.

Le Phénicien *Sanchroniaton*, qui vivait cer-
 tainement avant le tems où nous plaçons
Moïse b), & qui est cité par *Eusèbe* comme un
 auteur authentique, donne dix générations à
 la race humaine comme fait *Moïse* jusqu'au
 tems de *Noé*; & il ne parle dans ces dix
 générations ni d'*Adam*, ni d'*Eve*, ni d'aucun
 de leurs descendans, ni de *Noé* même.

b) Ce qui fait penser à plusieurs savans que
Sanchroniaton est antérieur au tems où l'on place
Moïse, c'est qu'il n'en parle point. Il écrivait dans
 Bérith. Cette ville était voisine du pays où les
 Juifs s'établirent. Si *Sanchroniaton* avait été posté-
 rieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les
 prodiges épouvantables dont *Moïse* inonda l'*Egypte*;

Voici les noms des premiers hommes , suivant la traduction grecque faite par *Philon* de Biblos. *Æon* , *Genos* , *Phox* , *Liban* , *Ufon* , *Halieus* , *Chrisfor* , *Tecnites* , *Agrovè* , *Amine*. Ce sont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de *Noé* , ni d'*Adam* dans aucune des antiques dynasties d'*Egypte* ; ils ne se trouvent point chez les *Caldéens* ; en un mot la terre entière a gardé sur eux le silence.

Il faut avouer qu'une telle réticence est sans exemple. Tous les peuples se sont attribués des origines imaginaires ; & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré si longtems ; son nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre selon le cours naturel des choses humaines.

Humilions-nous sous les décrets de la Providence qui a permis cet oubli si étonnant. Tout a été mystérieux & caché dans la nation conduite par DIEU même qui a préparé la

il aurait sûrement fait mention du peuple Juif qui mettait sa patrie à feu & à sang. *Eusèbe* , *Jule Africain* , *St. Ephrem* , tous les pères Grecs & Syriacques auraient cité un auteur prophane qui rendait témoignage au législateur Hébreu. *Eusèbe* surtout qui reconnaît l'authenticité de *Sanchoniaton* , & qui en a traduit des fragmens , aurait traduit tout ce qui eût regardé *Moïse*.

voie au christianisme , & qui a été l'olivier sauvage sur lequel est enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre - humain , ignorés du genre - humain , sont au rang des plus grands mystères.

A D O R E R.

N'Est-ce pas un grand défaut , dans quelques langues modernes , qu'on se serve du même mot envers l'Etre suprême & une fille ? On sort quelquefois d'un sermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer DIEU en esprit & en vérité. De là on court à l'opéra où il n'est question que *du charmant objet que j'adore , & des aimables traits dont ce héros adore les attraits.*

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent point dans cette prophétation extravagante. *Horace* ne dit point qu'il adore *Lagé*. *Tibulle* n'adore point *Délie*. Ce terme même d'adoration n'est pas dans *Pétrone*.

Si quelque chose peut excuser notre indécence , c'est que dans nos opéra & dans nos chansons il est souvent parlé des Dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs *Philis* étaient plus adorables que ces fausses divinités , & personne ne pouvait les en blâmer.

Peu-à-peu on s'est accoutumé à cette expression , au point qu'on a traité de même le DIEU de tout l'univers & une chanteuse de l'opéra comique , sans qu'on s'aperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux , & ne les arrêtons que sur l'importance de notre sujet.

Il n'y a point de nation civilisée qui ne rende un culte public d'adoration à DIEU. Il est vrai qu'on ne force personne ni en Asie , ni en Afrique d'aller à la mosquée , ou au temple du lieu ; on y va de son bon gré. Cette affluence aurait pu même servir à réunir les esprits des hommes , & à les rendre plus doux dans la société. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'asyle même consacré à la paix. Les zélés inondèrent de sang le temple de Jérusalem , dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois souillé nos églises de carnage.

A l'article de *la Chine* on verra que l'empereur est le premier pontife , & combien le culte est auguste & simple. Ailleurs il est simple sans avoir rien de majestueux ; comme chez les réformés de notre Europe , & dans l'Amérique Anglaise.

Dans d'autres pays il faut à midi des flambeaux de cire qu'on avait en abomination dans les premiers tems. Un couvent de religieuses , à qui on voudrait retrancher les

cièrges , crierait que la lumière de la foi est éteinte & que le monde va finir.

L'église Anglicane tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines & la sécheresse des calvinistes.

Les chants , la danse & les flambeaux étaient des cérémonies essentielles aux fêtes sacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu , fait que les anciens Egyptiens faisaient le tour de leurs temples en chantant & en dansant. Point d'institution sacerdotale chez les Grecs sans des chants & des danses. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voisins ; *David* chantait & dansait devant l'arche.

Himno
disto. St.
Matth.
ch. 26.
v. 39.

St. Matthieu parle d'un cantique chanté par JESUS-CHRIST même & par les apôtres après leurs pâques. Ce cantique qui est parvenu jusqu'à nous , n'est point mis dans le canon des livres sacrés ; mais on en retrouve les fragmens dans la 237^e lettre de *St. Augustin* à l'évêque *Ceretius*. *St. Augustin* ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée ; il n'en réproue pas les paroles : il ne condamne les priscillianistes qui admettaient cette hymne dans leur évangile , que sur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient , & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel qu'on le trouve par parcelles dans *Augustin* même.

Je veux délier , & je veux être délié.

Je veux sauver , & je veux être sauvé.

Je veux engendrer , & je veux être engendré.
Je veux chanter ; *dansez tous de joye.*
Je veux pleurer ; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner , & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais , ne dites point ce que
je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours , & je n'ai point du
tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au
sujet de ce cantique , il est certain que le chant
était employé dans toutes les cérémonies
religieuses. *Mahomet* avait trouvé ce culte
établi chez les Arabes ; il l'est dans les Indes.
Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les
lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-
tout quelque ressemblance & quelque différen-
ce ; mais on adore DIEU par toute la terre.
Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent
pas comme nous , & qui sont dans l'erreur soit
par le dogme , soit pour les rites ; ils sont
assis à l'ombre de la mort : mais plus leur
malheur est grand , plus il faut les plaindre
& les supporter.

C'est même une grande consolation pour
nous que tous les mahométans , les In-
diens , les Chinois , les Tartares adorent
un DIEU unique ; en cela ils sont nos frères.

Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de persécution qui ne servirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un Dieu unique étant adoré sur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaissent pour leur père, lui donnent toujours le spectacle de ses enfans qui se détestent, qui s'anathématisent, qui se poursuivent, qui se massacrent pour des argumens?

Il n'est pas aisé d'expliquer au juste ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; si l'on adorait les faunes, les sylvains, les driades, les naïades comme on adorait les douze grands Dieux. Il n'est pas vraisemblable qu'*Antinoüs* le mignon d'*Adrien*, fût adoré par les nouveaux Egyptiens du même culte que *Sérapis*; & il est assez prouvé que les anciens Egyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'*Isis* & *Osiris*. On trouve l'équivoque partout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire, qu'entendez-vous? il faut toujours répéter, *définissez les termes.* (Voyez l'article *Alexandre.*)

Est-il bien vrai que *Simon* qu'on appelle *le magicien*, fût adoré chez les Romains? il est bien plus vrai qu'il y fut absolument ignoré.

St. Justin dans son apologie aussi inconnue à Rome que ce *Simon*, dit que ce Dieu avait

une statue élevée sur le Tibre (ou plutôt près du Tibre) entre les deux ponts , avec cette inscription , *Simoni deo sancto*. St. Irénée , Tertullien , attestent la même chose. Mais à qui l'attestent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vû Rome , à des Africains , à des Allobroges , à des Syriens , à quelques habitans de Sichem. Ils n'avaient certainement pas vu cette statue , dont l'inscription est *Semo sanco deo fidio* , & non pas *Simoni sancto deo*.

Ils devaient au moins consulter Denys d'Halicarnasse qui , dans son quatrième livre , rapporte cette inscription. *Semo sanco* était un ancien mot sabrin qui signifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live , *Bona Semoni sanco censuerunt consecranda*. Ce Dieu était un des plus anciens qui fussent révéérés à Rome ; il fut consacré par Tarquin le superbe , & regardé comme le Dieu des alliances & de la bonne foi. On lui sacrifiait un bœuf , & on écrivait sur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voisins. Il avait un temple auprès de celui de *Quirinus*. Tantôt on lui présentait des offrandes sous le nom du père *Semo* , tantôt sous le nom de *Sancus fidius*. C'est pourquoi Ovide dit dans ses fastes :

Querebam nonas sanco , fidio ve referrem

An tibi Semo pater.

Voilà la divinité romaine qu'on a prise pendant tant de siècles pour *Simon le magi-*

ciën. St. Cyrille de Jérusalem n'en doutait pas ; & St. Augustin dans son premier livre des hérésies dit , que Simon le magicien lui-même se fit élever cette statue avec celle de son Hélène par ordre de l'empereur & du sénat.

Cette étrange fable dont la fausseté était si aisée à reconnaître , fut continuellement liée avec cette autre fable , que *St. Pierre* & ce *Simon* avaient tous deux comparu devant *Néron* ; qu'ils s'étaient défiés à qui ressusciterait le plus promptement un mort proche parent de *Néron* même , & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs ; que *Simon* se fit enlever par des diables dans un chariot de feu ; que *St. Pierre* & *St. Paul* le firent tomber des airs par leurs prières , qu'il se cassa les jambes , qu'il en mourut , & que *Néron* irrité fit mourir *St. Paul* & *St. Pierre*.

Abdias , Marcel , Hégesype , ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. *Arnobe , St. Cyrille de Jérusalem , Sévère Sulpice , Philastre , St. Epiphane , Isidore de Damiette , Maxime de Turin* , plusieurs autres auteurs ont donné cours successivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée , jusqu'à-ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une statue de *Semo sancus deus fidius* , & que le savant père *Mabillon* ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inscription , *Semoni sancus deo fidio*.

Cependant il est certain qu'il y eut un *Simon* que les Juifs crurent magicien , comme il est certain qu'il y a eu un *Apollonios* de *Thyane*. Il est vrai encore , que ce *Simon* né dans le petit pays de *Samarie* , ramassa quelques gueux auxquels il persuada qu'il était envoyé de DIEU , & la vertu de DIEU même. Il batifait ainsi que les apôtres batifaient , & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de *Samarie* toujours ennemis des Juifs de *Jérusalem* , osèrent opposer ce *Simon* à JESUS-CHRIST , reconnu par les apôtres , par les disciples qui tous étaient de la tribu de *Benjamin* ou de celle de *Juda*. Il batifait comme eux ; mais il ajoutait le feu au batême d'eau , & se disait prédit par *St. Jean-Baptiste* selon ces paroles , *celui qui doit venir après moi est plus puissant que moi , il vous batisera dans le St. Esprit & dans le feu.* Matth. ch. 3. v. 11.

Simon allumait par dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac *Asphaltide*. Son parti fut assez grand ; mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré. *St. Justin* est le seul qui le croye.

Ménandre se disait comme *Simon* , envoyé de DIEU & sauveur des hommes. Tous les faux messies , & surtout *Barcochebas* , prenaient le titre d'envoyé de DIEU ; mais *Barcochebas* lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guères les hommes de leur vivant , à moins que ces hommes ne soient des *Alé-*

xandres ou des empereurs Romains qui l'ordonnent expressement à des esclaves. Encore n'est-ce pas une adoration proprement dite ; c'est une vénération extraordinaire , une apothéose anticipée , une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à *Octave* par *Virgile* & par *Horace*.

A D U L T È R E.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appellaient l'adultère *moikeia* dont les Latins ont fait leur *mechus*, que nous n'avons point francisé. Nous ne le devons ni à la langue syriaque ni à l'hébraïque , jargon du syriaque , qui nommait l'adultère *niuph*. Adultère signifiait en latin , *altération* , *adultération* , *une chose mise pour une autre* , *un crime de faux* , *fausses clefs* , *faux contrats* , *faux seing* ; *adulteratio*. De-là celui qui se met dans le lit d'un autre fut nommé *adulter* , comme une fausse clef qui fouille dans la serrure d'autrui.

C'est ainsi qu'ils nommèrent par antiphrase *coccix* , coucou , le pauvre mari chez qui
 L. 10. un étranger venait pondre. *Pline le natura-*
 ch. 9. *liste* dit , *coccix ova subdit in nidis alienis ; ita*
plerique alienas uxores faciunt matres. Le cou-

cou dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaison n'est pas trop juste. *Coxis* signifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choses on doit aux Romains ! mais comme on altère le sens de tous les mots ! le *cocu*, suivant la bonne grammaire, devrait être le galant ; & c'est le mari. Voyez la chanson de *Scaron. a)*

Quelques doctes ont prétendu que c'est aux Grecs que nous sommes redevables de l'emblème des cornes ; & qu'ils désignaient par le titre de bouc, *aix*, l'époux d'une femme lascive comme une chèvre. En effet ils appellaient *filz de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *filz de putain*. Mais ceux qui veulent s'instruire à fonds doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que

Voyez
l'article
Bouc.

a) Tous les jours une chaise
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aise
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu,

cocu, *cornard*, & *fort*, étaient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers.

Elle ? elle n'en fera qu'un fort, je vous assure.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un *cocu*.
Et dans l'*Ecole des femmes*,

Epouser une sotte est pour n'être point fort.

Bautru qui avait beaucoup d'esprit disait, les *Bautrus* sont *cocus*, mais ils ne sont pas des *fots*.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère*. On ne dit point, Madame la duchesse est en *adultère* avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, Monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs *adultères*, elles disent, j'avoue que j'ai du goût pour *lui*. Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit, Madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne vont plus guères à confesse.

Un des grands défagrémens de l'adultère, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant ; le mari s'en doute : & on n'aime point à être tourné en ridicule. Il est arrivé dans la bourgeoisie que souvent la femme a volé son mari pour donner à son amant ; les querelles de ménage sont poussées à des excès cruels : elles sont heureusement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort , le plus grand mal est de donner à un homme des enfans qui ne sont pas à lui , & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abâtardies. Les femmes des *Astolphes* & des *Jocondes*, par un goût dépravé , par la faiblesse du moment ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet sans cœur & sans esprit. Les corps & les ames s'en sont ressenties. De petits singes ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première salle les portraits de leurs prétendus ayeux , hauts de six pieds , beaux , bien faits , armés d'un estremaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine soulever. Un emploi important est possédé par un homme qui n'y a nul droit , & dont le cœur , la tête & le bras n'en peuvent soutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles font volontiers l'amour , & deviennent ensuite des épouses assez sages. C'est tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens , où jusqu'à présent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères , pour les consoler , leur font espérer qu'elles seront libres quand elles seront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux , qu'on s'empresse de savoir tout le secret de leurs appas. Une jeune femme ne vit , ne soupe , ne se promène , ne va aux spectacles qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; si elle n'a point son amant comme les autres , elle est ce qu'on appelle *dépareillée* ; elle en est honteuse , elle n'ose se montrer.

Les Orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles sur la foi d'un Circassien. On les épouse , & on les enferme par précaution , comme nous enfermons nos filles. Point de plaisanteries dans ces pays-là sur les dames & sur les maris ; point de chansons ; rien qui ressemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie , de Perse , des Indes ; mais elles sont cent fois plus heureuses dans leurs ferrails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent , ne voulant point faire un procès criminel

criminel à sa femme pour cause d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), se contente de se faire séparer de corps & de biens.

C'est ici le lieu d'insérer le précis d'un mémoire composé par un honnête homme qui se trouve dans cette situation ; voici ses plaintes , sont-elles justes ?

MÉMOIRE D'UN MAGISTRAT,

écrit vers l'an 1764.

Un principal magistrat d'une ville de France, a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant son mariage, & qui depuis s'est couverte d'opprobres par des scandales publics : il a eu la modération de se séparer d'elle sans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux & d'une figure agréable, a besoin d'une femme ; il est trop scrupuleux pour chercher à séduire l'épouse d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui servirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adresse à son église.

Mon épouse est criminelle, & c'est moi qu'on punit. Une autre femme est nécessaire à la consolation de ma vie, à ma vertu même ; & la secte dont je suis me la refuse ; elle me défend de me marier avec une fille honnête,

Première partie.

F

Les loix civiles d'aujourd'hui , malheureusement fondées sur le droit canon , me privent des droits de l'humanité. L'église me réduit à chercher ou des plaisirs qu'elle réprouve , ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux sur tous les peuples de la terre , il n'y en a pas un seul , excepté le peuple catholique romain , chez qui le divorce & un nouveau mariage ne soient de droit naturel.

Quel renversement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de souffrir l'adultère & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la sienne ?

Pourquoi un lien pourri est-il indissoluble malgré la grande loi adoptée par le code *quidquid ligatur dissolubile est* ? On me permet la séparation de corps & de biens , & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme , & elle me laisse un nom qu'on appelle *sacrement* ? je ne jouis plus du mariage , & je suis marié. Quelle contradiction ! quel esclavage ! & sous quelles loix avons-nous reçu la naissance !

Ce qui est bien plus étrange , c'est que cette loi de mon église est directement contraire aux paroles que cette église elle-même croit avoir Math. été prononcées par JESUS-CHRIST : *Qui-
sh. 19. conque a renvoyé sa femme (excepté pour adul-
tère) pèche s'il en prend une autre.*

Je n'examine point si les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaisir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, si lors qu'un état a besoin d'un héritier, il est permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne recherche point si une femme turbulente attaquée de démence, ou homicide, ou empoisonneuse, ne doit pas être répudiée aussi-bien qu'une adultère; je m'en tiens au triste état qui me concerne, DIEU me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas!

Le divorce a été en usage chez les catholiques sous tous les empereurs; il l'a été dans tous les états démembrés de l'empire Romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont presque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un *Grégoire IX* ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug infécouable; sa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier une femme adultère selon la loi de JESUS-CHRIST, ils ne purent en venir à bout; il falut chercher des prétextes ridicules. *Louis le jeune* fut obligé, pour faire son malheureux divorce avec *Eléonor de Guienne*, d'alléguer une parenté qui n'existait pas. Le roi *Henri IV* pour répudier *Marguerite de Valois*, prétexta une cause encore plus fautive, un défaut de consentement.

Il faut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi ! un souverain peut abdiquer sa couronne , & sans la permission du pape il ne pourra abdiquer sa femme ! Est-il possible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi si longtems dans cette absurde servitude !

Que nos prêtres , que nos moines renoncent aux femmes , j'y consens ; c'est un attentat contre la population , c'est un malheur pour eux , mais ils méritent ce malheur qu'ils se sont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des esclaves , des soldats sans familles & sans patrie , vivans uniquement pour l'église : mais moi magistrat qui fers l'état toute la journée , j'ai besoin le soir d'une femme ; & l'église n'a pas le droit de me priver d'un bien que DIEU m'accorde. Les apôtres étaient mariés , *Joseph* était marié , & je veux l'être. Si moi Alzácien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome , si ce prêtre a la barbare puissance de me priver d'une femme , qu'il me fasse eunuque pour chanter des *miserere* dans sa chapelle.

M É M O I R E P O U R L E S F E M M E S .

L'équité demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris , nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer

en faveur des mariées , présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi , rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités , qu'il a donné mon colier à une de mes rivales , & mes boucles d'oreilles à une autre , je n'ai point demandé aux juges qu'on le fit raser , qu'on l'enfermât chez des moines , & qu'on me donnât son bien. Et moi pour l'avoir imité une seule fois , pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la cour & de la ville , il faut que je réponde sur la felette devant des licentiés , dont chacun ferait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience , mes cheveux qui sont les plus beaux du monde ; qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun ; qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales , qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes , & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste , & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les loix.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroisse & tout le peuple. C'est ainsi qu'on en usait chez la première nation de la terre, la nation choisie, la nation chérie, la seule qui eût raison quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorsque la pauvre femme adultère fut présentée par ses accusateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider; qu'au contraire, il leur reprocha leur injustice, qu'il se moqua d'eux en écrivant sur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, *que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre*; qu'alors ils se retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me repliquent que cette histoire de la femme adultère n'est racontée que dans l'évangile de *St. Jean*, qu'elle n'y a été inférée qu'après coup par *Léontius. Maldonat* assure qu'elle ne se trouve que dans un seul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt trois premiers commentateurs n'en a parlé. *Origène*, *St. Jérôme*, *St. Jean Chrysostome*, *Théophilaète*, *Nonnus*, ne la connaissent point. Elle ne se trouve

point dans la Bible syriaque, elle n'est point dans la version d'*Ulphilas*.

Voilà ce que disent les avocats de mon mari, qui voudraient non-seulement me faire raser, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi disent qu'*Ammonius*, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si *St. Jérôme* la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de là, & je dis à mon mari, si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine *Anne* d'Angleterre n'est pas le chef de son mari? si son mari le prince de Dannemarck qui est son grand-amiral, ne lui doit pas une obéissance entière; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de

la part du petit homme ? Il est donc clair que si les femmes ne font pas punir les hommes , c'est quand elles ne font pas les plus fortes.

SUITE DU CHAPITRE SUR L'ADULTÈRE.

Pour juger valablement un procès d'adultère , il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges , avec un hermaprodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise , & dont il ne nous appartient pas de juger. Telle est l'aventure que rapporte *St. Augustin* dans son sermon de la prédication de JESUS-CHRIST sur la montagne.

Septimius Acyndinus proconsul de Syrie , fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fisc une livre d'or , à laquelle il était taxé , & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux si elle veut consentir à ses desirs. La femme court en instruire son mari ; il la supplie de lui sauver la vie aux dépens des droits qu'il a sur elle , & qu'il lui abandonne. Elle obéit , mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un sac plein de terre. Le mari qui ne peut payer le fisc va être conduit à la mort. Le proconsul

apprend cette infamie ; il paye lui-même la livre d'or au fisc de ses propres deniers , & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le sac de la femme.

Il est certain que loin d'outrager son mari , elle a été docile à ses volontés ; non-seulement elle a obéi , mais elle lui a sauvé la vie. *St. Augustin* n'ose décider si elle est coupable ou vertueuse , il craint de la condamner.

Ce qui est , à mon avis , assez singulier , c'est que *Bayle* prétend être plus sévère que *St. Augustin*. Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela serait inconcevable si on ne savait à quel point presque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir leur cœur , avec quelle facilité on sacrifie son propre sentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire , combien on est peu d'accord avec soi-même.

Le matin rigoriste & le soir libertin ,
L'écrivain qui d'Ephèse excusa la matrone ,
Renchérit tantôt sur Pétrone ,
Et tantôt sur *St. Augustin*.

RÉFLEXION D'UN PÈRE DE FAMILLE.

N'ajoutons qu'un petit mot sur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le desir im-

immodéré de plaire , nous leur en dictons des leçons ; la nature y travaillait bien sans nous ; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles sont parfaitement stilées , nous les punissons si elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enseigner. Que diriez-vous d'un maître à danser qui aurait appris son métier à un écolier pendant dix ans , & qui voudrait lui caïler les jambes parce qu'il l'a trouvé dansant avec un autre ?

Ne pourrait on pas ajouter cet article à celui des contradictions ?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOus ne dirons rien ici sur l'affirmation avec laquelle les savans s'expriment si souvent. Il n'est permis d'affirmer , de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur *Métaphrasse* de *Molière*. Il se pourrait — la chose est faisable — cela n'est pas impossible — il faut voir — adoptons le *peut-être* de *Rabelais* , le *que fais-je* de *Montagne* , le *non liquet* des Romains , le *doute* de l'académie d'Athènes , dans les choses prophanes s'entend : car pour le sacré , on fait bien qu'il n'est pas permis de douter.

Il est dit , à cet article dans le dictionnaire encyclopédique , que les primitifs , nommés *quakers* en Angleterre , font foi en justice sur leur seule affirmation , sans être obligés de prêter serment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilège , les pairs séculiers affirment sur leur honneur , & les pairs ecclésiastiques en mettant la main sur leur cœur ; les *quakers* obtinrent la même prérogative sous le règne de *Charles II* : c'est la seule secte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier *Comper* voulut les obliger à jurer comme les autres citoyens ; celui qui était à leur tête lui dit gravement : „ L'amî chance-
 „ lier , tu dois savoir que notre Seigneur JE-
 „ SUS-CHRIST notre sauveur nous a défendu
 „ d'affirmer autrement que par *ya ya : no no*.
 „ Il a dit expressément , *je vous défends de ju-*
 „ *rer ni par le ciel , parce que c'est le trône de*
 „ *DIEU ; ni par la terre , parce que c'est l'esca-*
 „ *beau de ses pieds ; ni par Jérusalem , parce*
 „ *que c'est la ville du grand roi , ni par la tête ,*
 „ *parce que tu n'en peux rendre un seul che-*
 „ *veu ni blanc ni noir*. Cela est positif , notre
 „ ami , & nous n'irons pas désobéir à DIEU
 „ pour complaire à toi & à ton parlement.

„ On ne peut mieux parler , répondit le
 „ chancelier : mais il faut que vous sachiez
 „ qu'un jour *Jupiter* ordonna que toutes les

„ bêtes de somme se fissent ferrer , les chœ-
 „ vaux , les mulets , les chamceaux même obéi-
 „ rent incontinent , les ânes seuls résistèrent ;
 „ ils représentèrent tant de raisons ; ils se mi-
 „ rent à braire si longtems que *Jupiter* , qui
 „ était bon , leur dit enfin : *Messieurs les ânes* ,
 „ je me rends à votre prière ; vous ne ferez
 „ point ferrés : mais le premier faux-pas que
 „ vous ferez , vous aurez cent coups de bâton.

Il faut avouer que les quakers n'ont ja-
 mais jusqu'ici fait de faux-pas.

A G E.

Nous n'avons nulle envie de parler des
 âges du monde ; ils sont si connus &
 si uniformes ! Gardons-nous aussi de parler
 de l'âge des premiers rois ou dieux d'Egypte ,
 c'est la même chose. Ils vivaient des douze
 cent années ; cela ne nous regarde pas. Mais
 ce qui nous intéresse fort , c'est la durée or-
 dinaire de la vie humaine. Cette théorie est
 parfaitement bien traitée dans le dictionnaire
 encyclopédique à l'article *Vie* , d'après les *Hal-*
ley , les *Kerfeboum* & les *Desparcieux*.

En 1741 , Mr. de *Kerfeboum* me commu-
 niqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam ;
 en voici le résultat.

Sur cent mille personnes , il y en	
avait de mariées - - - - -	34500.
d'hommes veufs , seulement - - - -	1500.
de veuves - - - - -	4500.

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia , ou à la pêche de la baleine que de femmes , lesquelles restent d'ordinaire chez elles. Et ce calcul est encor prodigieux.

Célibataires , jeunesse & enfance	
des deux sexes - - - - -	45000.
domestiques - - - - -	10500.
voyageurs - - - - -	4000.
somme totale - -	<u>100000.</u>

Par son calcul , il devait se trouver sur un million d'habitans des deux sexes , depuis seize ans jusqu'à cinquante , environ vingt mille hommes pour servir de soldats , sans déranger les autres professions. Mais voyez les calculs de Mrs. *Desparcieux* , de *St. Maur* & *Buffon* , ils sont encor plus précis & plus instructifs à quelques égards

Cette arithmétique n'est pas favorable à la manie de lever de grandes armées, Tout prince

qui lève trop de soldats peut ruiner ses voisins , mais il ruine sûrement son état.

Ce calcul dément encor beaucoup le compte , ou plutôt le conte d'*Hérodote* qui fait arriver *Xerxès* en Europe suivi d'environ deux millions d'hommes. Car si un million d'habitans donne vingt mille soldats , il en résulte que *Xerxès* avait cent millions de sujets ; ce qui n'est guères croyable. On le dit pourtant de la Chine ; mais elle n'a pas un million de soldats. Ainsi l'empereur de la Chine est du double plus sage que *Xerxès*.

La Thèbe aux cent portes , qui laissait fortir dix mille soldats par chaque porte , aurait eu , suivant la supputation hollandaise , cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faisons un calcul plus modeste à l'article *Dénombrement*.

L'âge du service de guerre étant depuis vingt ans jusqu'à cinquante , il faut mettre une prodigieuse différence entre porter les armes hors de son pays , & rester soldat dans sa patrie. *Xerxès* dut perdre les deux tiers de son armée dans son voyage en Grèce. *César* dit que les Suisses étant sortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt huit mille individus , pour aller dans quelque province des Gaules , tuer ou dépouiller les habitans , il les mena si bon train qu'il n'en

resta que cent dix mille. Il a falu dix siècles pour repeupler la Suisse. Car on fait à présent que les enfans ne se font ni à coups de pierre, comme du tems de Deucalion & de Pirra, ni à coups de plume, comme le jésuite *Pétan*, qui fait naître sept cent millions d'hommes d'un seul des enfans du père *Noé*, en moins de trois cent ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suede pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé sa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur Hollandais, sans répondre de rien; parce qu'il est dangereux d'être comptable.

C A L C U L D E L A V I E.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-six mariages il ne reste environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte soixante & cinq bâtards.

De sept cent enfans il en reste au bout	
d'un an environ - - - - -	560.
au bout de dix ans - - - - -	445.
au bout de vingt ans - - - - -	405.
à quarante ans - - - - -	300.
à soixante ans - - - - -	190.
au bout de quatre-vingt ans - - - -	50.
à quatre-vingt dix ans - - - - -	5.
à cent ans personne. - - - - -	

Par - là on voit que de sept cent enfans nés dans la même année , il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt dix ans. Sur cent quarante il n'y a qu'une seule chance , & sur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'est donc que sur un très grand nombre d'existences qu'on peut espérer de pousser la sienne jusqu'à quatre-vingt dix ans ; & sur un bien plus grand nombre encor que l'on peut espérer de vivre un siècle. Ce sont de gros lots à la loterie sur lesquels il ne faut pas compter , & même qui ne sont pas à désirer autant qu'on les désire ; ce n'est qu'une longue mort.

Combien trouve - t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux* , dont le bonheur consiste à ne pouvoir jouir d'aucun plaisir de la vie , à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes , à ne distinguer ni les sons , ni les couleurs , à ne connaître ni jouissance ni espérance , & dont toute la félicité est de savoir confusément qu'ils sont un fardeau de la terre batifés ou circoncis depuis cent années.

Il y en a un sur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les listes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes , à ce qu'on dit , ont environ sept cent mille habitans. Il est

est très rare d'y trouver à la fois sept centenaires ; & souvent il n'y en a pas un seul.

En général , l'âge commun auquel l'espèce humaine est rendue à la terre , dont elle sort , est de vingt-deux à vingt-trois ans tout au plus , selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année , les uns meurent à six mois , les autres à quinze ; celui-ci à dix-huit ans , cet autre à trente-six , quelques-uns à soixante ; trois ou quatre octogénaires sans dents & sans yeux meurent après avoir souffert quatre-vingt ans. Prenez un nombre moyen , chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai , il est avantageux à un état bien administré , & qui a des fonds en réserve , de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille , y gagnent considérablement ; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un état obéré. Comme il paye un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire , il se trouve bientôt court ; il est obligé de faire de nouveaux emprunts , c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines , invention d'un usurier nommé *Tontino* , sont bien plus ruineuses. Nul

Première partie.

G

soulagement pendant quatre-vingt ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule ; elle choisit celle de quarante ans , parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante ; & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir de quarante à quatre-vingt ans , que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années , & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'est un des plus mauvais marchés que l'état puisse faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers voyageurs vivent un peu plus longtems que les autres hommes ; de quoi les payeurs sont assez fâchés. La raison en est peut-être , que ces rentiers sont pour la plupart des gens de bon sens , qui se sentent bien constitués : des bénéficiers , des célibataires uniquement occupés d'eux-mêmes , vivant en gens qui veulent vivre longtems. Ils disent : si je mange trop , si je fais un excès , le roi sera mon héritier : l'emprunteur qui me paye ma rente viagère , & qui se dit mon ami , rira en me voyant enterrer : cela les arrête : ils se met-

tent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour consoler les débiteurs , il faut leur dire , qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères , fût-ce sur la tête d'un enfant qu'on batise , ils font toujours un très bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui soit onéreuse ; aussi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères , ils en prenaient à toute main jusqu'au tems où ce jeu leur fut défendu. En effet , on est débarrassé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; & on paye une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été aussi défendu de prendre des capitaux en rentes perpétuelles ; & la raison , c'est qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations spirituelles.

A G R I C U L T U R E.

IL n'est pas concevable comment les anciens qui cultivaient la terre aussi bien que nous , pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils semailent en terre devaient nécessairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois

jours ; ils l'auraient vu très sain , un peu enflé , la racine en bas , la tête en haut. Ils auraient distingué au bout de quelque tems le germe , les petits filets blancs des racines , la matière laiteuse dont se formera la farine , ses deux envelopes , ses feuilles. Cependant , c'était assez que quelque philosophe Grec ou barbare eût enseigné que toute génération vient de corruption , pour que personne n'en doutât. Et cette erreur , la plus grande de toutes les erreurs , parce qu'elle est la plus contraire à la nature , se trouvait dans des livres écrits pour l'instruction du genre humain.

Les trois quarts de la terre se passent de notre froment , sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain , ils en seraient effrayés.

DES LIVRES PSEUDONIMES SUR L'ÉCONOMIE GÉNÉRALE.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *agriculture* , *grain* , *ferme* , &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article *grain* , on suppose toujours que le maréchal de *Vauban* est l'auteur de la *Dixme royale*. C'est une erreur

dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont écrit sur l'économie. Nous sommes donc forcés de remettre ici sous les yeux ce que nous avons déjà dit ailleurs.

„ *Bois-Guilbert* s'avisa d'abord d'imprimer
 „ la *Dixme royale* sous le nom de *Testament*
 „ *politique du maréchal Vauban*. Ce *Bois-*
 „ *Guilbert*, auteur du *Détail de la France*
 „ en deux volumes, n'était pas sans mérite,
 „ il avait une grande connaissance des finan-
 „ ces du royaume ; mais la passion de cri-
 „ tiquer toutes les opérations du grand *Col-*
 „ *bert*, l'emporta trop loin ; on jugea que c'é-
 „ tait un homme fort instruit qui s'égaraît
 „ toujours, un faiseur de projets qui exagé-
 „ rait les maux du royaume, & qui propo-
 „ sait de mauvais remèdes. Le peu de succès
 „ de ce livre auprès du ministère, lui fit pren-
 „ dre le parti de mettre sa *Dixme royale* à
 „ l'abri d'un nom respecté. Il prit celui du
 „ maréchal de *Vauban*, & ne pouvait mieux
 „ choisir. Presque toute la France croit en-
 „ cor que le projet de la *Dixme royale* est
 „ de ce maréchal si zélé pour le bien public ;
 „ mais la tromperie est aisée à connaître.

„ Les louanges que *Bois-Guilbert* se don-
 „ ne à lui-même dans la préface, le trahis-
 „ sent ; il y loue trop son livre du *Détail de*
 „ *la France* ; il n'était pas vraisemblable que
 „ le maréchal eût donné tant d'éloges à un

„ livre rempli de tant d'erreurs ; on voit
 „ dans cette préface un père qui loue son
 „ fils , pour faire recevoir un de ses bâtards. “

Le nombre de ceux qui ont mis sous des noms respectés leurs idées de gouvernement , d'économie , de finance , de tactique , &c. n'est que trop considérable. L'abbé de *St. Pierre* qui pouvait n'avoir pas besoin de cette supercherie , ne laissa pas d'attribuer la chimère de sa *Paix perpétuelle* au duc de Bourgogne.

L'auteur du *Financier citoyen* cite toujours le prétendu *Testament politique de Colbert* , ouvrage de tout point impertinent , fabriqué par *Gratien de Courtils*. Quelques ignorans citent encor les *testamens politiques* du roi d'Espagne *Philippe II* , du cardinal de *Richelieu* , de *Colbert* , de *Louvois* , du duc de *Lorraine* , du cardinal *Albéroni* , du maréchal de *Belle-Isle*. On a fabriqué jusqu'à celui de *Mandrin*.

Voyez
 l'article
Ana , *A-*
necdotes.

L'Encyclopédie à l'article *Grain* , rapporte ces paroles d'un livre intitulé , *Avantages & désavantages de la Grande-Bretagne* ; ouvrage bien supérieur à tous ceux que nous venons de citer.

„ Si l'on parcourt quelques-unes des pro-
 „ vines de la France , on trouve que non-
 „ seulement plusieurs de ses terres restent

„ en friche , qui pourraient produire des
 „ bleds & nourrir des bestiaux ; mais que les
 „ terres cultivées ne rendent pas à beaucoup
 „ près à proportion de leur bonté , parce
 „ que le laboureur manque de moyens pour
 „ les mettre en valeur.

„ Ce n'est pas sans une joie sensible que
 „ j'ai remarqué dans le *Gouvernement de*
 „ *France* un vice dont les conséquences sont
 „ si étendues , & j'en ai félicité ma patrie ;
 „ mais je n'ai pu m'empêcher de sentir en
 „ même tems combien formidable serait de-
 „ venue cette puissance , si elle eût profité
 „ des avantages que ses possessions & ses hom-
 „ mes lui offraient. *O sua si bona norint !* “

J'ignore si ce livre n'est pas d'un Français
 qui , en faisant parler un Anglais , a cru lui
 devoir faire bénir DIEU de ce que les Fran-
 çais lui paraissent pauvres ; mais qui en mê-
 me tems se trahit lui-même en souhaitant
 qu'ils soient riches ; & en s'écriant avec Vir-
 gile , *ô s'ils connaissaient leurs biens !* Mais
 soit Français , soit Anglais , il est faux que
 les terres en France ne rendent pas à pro-
 portion de leur bonté. On s'accoutume trop
 à conclure du particulier au général. Si on
 en croyait beaucoup de nos livres nouveaux ,
 la France ne serait pas plus fertile que la Sar-
 daigne & les petits cantons Suisses.

DE L'EXPORTATION DES GRAINS.

Le même article *Grain* porte encor cette réflexion : „ Les Anglais eussaient souvent de „ grandes chertés dont nous profitions par la „ liberté du commerce de nos grains , sous le „ règne de *Henri IV* & de *Louis XIII*, & dans „ les premiers tems du règne de *Louis XIV*. “

Mais malheureusement la sortie des grains fut défendue en 1598 , sous *Henri IV*. La défense continua sous *Louis XIII* & pendant tout le tems du règne de *Louis XIV*. On ne put vendre son bled hors du royaume que sur une requête présentée au conseil , qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente , ou plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de *Louis XV* plus éclairé , a rendu le commerce des bleds libre , avec les restrictions convenables dans les mauvaises années.

DE LA GRANDE ET PETITE CULTURE.

A l'article *Ferme* , qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage , on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux , la petite par les bœufs ; & cette petite , qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France , est regardée comme un travail presque stérile , & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'est guères meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'est question que de bœufs dans *Hésiode*, dans *Xénophon*, dans *Virgile*, dans *Columelle*. La culture avec des bœufs n'est chétive & pauvre que lorsque des propriétaires mal-aisés fournissent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers sans ressource qui cultivent mal. Ce métayer ne risquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais, ni les façons dont elle a besoin; il ne s'enrichit point, & il appauvrit son maître; & c'est malheureusement le cas où se trouvent plusieurs pères de famille.

Le service des bœufs est aussi profitable que celui des chevaux, parce que s'ils labourent moins vite, on les fait travailler plus de journées sans les excéder; ils coûtent beaucoup moins à nourrir; on ne les ferre point, leurs harnois sont moins dispendieux, on les revend, ou bien on les engraisse pour la boucherie; ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours

quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

DES DÉFRICHEMENTS.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ, pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser, si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret, c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une entreprise qui ne convient qu'à des hommes très riches; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très long tems, si même elle peut jamais en approcher. Il faut quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encor de la terre,

& surtout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais ; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie , laquelle y consommerait les fourages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume , il n'y aurait pas un denier de perdu , & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit , & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait , ce serait toujours pour l'état un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent , de cuivre , de plomb ou d'étain , & même de charbon de terre excède le produit , l'exploitation est toujours très utile : car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers , circule dans le royaume , & le métal ou minéral qu'on en a tiré , est une richesse nouvelle & permanente. Quoiqu'on fasse il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard , qui fit accroître à ses enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ ; ils remuèrent tout leur héritage pour

le chercher, & ils s'apperçurent que *le travail est un trésor.*

La pierre philosophale de l'agriculture ferait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique* enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du bled, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on sème à la fois, on herse & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épics. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains, ni à tous les laboureurs. Il faut que

le sol soit uni & sans cailloux , & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte ; & il en coûte encor pour le r'habillement quand il est détraqué. Il exige deux hommes & un cheval ; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

DE LA GRANDE PROTECTION DUE A L'AGRICULTURE.

Par quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine ? Tout ministre d'état en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant , quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire , malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il est entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

„ Au commencement du printems chinois ,
 „ c'est-à-dire dans le mois de Février , le
 „ tribunal des mathématiques ayant eu ordre
 „ d'examiner quel était le jour convenable
 „ à la cérémonie du labourage , détermina le
 „ 24 de la onzième lune , & ce fut par le tri-
 „ bunal des rites que ce jour fut annoncé
 „ à l'empereur dans un mémorial où le mê-
 „ me tribunal des rites marquait ce que sa

„ majesté devait faire pour se préparer à
 „ cette fête.

„ Selon ce mémorial , 1°. L'empereur doit
 „ nommer les douze personnes illustres qui
 „ doivent l'accompagner & labourer après
 „ lui ; favoir , trois princes & neuf présidens
 „ des cours souveraines. Si quelques-uns
 „ des présidens étaient trop vieux ou infir-
 „ mes , l'empereur nomme ces assesseurs pour
 „ tenir leur place.

„ 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seu-
 „ lement à labourer la terre , pour exciter
 „ l'émulation par son exemple ; mais elle
 „ renferme encore un sacrifice que l'empe-
 „ reur comme grand pontife offre au *Chang-*
 „ *ti* ; pour lui demander l'abondance en fa-
 „ veur de son peuple. Or pour se préparer
 „ à ce sacrifice , il doit jeûner & garder la
 „ continence les trois jours précédens. a) La
 „ même précaution doit être observée par
 „ tous ceux qui sont nommés pour accom-
 „ pagner sa majesté , soit princes , soit au-
 „ tres , soit mandarins de lettres , soit man-
 „ darins de guerre.

„ 3°. La veille de cette cérémonie , sa ma-
 „ jesté choisit quelques seigneurs de la pre-
 „ mière qualité , & les envoie à la salle de

a) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle
 calomnie établie dans notre Occident , que le gou-
 vernement Chinois est athée ?

„ ses ancêtres , se prosterner devant la ta-
 „ blette , & les avertir , comme ils feraient
 „ s'ils étaient encor en vie , *b*) que le jour
 „ suivant il offrira le grand sacrifice.

„ Voilà en peu de mots ce que le mé-
 „ morial du tribunal des rites marquait pour
 „ la personne de l'empereur. Il déclarait aussi
 „ les préparatifs que les différens tribunaux
 „ étaient chargés de faire. L'un doit prépa-
 „ rer ce qui sert aux sacrifices. Un autre doit
 „ composer les paroles que l'empereur récite
 „ en faisant le sacrifice. Un troisième doit
 „ faire porter & dresser les tentes sous les-
 „ quelles l'empereur dinera , s'il a ordonné
 „ d'y porter un repas. Un quatrième doit
 „ assembler quarante ou cinquante vénérables
 „ vieillards , laboureurs de profession , qui
 „ soient présens , lorsque l'empereur labou-
 „ re la terre. On fait venir aussi une qua-
 „ rantaine de laboureurs plus jeunes pour
 „ disposer la charrue , atteler les bœufs , &
 „ préparer les grains qui doivent être semés.
 „ L'empereur sème cinq sortes de grains ,
 „ qui sont censés les plus nécessaires à la
 „ Chine , & sous lesquels sont compris tous
 „ les autres , le froment , le ris , le millet ,
 „ la fève , & une autre espèce de mill , qu'on
 „ appelle *cac - leang*.

*b) Le proverbe dit : Comportez-vous à l'égard des
 morts comme s'ils étaient encore en vie.*

„ Ce furent-là les préparatifs : le vingt-
 „ quatrième jour de la lune , sa majesté se
 „ rendit avec toute la cour en habit de cé-
 „ rémonie au lieu destiné à offrir au *Chang-ti*
 „ le sacrifice du printems , par lequel on le
 „ prie de faire croître & de conserver les biens
 „ de la terre. C'est pour cela qu'il l'offre avant
 „ que de mettre la main à la charrue. . . .

„ L'empereur sacrifia , & après le sacrifice
 „ il descendit avec les trois princes & les
 „ neuf présidens qui devaient labourer avec
 „ lui. Plusieurs grands seigneurs portaient
 „ eux-mêmes les coffres précieux qui ren-
 „ fermaient les grains qu'on devait semer.
 „ Toute la cour y assista en grand silence.
 „ L'empereur prit la charrue , & fit en labou-
 „ rant plusieurs allées & venues : lorsqu'il
 „ quitta la charrue , un prince du sang la
 „ conduisit & laboura à son tour. Ainsi du
 „ reste.

„ Après avoir labouré en différens en-
 „ droits , l'empereur sema les différens
 „ grains. On ne laboure pas alors tout le
 „ champ entier , mais les jours suivans les
 „ laboureurs de profession achèvent de le
 „ labourer.

„ Il y avait cette année-là quarante-qua-
 „ tre anciens laboureurs , & quarante-deux
 „ plus jeunes. La cérémonie se termina par
 „ une récompense que l'empereur leur fit
 „ donner.

A cette rélation d'une cérémonie qui est la plus belle de toutes , puis qu'elle est la plus utile , il faut joindre un édit du même empereur *Tontchin*. Il accorde des récompenses & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens jusqu'à quatre-vingt , vers la Tartarie ; car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite ; & celui qui en défriche quatre-vingt devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos souverains d'Europe en apprenant de tels exemples ? ADMIRER ET ROUGIR ; MAIS SURTOUT IMITER.

Postscript.

J'ai lu depuis peu un petit livre sur les arts & métiers , dans lequel j'ai remarqué autant de choses utiles qu'agréables ; mais ce qu'il dit de l'agriculture ressemble assez à la manière dont en parlent plusieurs Parisiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui , dans la contrée la plus délicieuse & la plus fertile de la terre , cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent*.

Il ne savait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent , non-seulement ne payerait pas un seul des fraix de la culture , mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut pour qu'un domaine puisse donner un

Première partie.

H

léger profit , qu'il rapporte au moins cinq cent pour cent. Heureux Parisiens , jouissez de nos travaux , & jugez de l'opéra comique ?
(Voyez l'article *Bled ou Blé.*)

A I R.

ON compte quatre élémens , quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que font les élémens de ces élémens ? L'air se change-t-il en feu , en eau , en terre ? Y a-t-il de l'air ?

Quelques philosophes en doutent encore ; peut-on raisonnablement en douter avec eux ? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre , si on boit de l'eau , si le feu nous éclaire , nous échauffe , nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez ; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appellèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère* , la sphère des exhalaisons ; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes ?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air , disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux , ramené tout en sueur dans son écurie en tems d'hyver , est entouré d'un atmosphère mille fois moins considérable que notre globe ne l'est de la matière de sa propre transpiration.

Cette transpiration , ces exhalaisons , ces vapeurs innombrables s'échappent sans cesse par des pores innombrables , & ont elles-mêmes des pores. C'est ce mouvement continu en tout sens , qui forme & qui détruit sans cesse végétaux , minéraux , métaux , animaux.

C'est ce qui a fait penser à plusieurs que le mouvement est essentiel à la matière ; puisqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et si la puissance formatrice éternelle qui préside à tous les globes , est l'auteur de tout mouvement , elle a voulu du moins que ce mouvement ne pérît jamais. Or ce qui est toujours indestructible a pu paraître essentiel , comme l'éten-

due & la solidité ont paru essentielles. Si cette idée est une erreur, elle est pardonnable ; car il n'y a que l'erreur malicieuse & de mauvaise foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme essentiel ou non , il est indubitable que les exhalaisons de notre globe s'élèvent & retombent sans aucun relâche à un mille , à deux milles , à trois milles au dessus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages se former sous ses pieds. Il est arrivé mille fois à des voyageurs d'être au dessus de l'arc-en-ciel , des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe , ce feu caché dans l'eau & dans la glace même , est probablement la source impérissable de ces exhalaisons , de ces vapeurs , dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems serein quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus ; comme les feuilles de l'or amincies , exposées aux rayons du soleil dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre , elles s'échappent en volcans , forment & détruisent de petites montagnes , renversent des villes , ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons , qui nous menace sans cesse , & sans laquelle nous ne pourrions vivre , comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente - deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

RAISONS DE CEUX QUI NIENT L'AIR.

Tout ceci posé , les philosophes qui nient l'air disent , pourquoi attribuerons - nous à un élément inconnu & invisible , des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables ?

Je vois au coucher du soleil s'élever du pied des montagnes , & du fond des prairies , un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain , autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaissit peu - à - peu , cache insensiblement les montagnes , & s'élève au - dessus d'elles. Comment , si l'air existait , cet air dont chaque colonne équivaut à trente - deux pieds d'eau , ne ferait - il pas rentrer ce nuage dans le sein de la terre dont il est sorti ? Chaque pied cube de ce nuage est pressé par trente - deux pieds cubes ; donc il ne pourrait jamais sortir de terre que par un effort prodigieux , & beaucoup plus grand que celui des vents qui soulèvent les mers ;

puisque ces mers ne montent jamais à la trentième partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air est élastique , nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau seule le sont souvent bien davantage. Ce que vous appelez *l'élément de l'air* pressé dans une canne à vent , ne porte une balle qu'à une très petite distance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres , les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air , continuent-ils , qu'on ne puisse dire de même des vapeurs du globe ; elles pèsent comme lui , s'insinuent comme lui , allument le feu par leur soufle , se dilatent , se condensent de même.

Ce système semble avoir un grand avantage sur celui de l'air , en ce qu'il rend parfaitement raison de ce que l'atmosphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus ; au lieu que si on admet l'air , on ne trouve nulle raison pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin , & n'embrasserait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on fasse contre les systèmes des exhalaisons du globe , est , qu'elles perdent leur élasticité dans la pompe à feu quand elles sont refroidies , au lieu que l'air est , dit-on , toujours élastique ; mais premièrement il n'est pas vrai que

l'élasticité de l'air agisse toujours ; son élasticité est nulle quand on le suppose en équilibre , & sans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaissent & n'éclataissent en cent morceaux , si cet air qu'on suppose être dans eux , conservait son élasticité. Les vapeurs n'agissent point quand elles sont en équilibre ; c'est leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot , tout ce qu'on attribue à l'air semble appartenir sensiblement , selon ces philosophes , aux exhalaisons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'est pas entretenu par l'air , ils répondent qu'on se méprend , qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élastiques pour nourrir sa flamme , qu'elle s'éteint sans leur secours , ou quand ces vapeurs sont trop grasses , trop sulphureuses , trop grossières & sans ressort. Si on leur objecte que l'air est quelquefois pestilenciel , c'est bien plutôt des exhalaisons qu'on doit le dire. Elle portent avec elles des parties de souphre , de vitriol , d'arsenic & de toutes les plantes nuisibles. On dit : *l'air est pur dans ce canton* , cela signifie : *ce canton n'est point marécageux* ; il n'a ni plantes ni minières pernicieuses dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'est point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome si mal saine , ce sont les eaux croupissantes , ce sont

les anciens canaux , qui creusés sous terre de tous côtés , sont devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeuses. C'est de là que s'exhale continuellement un poison mortel. Allez à Fiescati , ce n'est plus le même terrain , ce ne sont plus les mêmes exhalaisons.

Mais pourquoi l'élément supposé de l'air changerait-il de nature à Fiescati ? Il se chargera , dit-on , dans la campagne de Rome de ces exhalaisons funestes , & n'en trouvant pas à Fiescati il deviendra plus salutaire. Mais encore une fois , puisque ces exhalaisons existent , puisqu'on les voit visiblement s'élever le soir en nuages , quelle nécessité de les attribuer à une autre cause ? Elles montent dans l'atmosphère , elles s'y dissipent , elles changent de forme ; le vent dont elles sont la première cause , les emporte , les sépare ; elles s'atténuent , elles deviennent salutaires , de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection , c'est que ces vapeurs , ces exhalaisons renfermées dans un vase de verre s'attachent aux parois & tombent , ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce crystal , il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase ? L'air , dites-vous , est purifié après une pluie. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se

sont purifiées , que les plus grossières , les plus aqueuses rendues à la terre , laissent les plus sèches & les plus fines au dessus de nos têtes , & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très spécieuses & qui peuvent au moins faire naître des doutes ; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déjà pas trop de quatre élémens. Si on nous réduisait à trois , nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours *l'élément de l'air*. Les oiseaux voleront toujours dans les airs , & jamais dans les vapeurs. On dira toujours , *l'air est doux , l'air est serein , & jamais les vapeurs sont douces , sont sereines*.

A L C H I M I S T E.

CEt *Al* emphatique met l'alchimiste autant au dessus du chimiste ordinaire , que l'or qu'il compose est au dessus des autres métaux. L'Allemagne est encor pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale , com-

me on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine , & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux ; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur *Dammi* , marquis de Conventiglio , qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un *Rose-croix* qui alla trouver *Henri I* , duc de Bouillon , de la maison de *Turenne* , prince souverain de Sedan , vers l'an 1620. „ Vous n'avez pas , lui dit-il , une sou-
„ veraineté proportionnée à votre grand cou-
„ rage. Je veux vous rendre plus riche que
„ l'empereur. Je ne puis rester que deux
„ jours dans vos états ; il faut que j'aille te-
„ nir à Venise la grande assemblée des frè-
„ res. Gardez seulement le secret ; envoyez
„ chercher de la litharge chez le premier
„ apothicaire de votre ville. Jetez-y un
„ grain seul de la poudre rouge que je vous
„ donne ; mettez le tout dans un creuset , &
„ en moins d'un quart d'heure vous aurez
„ de l'or. “

Le prince fit l'opération , & la réitéra trois fois en présence du virtuose. Cet homme

avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apoticaire de Sedan , & l'avait fait ensuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit présent de toute sa poudre transmutante au duc de *Bouillon*.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains , il ne fit trois cent mille onces avec trois cent mille grains ; & que par conséquent il ne fût bientôt possesseur dans la semaine , de trente-sept mille cinq cent marcs , sans compter ce qu'il ferait dans la suite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philosophe était pressé de partir ; il ne lui restait plus rien , il avait tout donné au prince ; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Venise les états de la philosophie hermétique. C'était un homme très modéré dans ses desirs & dans sa dépense ; il ne demanda que vingt mille écus pour son voyage. Le duc de *Bouillon* honteux du peu , lui en donna quarante mille. Quand il eut épuisé toute la litharge de Sedan , il ne fit plus d'or ; il ne revit plus son philosophe ; & en fut pour ses quarante mille écus.

Toutes les prétendues transmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre , est une opération un peu difficile , comme , par exemple , du fer en ar-

gent ; car elle demande deux choses qui ne sont guère en notre pouvoir , c'est d'anéantir le fer , & de créer l'argent.

Il y a encor des philosophes qui croient aux transmutations , parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée a déposé le sable dont elle était chargée , & que ce sable rapprochant ses parties est devenu une petite pierre friable qui n'est précisément que le sable qui était dans l'eau.

On doit se défier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'est passée de nos jours , & qui est racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu.

„ Il faudrait avoir toujours devant les
„ yeux ce proverbe espagnol : *De las cosas*
„ *mas seguras la mas segura es dudar*. Quand
„ on a fait une expérience , le meilleur parti
„ est de douter longtems de ce qu'on a vu &
„ de ce qu'on a fait.

„ En 1753 un chimiste Allemand d'une
„ petite province voisine de l'Alsace crut ,
„ avec apparence de raison , avoir trouvé le
„ secret de faire aisément du salpêtre , avec le-
„ quel on composerait la poudre à canon à
„ vingt fois meilleur marché & beaucoup plus
„ promptement qu'à l'ordinaire. Il fit en effet

„ de cette poudre , il en donna au prince son
„ souverain qui en fit usage à la chasse. Elle
„ fut jugée plus fine & plus agissante que
„ toute autre. Le prince , dans un voyage
„ à Versailles , donna de la même poudre
„ au roi , qui l'éprouva souvent & en fut
„ toujours également satisfait. Le chimiste
„ était si sûr de son secret qu'il ne voulut
„ pas le donner à moins de dix-sept cent
„ mille francs payés comptant , & le quart
„ du profit pendant vingt années. Le mar-
„ ché fut signé ; le chef de la compagnie des
„ poudres , depuis garde du trésor-royal ,
„ vint en Alzace de la part du roi , accom-
„ pagné d'un des plus savans chimistes de
„ France. L'Allemand opéra devant eux au-
„ près de Colmar , & il opéra à ses propres
„ dépens. C'était une nouvelle preuve de sa
„ bonne-foi. Je ne vis point les travaux ;
„ mais le garde du trésor-royal étant venu
„ chez moi avec le chimiste , je lui dis que
„ s'il ne payait les dix-sept cent milles livres
„ qu'après avoir fait du salpêtre , il garde-
„ rait toujours son argent. Le chimiste m'as-
„ sura que le salpêtre se ferait. Je lui répé-
„ tai que je ne le croyais pas. Il me demanda
„ pourquoi ? C'est que les hommes ne font
„ rien , lui dis-je. Ils unissent & ils désu-
„ nissent ; mais il n'appartient qu'à la nature
„ de faire.

„ L'Allemand travailla trois mois entiers ,

„ au bout desquels il avoua son impuissance. Je ne peux changer la terre en salpêtre , dit-il ; je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or. Il partit , & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

„ Quelle fautive expérience avait trompé ce pauvre Allemand , & le duc son maître , & les gardes du trésor-royal , & le chimiste de Paris , & le roi ? La voici.

„ Le transmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de salpêtre , & il en avait extrait d'excellent avec lequel il avait composé la meilleure poudre à tirer ; mais il n'aperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves , d'anciennes écuries , & des restes du mortier des murs. Il ne considéra que la terre , & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pareille , pour faire le salpêtre le meilleur. “

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à secrets & toutes les inventions nouvelles. Il en est de ces virtuoses , comme des pièces de théâtre ; sur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,
OU PLUTOT
LE KORAN.

CE livre gouverne despotiquement toute l'Afrique septentrionale du mont Atlas au désert de Barca, toute l'Egypte, les côtes de l'océan Ethiopien dans l'espace de six cent lieues, la Syrie, l'Asie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caspienne, excepté le royaume d'Astracan, tout l'empire de l'Indoustan, toute la Perse, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, toute la Grèce, l'Epire, & presque toutes les isles jusqu'au petit détroit d'Otrante où finissent toutes ces immenses possessions.

Dans cette prodigieuse étendue de pays il n'y a pas un seul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres sacrés; & très peu de littérateurs parmi nous connaissent le *Koran*. Nous nous en faisons presque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables savans.

Voici les premières lignes de ce livre.

„ Louanges à DIEU , le souverain de tous
 „ les mondes ; au DIEU de miséricorde , au
 „ souverain du jour de la justice ; c'est toi
 „ que nous adorons , c'est de toi seul que
 „ nous attendons la protection. Conduis-
 „ nous dans les voies droites , dans les voies
 „ de ceux que tu as comblés de tes graces ,
 „ non dans les voies des objets de ta colère ,
 „ & de ceux qui se sont égarés. “

Telle est l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres , *A* , *L* , *M* , qui selon le savant *Salles* ne s'entendent point , puisque chaque commentateur les explique à sa manière ; mais selon la plus commune opinion elles signifient , *Alla* , *Latif* , *Magid* , DIEU , la *Grace* , la *Gloire*.

Mahomet continue , & c'est DIEU lui-même qui lui parle. Voici ses propres mots.

„ Ce livre n'admet point le doute , il est
 „ la direction des justes qui croient aux pro-
 „ fondeurs de la foi , qui observent les tems
 „ de la prière , qui répandent en aumônes
 „ ce que nous avons daigné leur donner ,
 „ qui sont convaincus de la révélation des-
 „ cendue jusqu'à toi , & envoyée aux pro-
 „ phètes avant toi. Que les fidèles aient une
 „ ferme assurance dans la vie à venir ; qu'ils
 „ soient dirigés par leur seigneur , & ils se-
 „ ront heureux.

„ A l'égard des incrédules il est égal pour eux
 que

„ que tu les avertisses ou non ; ils ne croient
 „ pas ; le sceau de l'infidélité est sur leur
 „ cœur , & sur leurs oreilles ; les ténèbres
 „ couvrent leurs yeux ; la punition terrible
 „ les attend.

„ Quelques - uns disent , nous croyons en
 „ DIEU , & au dernier jour ; mais au fond
 „ ils ne sont pas croyans. Ils imaginent
 „ tromper l'Eternel ; ils se trompent eux-
 „ mêmes sans le savoir ; l'infirmité est dans
 „ leur cœur , & DIEU même augmente cette
 „ infirmité , &c. “

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. Et en effet, l'Alcoran passe encor aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus sublime qui ait encor été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de sottises qui n'y furent jamais. (Voyez l'article *Arot & Marot.*)

Ce fut principalement contre les Turcs devenus mahométans , que nos moines écrivirent tant de livres , lorsqu'on ne pouvait guères répondre autrement aux conquérans de Constantinople. Nos auteurs qui sont en beaucoup plus grand nombre que les janissaires , n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti ; ils leur persuadèrent que *Mahomet* ne les regardait pas comme des animaux intelligens ; qu'elles étaient

Première partie.

I

toutes esclaves par les loix de l'Alcoran ; qu'elles ne possédaient aucun bien dans ce monde , & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela est d'une fausseté évidente ; & tout cela a été cru fermement.

Il suffisoit pourtant de lire le second & le quatrième sura *a*) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé ; on y trouverait les loix suivantes ; elles sont traduites également par *Du Rier* qui demeura longtems à Constantinople , par *Maracci* qui n'y alla jamais , & par *Salles* qui vécut vingt - cinq ans parmi les Arabes.

R É G L E M E N S D E M A H O M E T S U R L E S F E M M E S .

I.

„ N'épousez de femmes idolâtres que quand
„ elles seront croyantes. Une servante musul-
„ mane vaut mieux que la plus grande dame
„ idolâtre.

II.

„ Ceux qui font vœu de chasteté ayant
„ des femmes , attendront quatre mois pour
„ se déterminer.
„ Les femmes se comporteront envers leurs
„ maris comme leurs maris envers elles.

a) En comptant l'introduction pour un chapitre.

III.

„ Vous pouvez faire un divorce deux fois
 „ avec votre femme ; mais à la troisième , si
 „ vous la renvoyez , c'est pour jamais ; ou
 „ vous la retiendrez avec humanité , ou vous
 „ la renverrez avec bonté. Il ne vous est pas
 „ permis de rien retenir de ce que vous lui
 „ avez donné.

IV.

„ Les honnêtes femmes sont obéissantes
 „ & attentives , même pendant l'absence de
 „ leurs maris. Si elles sont sages , gardez-vous
 „ de leur faire la moindre querelle ; s'il en
 „ arrive une , prenez un arbitre de votre
 „ famille & un de la sienne.

V.

„ Prenez une femme , ou deux , ou trois ,
 „ ou quatre , & jamais davantage. Mais dans
 „ la crainte de ne pouvoir agir équitable-
 „ ment envers plusieurs , n'en prenez qu'une.
 „ Donnez-leur un douaire convenable ; ayez
 „ soin d'elles , ne leur parlez jamais qu'avec
 „ amitié.

VI.

„ Il ne vous est pas permis d'hériter de
 „ vos femmes contre leur gré , ni de les em-
 „ pêcher de se marier à d'autres après le di-

- „ vorce pour vous emparer de leur douaire ,
 „ à moins qu'elles n'ayent été déclarés cou-
 „ pables de quelque crime.
 „ Si vous voulez quitter votre femme pour
 „ en prendre une autre , quand vous lui au-
 „ riez donné la valeur d'un talent en maria-
 „ ge , ne prenez rien d'elle.

VII.

- „ Il vous est permis d'épouser des esclaves ,
 „ mais il est mieux de vous en abstenir.

VIII.

- „ Une femme renvoyée est obligée d'al-
 „ laiter son enfant pendant deux ans , & le
 „ père est obligé pendant ce tems-là de don-
 „ ner un entretien honnête selon sa condi-
 „ tion. Si on sèvre l'enfant avant deux ans ,
 „ il faut le consentement du père & de la
 „ mère. Si vous êtes obligé de le confier à
 „ une nourrice étrangère , vous la payerez rai-
 „ sonnablement. “

En voilà suffisamment pour réconcilier les femmes avec *Mahomet* , qui ne les a pas traitées si durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le justifier ni sur son ignorance , ni sur son imposture ; mais nous ne pouvons le condamner sur sa doctrine d'un seul DIEU. Ces seules paroles du sura 122 , DIEU est unique , éternel , il n'engendre point , il n'est

point engendré , rien n'est semblable à lui. Ces paroles , dis-je , lui ont fournis l'Orient encor plus que son épée.

Au reste , cet Alcoran dont nous parlons , est un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes , mais de loix très bonnes pour le pays où il vivait , & qui sont toutes encor suivies sans avoir été jamais affaiblies ou changées par des interprètes mahometans , ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-seulement les poètes de la Mecque , mais surtout les docteurs. Ceux-ci soulèverent contre lui les magistrats qui donnèrent décret de prise de corps contre lui , comme duement atteint & convaincu d'avoir dit , qu'il fallait adorer DIEU & non pas les étoiles. Ce fut , comme on fait , la source de sa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre , & que ses écrits prenaient faveur , on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur , ou que du moins il se faisait aider dans la composition de ses feuilles , tantôt par un savant juif , tantôt par un savant chrétien ; supposé qu'il y eût alors des savans.

C'est ainsi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait composer leurs sermons & leurs oraisons funèbres par des moines. Il y avait un père *Hercule* qui faisait

les sermons d'un certain évêque ; & quand on allait à ses sermons , on disait , *allons entendre les travaux d'Hercule.*

Mahomet répond à cette imputation dans son chapitre 16 , à l'occasion d'une grosse sottise qu'il avait dite en chaire , & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il se tire d'affaire.

„ Quand tu lis le Koran adresse toi à DIEU ,
 „ afin qu'il te préserve de *Satan*. . . . il n'a
 „ de pouvoir que sur ceux qui l'ont pris pour
 „ maître , & qui donnent des compagnons
 „ à DIEU.

„ Quand je substitue dans le Koran un
 „ verset à un autre (& DIEU fait la raison
 „ de ces changemens) , quelques infidèles di-
 „ sent , *tu as forgé ces versets* , mais ils ne sa-
 „ vent distinguer le vrai d'avec le faux : di-
 „ tes plutôt que l'esprit saint m'a apporté ces
 „ versets. de la part de DIEU avec la vé-
 „ rité. D'autres disent plus maligne-
 „ ment , il y a un certain homme qui tra-
 „ vaille avec lui à composer le Koran ; mais
 „ comment cet homme à qui ils attribuent
 „ mes ouvrages pourrait-il m'enseigner , puis-
 „ qu'il parle une langue étrangère , & que
 „ celle dans laquelle le Koran est écrit , est
 „ l'arabe le plus pur ? “

Voyez
 l'Alcoran
 de Salles,

Celui qu'on prétendait travailler avec *Mahomet* était un Juif nommé *Bensalon* , ou
 pag. 223. *Bensalon*. Il n'est guères vraisemblable qu'un

Juif eût aidé *Mahomet* à écrire contre les Juifs ; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec *Mahomet*. Les uns le nommaient *Bohaira*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé ; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le triomphe de la Croix* ; & dans ce triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. *Mahomet* n'était pourtant rien de tout cela ; il était plutôt janséniste ; car le fonds de sa doctrine est le décret absolu de la prédestination gratuite.

A L E X A N D R E.

IL n'est plus permis de parler d'*Alexandre* que pour dire des choses neuves & pour détruire les fables historiques, physiques &

morales , dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans de l'Asie.

Quand on a un peu réfléchi sur *Alexandre* , qui dans l'âge fougueux des plaisirs & dans l'ivresse des conquêtes , a bati plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Asie n'en ont détruit ; quand on songe que c'est un jeune homme qui a changé le commerce du monde , on trouve assez étrange que *Boileau* le traite de fou , de voleur de grand chemin , & qu'il propose au lieutenant de police la *Reine* tantôt de le faire enfermer & tantôt de le faire pendre :

Heureux si de son tems pour de bonnes raisons ,
La Macédoine eût eu des petites maisons.

.
Qu'on livre son pareil en France à la Reine ,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
Laisser sur l'échaffaut sa tête & ses lauriers.

Cette requête présentée dans la cour du palais au lieutenant de police , ne devait être admise ni selon la coutume de Paris , ni selon le droit des gens. *Alexandre* aurait excipé qu'ayant été élu à Corinthe capitaine-général de la Grèce , & étant chargé en cette qualité de venger la patrie de toutes les invasions des Perses , il n'avait fait que son devoir en détruisant leur empire ; & qu'ayant toujours

joint la magnanimité au plus grand courage , ayant respecté la femme & les filles de *Darius* ses prisonnières , il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit , ni d'être pendu , & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de *la Reinie* au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'*Alexandre* ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'*Alexandre* eut encor d'autres raisons , & qu'il était d'un très sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute ; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que *les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité & digne de l'unique peuple qui connaît pour lors le vrai DIEU , en refusant des vivres à Alexandre , parce qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius*. On fait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions : car un Juif ne devait servir sous aucun roi prophane.

S'ils refuserent imprudemment des contributions au vainqueur , ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de *Darius* , il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres ; leurs

livres ne sont remplis que d'exécutions contre elles , & de tentatives réitérées de secouer le joug.

S'ils refusèrent d'abord les contributions , c'est que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées sans difficulté , & qu'ils crurent que *Darius* , quoique vaincu , était encor assez puissant pour soutenir Jérusalem contre Samarie.

Il est très faux que les Juifs fussent alors *le seul peuple qui connaît le vrai DIEU* , comme le dit *Rollin*. Les Samaritains adoraient le même DIEU , mais dans un autre temple ; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs , & même en caractères hébraïques , c'est-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le schisme entre Samarie & Jérusalem était en petit ce que le schisme entre les Grecs & les Latins est en grand. La haine était égale des deux côtés en ayant le même fond de religion.

Alexandre après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuse digue qui fait encor l'admiration de tous les guerriers , alla punir Jérusalem qui n'était pas loin de sa route. Les Juifs conduits par leur grand-prêtre , vinrent s'humilier devant lui & donner de l'argent ; car on n'appaise qu'avec de l'argent les conquérans irrités. *Alexandre* s'appaisa ; ils demeurèrent sujets d'*Alexandre* ainsi que de ses successeurs. Voilà l'histoire vraie & vraisemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cent ans après l'expédition d'*Alexandre* par l'historien romancier , exagérateur , *Flavien Joseph* , à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occasions sa malheureuse patrie. *Rollin* dit donc , après *Joseph* , que le grand-prêtre *Jaddus* s'étant prosterné devant *Alexandre* , ce prince ayant vu le nom de *Jehova* gravé sur une lame d'or attachée au bonnet de *Jaddus* , & entendant parfaitement l'hébreu , se prosterne à son tour & adore *Jaddus*. Cet excès de civilité ayant étonné *Parménion* , *Alexandre* lui dit qu'il connaissait *Jaddus* depuis longtems , qu'il lui était apparu il y avait dix années avec le même habit & le même bonnet , pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Asie , conquête à laquelle il ne pensait point alors. Que ce même *Jaddus* l'avait exhorté à passer l'Helléspont , l'avait assuré que son DIEU marcherait à la tête des Grecs , & que ce serait le DIEU des Juifs qui le rendrait victorieux des Perses.

Ce conte de vieille ferait bon dans l'histoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le Diable* , mais il figure mal dans celle d'*Alexandre*.

C'était une entreprise très utile à la jeunesse qu'une *histoire ancienne* bien rédigée ; il eût été à souhaiter qu'on ne l'eût point

gâtée quelquefois par de telles absurdités. Le conte de *Jaddus* ferait respectable , il ferait hors de toute atteinte , s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres sacrés ; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention , il est très permis d'en faire sentir le ridicule.

On ne peut douter qu'*Alexandre* n'ait soumis la partie des Indes qui est en deçà du Gange , & qui était tributaire des Perses. Monsieur *Holwell* qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voisins , & qui avait appris non-seulement leur langue moderne , mais leur ancienne langue sacrée , nous assure que leurs annales attestent l'invasion d'*Alexandre* , qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha* , grand brigand , grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeller autrement , & il est à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres surnoms aux rois de Perse. Ces mêmes annales disent qu'*Alexandre* entra chez eux par la province qui est aujourd'hui le Candahar , & il est probable qu'il y eut toujours quelques forteresses sur cette frontière.

Ensuite *Alexandre* descendit le fleuve Zombodipo que les Grecs appellèrent *Sind*. On ne trouve pas dans l'histoire d'*Alexandre* un seul nom indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une seule ville ,

un feul prince Afiatique. Ils ont uſé de même avec les Egyptiens. Ils auraient cru deshonorer la langue grecque s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſembloit barbare , & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

Monſieur *Holwell* dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de *Porus* , ni de *Taxile* ; en effet ce ne ſont pas là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires , il y a encor des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de *Porus*. Il ſe peut que ces miſſionnaires les ayent flattés de cette origine , & que ces ſeigneurs l'ayent adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si *Flavien Joſeph* a raconté une fable ridicule concernant *Alexandre* & un pontife Juif , *Plutarque* qui écrivit longtems après *Joſeph* paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encor ſur *Quinte-Curce* ; l'un & l'autre prétendent qu'*Alexandre* , en marchant vers l'Inde , voulut ſe faire adorer , non ſeulement par les Perſes , mais auſſi par les Grecs. Il ne s'agit que de ſavoir ce qu'*Alexandre* , les Perſes , les Grecs , *Quinte-Curce* , *Plutarque* entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer* invoquer un homme comme une divinité , lui offrir de l'encens & des sacrifices , lui élever des autels & des temples , il est clair qu'*Alexandre* ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses , on le saluât à la persanne , qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions ; qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était , il n'y a rien là que de très raisonnable & de très commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits de justice ; le tiers - état parle à genoux dans les états - généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'Europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol , à l'empereur de la Chine , à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine d'un ordre inférieur fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur ; on adore le pape , on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux , comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration qu'exigeait *Alexandre* , n'est fondé que sur un équivoque. (Voyez *Abus des mots.*)

C'est *Octave* , surnommé *Auguste* , qui se

fit réellement adorer , dans le sens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels ; il y eut des prêtres d'*Auguste*. *Horace* lui dit positivement :

Jurandasque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable sacrilège d'adoration ; & il n'est point dit qu'on en murmurât.

Les contradictions sur le caractère d'*Alexandre* paraîtraient plus difficiles à concilier , si on ne savait que les hommes , & surtout ceux qu'on appelle héros , sont souvent très différens d'eux-mêmes ; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens , le sort d'une province , ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaise digestion d'un souverain bien ou mal conseillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire ? Les uns disent que *Callisthène* fut exécuté à mort & mis en croix par ordre d'*Alexandre* , pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de *Jupiter*. Mais la croix n'était point un supplice en usage chez les Grecs. D'autres disent qu'il mourut longtems après de trop d'embonpoint. *Athénée* prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiseau , & qu'il y fut mangé de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité , si vous pouvez.

Il y a des aventures que *Quinte-Curce* suppose être arrivées dans une ville , & *Plutarque* dans une autre ; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cent lieues. *Alexandre* saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait ; elle était auprès du Candahar selon *Quinte-Curce* , & près de l'embouchure de l'Indus suivant *Plutarque*.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar , ou vers le Gange , (il n'importe) il n'y a qu'environ neuf cent milles d'un endroit à l'autre , il fait saisir dix philosophes Indiens , que les Grecs appellaient *Gymnosophites* , & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercur* galant de *Vifé* , leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu , serait pendu le premier , après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à *Nabucodonosor* qui voulait absolument tuer ses mages , s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oublié ; ou bien au calife des *Mille & une nuits* qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est *Plutarque* qui rapporte cette sottise , il faut la respecter ; il était Grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'*Alexandre* par *Aristote* ; car
Plutar-

Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain *Agnotémis*, qu'il avait entendu dire au roi *Antigone* qu'*Aristote* avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris ville d'Arcadie ; que cette eau était si froide qu'elle tuait sur le champ ceux qui en buvaient : qu'*Antipâtre* envoya cette eau dans une corne d'un pied de mulet ; qu'elle arriva toute fraîche à Babilone ; qu'*Alexandre* en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que *Plutarque* doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'*Alexandre* à l'âge de vingt-quatre ans avait conquis la Perse par trois batailles ; qu'il eut autant de génie que de valeur ; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Egypte, & celle du commerce du monde ; & qu'enfin *Boileau* ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en eût fait autant en si peu d'années. Voyez l'article *Histoire*.

A L E X A N D R I E.

PLus de vingt villes portent le nom d'*Alexandrie*, toutes bâties par *Alexandre*, & par ses capitaines qui devinrent autant de

Première partie. K

rois. Ces villes font autant de monumens de gloire , bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir ; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses , est celle qui devint la capitale de l'Egypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On fait assez que la moitié de cette ville est dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare , qui était une des merveilles du monde , n'existe plus.

La ville fut toujours très florissante sous les *Ptolomées* & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mamelucs & les Turcs , qui la conquièrent tour à tour avec le reste de l'Egypte , ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs même lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde , & changea une seconde fois le commerce du monde qu'*Alexandre* avait changé.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations , c'est leur industrie jointe à la légèreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur superstition , leur débauche , tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Egyptiens , de Grecs & de Juifs , qui tous de pauvres qu'ils étaient auparavant devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux - arts , le goût de la littérature , & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique , ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles ; les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels , les Grecs , les Juifs & les chrétiens ; qu'ils s'accusaient continuellement les uns les autres auprès du gouverneur , & ces querelles n'étaient pas son moindre revenu. Les séditions mêmes furent fréquentes & sanglantes. Il y-en eut une sous l'empire de *Caligula* , dans laquelle les Juifs , qui exagèrent tout , prétendent que la jalousie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes que les Alexandrins égorgèrent.

Le christianisme que les *Panthènes* , les *Origènes* , les *Cléments* , avaient établi , & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs , y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un esprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Egyptiens. L'avidité du gain l'emporta sur la religion , & tous les habitans divisés entre eux n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'est le sujet de cette fameuse lettre de l'empereur *Adrien* au consul *Servianus*, rapportée par *Vopiscus*.

Tom. II.
pag. 406.

„ J'ai vu cette Egypte que vous me vantiez tant, mon cher *Servien* ; je la fais toute entière par cœur ; cette nation est légère, incertaine, elle vole au changement. Les adorateurs de *Sérapis* se font chrétiens ; ceux qui sont à la tête de la religion du CHRIST se font dévots à *Sérapis*. Il n'y a point d'archi-rabin Juif, point de Samaritains, point de prêtre chrétien qui ne soit astrologue ou devin, ou baigneur (c'est à dire entremetteur). Quand le patriarche Grec *a*) vient en Egypte, les uns s'empres sent auprès de lui pour lui faire adorer *Sérapis*, les autres le CHRIST. Ils sont tous très féditieux, très vains, très querelleurs. La ville est commerçante, opulente, peuplée ; personne n'y est oisif ; les uns y soufflent le verre, les autres fabriquent le papier. Ils semblent être de tout métier, & en sont en effet. La goutte aux pieds & aux mains même ne les peut réduire à l'oisiveté. Les aveugles y travaillent ; l'ar-

a) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots, *patriarche grec* ; parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux mystères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième siècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaissaient point ce titre,

„ gent est un dieu que les chrétiens , les
„ Juifs & tous les hommes servent égale-
„ ment. “

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS,

Tomi secundi pag. 406^a.

*ADRIANI EPISTOLA , EX LIBRIS PHLEGON-
TIS LIBERTI EJUS PRODITA.*

Adrianus Augustus Serviano Cos. V^o.

Ægyptum quam mihi laudabas , Serviane
carissime , totam didici , levem , pendulam ,
& ad omnia famæ monumenta volitantem.
Illi qui Serapim colunt , christiani sunt ; & de-
voti sunt Serapi , qui se CHRISTI episcopos
dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæo-
rum , nemo Samarites , nemo christianorum
presbyter , non mathematicus , non aruspex ,
non aliptes. Ipse ille patriarcha quum Ægyp-
tum venerit , ab aliis Serapidem adorare , ab
aliis cogitur CHRISTUM. Genus hominis se-
ditiosissimum , vanissimum , injuriosissimum.
Civitas opulenta , dives , fœcunda , in quâ
nemo vivat otiosus. Alii vitrum conflant ,
ab aliis charta conficitur ; omnes certè lym-
phiones cujuscumque artis & videntur & ha-
bentur. Podagrosi quod agant habent ; cœci

quod agant habent , cœci quod faciant ; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est , hunc christiani , hunc Judæi , hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur , fait voir en effet que les chrétiens , ainsi que les autres , s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute : mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré partout ; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être des long-tems partagés en différentes sectes qui se détestaient & s'accusaient mutuellement , les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes ; il en est même encor aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

A L G E R.

LA philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger , mais pour faire remarquer que le premier dessein de *Louis XIV* , lorsqu'il prit les rênes de l'état , fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses con-

tinuelles des corsaires de Barbarie. Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour , dans les finances & dans les affaires , il eut je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie qui le portait à des actions généreuses & éclatantes , qui tenaient même un peu du romanesque.

Voyez
l'expédition de
Gigeri ,
par Pelisson.

L'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries , était peut-être de ce genre. Il y était encor excité par le pape *Alexandre VII* , & le cardinal *Mazarin* avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même longtems balancé s'il irait à cette expédition en personne à l'exemple de *Charles-Quint* ; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise , soit par lui-même , soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine , & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée , telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie , & aux Allemands pressés par les armes Ottomanes à St. Godhart.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou

avec imprudence , avec équité ou avec injustice. Rapportons seulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occasion des pirateries d'Alger.

„ Il est triste , Monsieur , qu'on n'ait point
„ écouté les propositions de l'ordre de Malthe , qui offrait , moyennant un subside médiocre de chaque état chrétien , de délivrer les mers des pirates d'Alger , de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malthe seraient alors véritablement les défenseurs de la chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que deux vaisseaux de cinquante canons , & cinq d'environ quarante ; quatre de trente. Le reste ne doit pas être compté.

„ Il est honteux qu'on voye tous les jours leurs petites barques enlever nos vaisseaux marchands dans toute la Méditerranée. Ils croisent même jusqu'aux Canaries & jusqu'aux Açores.

„ Leurs milices composées d'un ramas de nations , anciens Mauritaniens , anciens Numides , Arabes , Turcs , Nègres même , s'embarquent presque sans équipage sur des chebeks de dix-huit à vingt pièces de canon ; ils infestent toutes nos mers comme des vautours qui attendent une proie. S'ils voyent un vaisseau de guerre ils s'enfuient ; s'ils voyent un vaisseau marchand ils s'en emparent ; nos amis , nos parens , hommes & femmes deviennent esclaves ;

6. & il faut aller supplier humblement les
„ barbares de daigner recevoir notre argent
„ pour nous rendre leurs captifs.

„ Quelques états chrétiens ont la hon-
„ teuse prudence de traiter avec eux , & de
„ leur fournir des armes avec lesquelles ils
„ nous dépouillent. On négocie avec eux
„ en marchands , & ils négocient en guerriers.

„ Rien ne serait plus aisé que de répri-
„ mer leurs brigandages ; on ne le fait pas.
„ Mais que de choses seraient utiles & aisées
„ qui sont négligées absolument ! La néces-
„ sité de réduire ces pirates est reconnue dans
„ les conseils de tous les princes , & per-
„ sonne ne l'entreprend. Quand les minis-
„ tres de plusieurs cours en parlent par
„ hazard ensemble , c'est le conseil tenu con-
„ tre les chats.

„ Les religieux de la rédemption des cap-
„ tifs sont la plus belle institution monas-
„ tique ; mais elle est bien honteuse pour
„ nous. Le royaume de Fez , Alger , Tunis ,
„ n'ont point de *Marabouts de la rédemption*
„ *des captifs*. C'est qu'ils nous prennent beau-
„ coup de chrétiens , & nous ne leur prenons
„ guères de musulmans.

„ Ils sont cependant plus attachés à leur
„ religion que nous à la nôtre. Car jamais
„ aucun Turc , aucun Arabe ne se fait chré-
„ tien ; & ils ont chez eux mille renégats
„ qui même les servent dans leurs expédi-

„ tions. Un Italien nommé *Pelègini* était en
 „ 1712 général des galères d'Alger. Le mi-
 „ ramolin , le bey , le dey , ont des chré-
 „ tiennes dans leurs serrails ; & nous n'avons
 „ eu que deux filles Turques qui ayent eu
 „ des amans à Paris.

„ La milice d'Alger ne consiste qu'en
 „ douze mille hommes de troupes réglées ,
 „ mais tout le reste est soldat , & c'est ce qui
 „ rend la conquête de ce pays si difficile.
 „ Cependant les Vandales les subjuguèrent
 „ aisément, & nous n'osons les attaquer. &c,

A L M A N A C H.

IL est peu important de savoir si *almanach* vient des anciens Saxons qui ne savaient pas lire , ou des Arabes qui étaient en effet astronomes , & qui connaissaient un peu le cours des astres , tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite observation.

Qu'un philosophe Indien embarqué à Melia pour venir à Bayonne ; je suppose que ce philosophe a du bon sens , ce qui est rare , dit-on , chez les savans de l'Inde ; je sup-

pose qu'il est défait des préjugés de l'école , ce qui était rare partout il y a quelques années , & qu'il ne croit point aux influences des astres ; je suppose qu'il rencontre un sot dans nos climats , ce qui ne ferait pas si rare.

Notre sot pour le mettre au fait de nos arts & de nos sciences , lui fait présent d'un almanach de Liège composé par *Matthieu Lansberge* , & du *Messager boiteux* d'*Antoine Souci* astrologue & historien , imprimé tous les ans à Bâle , & dont il se débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des signes du zodiaque avec des indications certaines qui vous démontrent que la balance préside aux fesses , le bélier à la tête , les poissons aux pieds , ainsi du reste.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du Sr. *Le Lievre* , ou des pilules du Sr. *Keyser* , ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire *Arnould* , vous faire saigner , vous faire couper les ongles , fevrer vos enfans , planter , semer , aller en voyage , ou chauffer des souliers neufs. L'Indien en écoutant ces leçons fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre Indien lui fasse voir quelques-unes de nos

cérémonies réprouvées de tous les sages , & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle ; le voyageur qui verra ces momeries suivies d'une danse de tambourin , ne manquera pas d'avoir pitié de nous : il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans , & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collège de Bénarès que nous n'avons pas le sens commun, mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes , on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grace de DIEU.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & surtout *St. François Xavier*, en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encor plus lourdement sur les usages des Indiens , sur leurs sciences , leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le diable ; toute assemblée est un sabbat ; toute figure symbolique est un talisman ; tout brachmane est un forcier ; & là-dessus ils font des lamentations qui ne finissent point. Ils espèrent que la *moisson sera abondante*. Ils ajoutent par une métaphore peu congrue , qu'ils *travailleront efficacement à la vigne du Seigneur* , dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'est ainsi à-peu-

près que chaque nation a jugé non-seulement des peuples éloignés , mais de ses voisins.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine est d'envoyer son calendrier à ses vassaux & à ses voisins. S'ils ne l'acceptaient pas , ce serait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre comme on la faisait en Europe aux seigneurs qui refusaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze constellations , les Chinois en ont vingt-huit , & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres ; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque caldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une astronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans , ils ressemblent à *Matthieu Lansberge* & à *Antoine Souci* par les belles prédictions , & par les secrets pour la santé dont ils farcissent leur almanach impérial. Ils divisent le jour en dix mille minutes , & savent à point nommé quelle minute est favorable ou funeste. Lorsque l'empereur *Cam-hi* voulut charger les missionnaires jésuites de faire l'almanach , ils s'en excusèrent d'abord , dit-on , sur les superstitions extravagantes dont il faut le remplir.

Je crois beaucoup moins que vous aux superstitions , leur dit l'empereur , *faites-moi seule-*

Voyez
du Halde
& Paren-
nin.

*ment un bon calendrier , & laissez mes sava-
ns y mettre toutes leurs fadaïses.*

L'ingénieux auteur de *la pluralité des mondes*, se moque des Chinois, qui voyent, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très vraisemblable que l'empereur *Cam-bi* s'en moquait tout autant que *Fontenelle*. Quelque messager boiteux de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux follets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sotises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer ; nous y avons envoyé les étoiles fort longtems. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien longtems qu'on fait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous fussions lire ; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour *Aristote*.

Il est consolant de savoir que le peuple Romain, *populus late rex*, fut en ce point fort au-dessous de *Matthieu Lansberge* & du *Messager boiteux*, & des astrologues de la Chine,

jusqu'au tems où *Jules César* réforma l'année romaine que nous tenons de lui , & que nous appellons encor de son nom *Kalendrier Julien* , quoique nous n'ayons pas de kalendes , & quoi qu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois faisant trois cent quatre jours ; cela n'était ni solaire , ni lunaire ; cela n'était que barbare. On fit ensuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours , autre mécompte que l'on corrigea comme on put , & qu'on corrigea si mal , que du tems de *César* les fêtes d'été se célébraient en hyver. Les généraux Romains triomphaient toujours ; mais ils ne savaient pas quel jour ils triomphaient.

César réforma tout , il sembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne fais par quelle condescendance pour les coutumes romaines il commença l'année au tems où elle ne commence point , huit jours après le solstice d'hyver. Toutes les nations de l'empire Romain se soumirent à cette innovation. Les Egyptiens qui étaient en possession de donner la loi en fait d'almanachs , la reçurent ; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la distribution de leurs fêtes. Les Juifs , comme les autres , célébrèrent leurs nouvelles lunes , leur *Phasé*

ou *Pascha* le quatorzième jour de la lune de Mars, qu'on appelle la *lune rousse* ; & cette époque arrivait souvent en Avril ; leur Pentecôte cinquante jours après le *Phasé* ; la fête des corners ou trompettes le premier jour de Juillet ; celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand sabath sept jours après.

Les premiers chrétiens suivirent le comput de l'empire ; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres ; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore & qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour, mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur Pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au tems où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Ste. Vierge furent substituées autant qu'on le put aux nouvelles lunes ou neoménies ; l'auteur du *Calendrier romain* dit que la raison en est prise du verset des cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche ; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les

Voyez
Calendrier
romain p.
101. &
suiv.

Les chrétiens gardèrent aussi la Pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs précisément cinquante jours après Pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patron remplacèrent celles des tabernacles.

Il ajoute que la St. Jean n'a été portée au 24 de Juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que St. Jean avait dit en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut qu'il croisse & que je diminue. *Oportet illum crescere me autem minui.*

Ce qui est très singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs, c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un grand feu le jour de la St. Jean, qui est le tems le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très vieille coutume pour faire souvenir de l'ancien embrasement de la terre qui en attendait un second.

Le même auteur du *calendrier* assure que la fête de l'Assomption est placée au 15 du mois d'Auguste nommé par nous *Aoust*, parce que le soleil est alors dans le signe de la vierge.

Il certifie aussi que St. Mathias n'est fêté au mois de Février que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en Février dans les années bissextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations
Première partie.

L

astronomiques de quoi faire rire l'Indien dont nous venons de parler ; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de *Louis XIV*, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très estimable.

Le pis de nos calendriers est de placer toujours les équinoxes & les solstices où ils ne font point , de dire le soleil entre dans le bélier quand il n'y entre point , de suivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année passée nous trompe l'année présente , & tous nos calendriers sont des almanachs des siècles passés.

Pourquoi dire que le soleil est dans le bélier quand il est dans le taureau ? pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les sphères célestes , où l'on distingue les signes véritables des anciens signes devenus faux ?

Il eût été très convenable non-seulement de commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps , mais encor de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation du taureau quand on le dit dans le bélier , & qu'il fera ensuite dans les gemeaux & successivement dans toutes les constellations suivantes au tems de l'équinoxe du printemps , il faudrait faire des à-présent ce qu'on sera obligé

de faire un jour , lorsque l'erreur devenue plus grande fera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront , dit-on ; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas ? Voyez dans la grande Encyclopédie *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

A L O U E T T E.

CE mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies , & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis , quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou*, était un terme gaulois , dont les Latins firent *alauda*. Voyez le dictionnaire de *Suétone* & *Plin*e en conviennent. *César* composa une légion de Gaulois , à laquelle il donna le nom d'alouette : *vocabulo quoque gallico alauda appellabatur*. Elle le servit très bien dans les guerres civiles ; & *César* pour récompense donna le droit de citoyen Romain à chaque légionnaire.

On peut seulement demander comment les

Romains appellaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois ; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de *César* fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies ainsi avérées doivent être admises. Mais quand un professeur Arabe veut absolument qu'*aloyau* vienne de l'arabe, il est difficile de le croire. C'est une maladie chez plusieurs étymologistes, de vouloir persuader que la plupart des mots gaulois sont pris de l'hébreu ; il n'y a guères d'apparence que les voisins de la Loire & de la Seine voyageassent beaucoup dans les anciens tems chez les habitans de Sichem & de Galgala qui n'aimaient pas les étrangers ; ni que les Juifs se fussent habitués dans l'Auvergne & dans le Limousin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus dispersées & perdues ne soient venues nous enseigner leur langue.

Quelle énorme perte de tems, & quel excès de ridicule de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus nécessaires, dans le phénicien & le caldéen ! Un homme s'imagine que notre mot *dôme* vient du samaritain *doma*, qui signifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur assure que le mot *badin* est pris d'un terme hébreu qui signifie *astrologue* ; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à son auteur.

N'est-il pas plaisant de prétendre que le

mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu ? que *kir* en bas-breton signifiait autrefois *ville* ? que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur* ; & que par conséquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons ? Ce serait un plaisir de voir les étymologistes aller fouiller dans les ruines de la Tour de Babel , pour y trouver l'ancien langage celtique , gaulois & toscan , si la perte d'un tems consumé si misérablement n'inspirait pas la pitié.

A M A Z O N E S.

ON a vu souvent des femmes vigoureuses & hardies combattre comme les hommes ; l'histoire en fait mention ; car sans compter une *Sémiramis* , une *Tomiris* , une *Pantézilée* , qui sont peut-être fabuleuses , il est certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était surtout dans la tribu des Homérites une espèce de loi dictée par l'amour & par le courage , que les épouses secourussent & vengeassent leurs maris , & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorsque le célèbre capitaine *Dérar* combattait en Syrie contre les généraux de l'em-

pereur *Héraclius* du tems du calife *Abubécra* successeur de *Mahomet*, *Pierre* qui commandait dans Damas avait pris dans ses courses plusieurs musulmanes avec quelque butin, il les conduisait à Damas; parmi ces captives était la sœur de *Dérar* lui-même. L'histoire arabe d'*Alvahedi* traduite par *Okley*, dit qu'elle était parfaitement belle, & que *Pierre* en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à ses prisonnières. Elles campaient dans une vaste plaine sous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. *Caulah*, c'était le nom de cette sœur de *Dérar*, propose à une de ses compagnes nommée *Oferra*, de se soustraire à la captivité; elle lui persuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même entousiasme musulman faillit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, espèces de poignards qu'elles portent à la ceinture; & forment un cercle comme les vaches se ferment en rond les unes contre les autres, & présentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. *Pierre* ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il est reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance longtems à user de la force; enfin il s'y résout, & les sabres étaient déjà tirés, lorsque *Dérar* arrive, met les Grecs en fuite, délivre sa sœur & toutes les captives.

Rien ne ressemble plus à ces tems qu'on nomme *héroïques*, chantés par *Homère* ; ce sont les mêmes combats singuliers à la tête des armées, les combattans se parlent souvent assez longtems avant que d'en venir aux mains ; & c'est ce qui justifie *Homère* sans doute.

Thomas gouverneur de Syrie, gendre d'*Héraclius*, attaque *Sergiabil* dans une sortie de Damas ; il fait d'abord une prière à JESUS-CHRIST ; „ Injuste agresseur, dit-il ensuite „ à *Sergiabil*, tu ne résisteras pas à JESU mon „ DIEU, qui combattra pour les vengeurs „ de sa religion.

„ Tu profères un mensonge impie, lui „ répond *Sergiabil* ; JESU n'est pas plus grand „ devant DIEU qu'*Adam* : DIEU l'a tiré de „ la poussière : il lui a donné la vie comme à un autre homme : & après l'avoir „ laissé quelque tems sur la terre il l'a enlevé „ au ciel. “ a)

Après de tels discours le combat commence ; *Thomas* tire une flèche qui va blesser le jeune *Aban* fils de *Saïb* à côté du vaillant *Sergiabil* ; *Aban* tombe, & expire, la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était

a) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens bazilidiens avait depuis longtems cours en Arabie. Les bazilidiens disaient que JESUS-CHRIST n'avait pas été crucifié.

unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point , elle ne jette point de cris ; mais elle court sur le champ de bataille , le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains ; de la première qu'elle tire elle jette par terre le porte-étendart des chrétiens ; les Arabes s'en faisaient en criant *allah acbar* ; de la seconde elle perce un œil de *Thomas* qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples ; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brulassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc , encor moins qu'elles vécutent sans hommes ; au contraire elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans , & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'*Arioste* & au *Tasse* d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poèmes , on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

Il y eut en effet , du tems de la folie des croisades , des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Gênoises entreprirent de se croiser , & d'aller former en Palestine des bataillons de jupes & de cornettes ; elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

[*Marguerite d'Anjou* , femme de l'infortuné *Henri VI* roi d'Angleterre , donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque ; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand ni plus constant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comtesse de *Montfort* en Bretagne. „ Cette princesse (dit d'*Argentré*) était vertueuse outre tout naturel de son sexe ; vaillante de sa personne autant que nul homme : elle montait à cheval , elle le maniait mieux que nul écuyer ; elle combattait à la main ; elle courait , donnait parmi une troupe d'hommes d'armes comme le plus vaillant capitaine ; elle combattait par mer & par terre tout de même assurance , &c. “

On la voyait parcourir , l'épée à la main , ses états envahis par son compétiteur *Charles de Blois*. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon armée de pied en cap , mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cent hommes , y mit le feu & le réduisit en cendre.

Les exploits de *Jeanne d'Arc* , si connue sous le nom de *la Pucelle d'Orléans* , sont moins étonnans que ceux de *Marguerite d'Anjou* & de la comtesse de *Montfort*. Ces deux princesses ayant été élevées dans la

mollesse des cours , & *Jeanne d'Arc* dans le rude exercice des travaux de la campagne , il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siège d'Orléans ; elle combattit tout aussi bien , & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472 quand l'armée Bourguignonne assiégeait Beauvais. *Jeanne Hachette* à la tête de plusieurs femmes soutint longtems un assaut , arracha l'étendart qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche ; jeta la porte - étendart dans le fossé , & donna le tems aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille ; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite ; & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mlle. de *la Chaise* de la maison de *la Tour du Pin - Gouvernet* , se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné , & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave offi-

cier. L'ordre militaire de St. Louis n'était pas encor institué.

Il n'est presque point de nation qui ne se glorifie d'avoir de pareilles héroïnes ; le nombre n'en est pas grand ; la nature semble avoir donné aux femmes une autre destination. On a vu , mais rarement , des femmes s'enrôler parmi les soldats. En un mot , chaque peuple a eu des guerrières : mais le royaume des Amazones sur les bords du Thermodon n'est qu'une fiction poétique , comme presque tout ce que l'antiquité raconte.

A M E.

SECTION PREMIÈRE.

L'Article *Ame* , & tous les articles qui tiennent à la métaphysique , doivent commencer par une soumission sincère aux dogmes indubitables de l'église. La révélation vaut mieux sans doute que toute la philosophie. Les systèmes exercent l'esprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas souvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très confuse , ou même dont nous n'en avons aucune ?

Le mot d'*ame* n'est-il pas dans ce cas ? Lorsque la languette , ou la soupape d'un soufflet est dérangée , & que l'air qui est entré dans la capacité du soufflet en sort par quelque ouverture survenue à cette soupape , qu'il n'est plus comprimé contre les deux palettes , & qu'il n'est pas poussé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer , les servantes disent : *l'ame du soufflet est crevée*. Elles n'en savent pas davantage ; & cette question ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes* , & les cultive très bien sans savoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier pose , avance ou recule *l'ame d'un violon* sous le chevalet , dans l'intérieur des deux tables de l'instrument ; un chétif morceau de bois de plus ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers les Celtes donnaient à leur ame le nom de *Seel* , dont les Anglais ont fait le mot *soul* , les Allemands *feel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point

de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *psiché* qui signifiait l'ame sensitive , l'ame des sens ; & voilà pourquoi l'Amour , enfant d'*Aphrodite* , eut tant de passion pour *Psiché* , & que *Psiché* l'aima si tendrement : *pneuma* , le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine , & que nous avons traduit par *spiritus* , esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes ; & enfin *Nous* , l'intelligence.

Nous possédions donc trois ames sans avoir la plus légère notion d'aucune. *St. Thomas d'Aquin* admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Psiché était dans la poitrine. *Pneuma* se répandait dans tout le corps ; & *Nous* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

Dans ce cahos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien aperçus que dans leurs passions d'amour , de colère , de crainte , il s'excitait des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le siège des passions. Lorsqu'en pense profondément , on sent une conten-

Somme
de St.
Thomas
édition
de Lyon
1738.

tion dans les organes de la tête. Donc l'ame intellectuelle est dans le cerveau. Sans respiration point de végétation , point de vie ; donc l'ame végétative est dans la poitrine qui reçoit le souffle de l'air.

Lorsque les hommes virent en songe leurs parens ou leurs amis morts , il falut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps qui avait été consumé sur un bûcher , ou englouti dans la mer , & mangé des poissons. C'était pourtant quelque chose , à ce qu'ils prétendaient ; car ils l'avaient vu ; le mort avait parlé ; le songeur l'avait interrogé. Etait-ce *psiché* ? était-ce *pneuma* ? était-ce *nous* avec qui on avait conversé en songe ? On imagina un phantôme , une figure légère ; c'était *skia* , c'était *daimonos* , une ombre , des manes , une petite ame d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne fais où.

Dans la suite des tems , quand on voulut approfondir la chose , il demeura pour constant que cette ame était corporelle ; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin *Platon* vint qui subtilisa tellement cette ame , qu'on douta s'il ne la séparait pas entièrement de la matière ; mais ce fut un problème qui ne fut jamais résolu , jusqu'à ce que la foi vint nous éclairer.

En vain les matérialistes alléguent quelques

pères de l'église, qui ne s'exprimaient point avec exactitude. *St. Irénée* dit, que l'ame n'est que le souffle de la vie; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel; & qu'elle conserve la figure de l'homme, afin qu'on la reconnaisse. Livre V.
ch. VII.

En vain *Tertullien* s'exprime ainsi: La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile; *De animæ corporalitas animæ in ipso Evangelio reluceſſit.* cap. VII. Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très brillante, & de la couleur de l'air.

En vain *Tatien* dit expressément, *ψευκαί* Oraison
men ouin ei ton antropon polumères esti; l'ame contre les
de l'homme est composée de plusieurs parties. Grecs.

En vain allègue-t-on *St. Hilaire* qui dit dans des tems postérieurs: il n'est rien de créé qui ne soit corporel ni dans le ciel, ni sur la terre, ni parmi les visibles, ni parmi les invisibles: tout est formé d'éléments; les ames, soit qu'elles habitent un corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une substance corporelle. St. Hil.
Math.
pag. 633.

En vain *St. Ambroise*, au sixième siècle, dit: Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté la seule vénérable Trinité. Sur Abr.
ham liv. II
ch. VIII.

Le corps de l'église entière a décidé que l'ame est immatérielle. Ces saints étaient tombés dans une erreur alors universelle; ils étaient hommes; mais ils ne se trompèrent

pas sur l'immortalité , parce qu'elle est évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un besoin si évident de la décision de l'église infallible sur ces points de philosophie , que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion suffisante de ce qu'on appelle *esprit pur* , & de ce qu'on nomme *matière*. L'esprit pur est un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaissons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaissons si peu que nous l'appellons *substance* ; or le mot *substance* veut dire *ce qui est dessous* ; mais ce dessous nous sera éternellement caché. Ce dessous est le secret du Créateur ; & ce secret du Créateur est partout. Nous ne savons ni comment nous recevons la vie , ni comment nous la donnons , ni comment nous croissons , ni comment nous digérons , ni comment nous dormons , ni comment nous pensons , ni comment nous sentons.

La grande difficulté est de comprendre comment un être , quel qu'il soit , a des pensées.

S E C T I O N S E C O N D E.

Des doutes de Loke sur l'ame.

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie a suivi scrupuleusement *Jaquelot* ; mais *Jaquelot* ne nous apprend rien. Il s'élève aussi
con-

„ Contre *Loke* ; parce que le modeste *Loke* a dit :
 „ nous ne serons peut-être jamais capables
 „ de connaître si un être matériel pense ou Traduc-
tion de
Cofte.
 „ non, par la raison qu'il nous est impossi-
 „ ble de découvrir par la contemplation de
 „ nos propres idées *sans révélation*, si DIEU
 „ n'a point donné à quelque amas de ma-
 „ tière disposée comme il le trouve à pro-
 „ pos, la puissance d'appercevoir & de pen-
 „ ser ; ou s'il a joint & uni à la matière
 „ ainsi disposée une substance immatérielle
 „ qui pense. Car par rapport à nos notions,
 „ il ne nous est pas plus mal aisé de conce-
 „ voir que DIEU peut, s'il lui plaît, ajou-
 „ ter à notre idée de la matière la faculté
 „ de penser, que de comprendre qu'il y
 „ joigne une autre substance avec la faculté
 „ de penser ; puisque nous ignorons en quoi
 „ consiste la pensée, & à quelle espèce de
 „ substance cet Etre tout-puissant a trouvé
 „ à propos d'accorder cette puissance qui ne
 „ faudrait être créée qu'en vertu du bon plai-
 „ sir & de la bonté du Créateur. Je ne vois
 „ pas quelle contradiction il y a que DIEU,
 „ cet être pensant, éternel & tout-puissant,
 „ donne, s'il veut, quelques degrés de sen-
 „ timent, de perception & de pensée à cer-
 „ tains amas de matière créée & insensible,
 „ qu'il joint ensemble comme il le trouve à
 „ propos. “

Première partie.

M

C'était parler en homme profond , religieux & modeste. a)

On fait quelles querelles il eut a essuies sur cette opinion qui parut hazardée , mais qui en effet n'était en lui qu'une suite de la conviction où il était de la toute-puissance de DIEU , & de la faiblesse de l'homme. Il ne disait pas que la matière pensât : mais il disait que nous n'en savons pas assez pour démontrer qu'il est impossible à DIEU d'ajouter le don de la pensée à l'être inconnu , nommé *matière* , après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement qui sont également incompréhensibles.

Loke n'était pas assurément le seul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité , qui en regardant l'ame comme une matière très déliée , assurait par conséquent que la matière pouvait sentir & penser.

C'était le sentiment de *Gassendi* , comme on le voit dans ses objections à *Descartes*. „ Il „ est vrai , dit *Gassendi* , que vous connais- „ sez que vous pensez ; mais vous ignorez

a) Voyez le discours préliminaire de Mr. *Dalambert*.

„ On peut dire qu'il créa la métaphysique à „ peu-près comme *Newton* avait créé la physique. ... „ pour connaître notre ame , ses idées & ses affec- „ tions , il n'étudia point les livres , parce qu'ils l'au- „ raient mal instruit ; il se contenta de descendre

„ quelle espèce de substance vous êtes vous
 „ qui pensez. Ainsi quoique l'opération de
 „ la pensée vous soit connue , le principal
 „ de votre essence vous est caché ; & vous
 „ ne savez point quelle est la nature de cette
 „ substance dont l'une des opérations est de
 „ penser. Vous ressemblez à un aveugle qui
 „ sentant la chaleur du soleil , & étant averti
 „ qu'elle est causée par le soleil , croirait
 „ avoir une idée claire & distincte de cet
 „ astre ; parce que si on lui demandait ce que
 „ c'est que le soleil , il pourrait répondre que
 „ c'est une chose qui échauffe , &c. “

Le même *Gassendi* dans sa *philosophie d'Épicure* , répète plusieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure spiritualité de l'âme.

Descartes , dans une de ses lettres à la princesse Palatine *Elizabeth* , lui dit : „ Je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons faire beaucoup de conjectures sur l'âme , & avoir de flatteuses espérances , mais non pas aucune assurance. “ Et

„ profondément en lui-même ; & après s'être ,
 „ pour ainsi dire contemplé longtems , il ne fit
 „ dans son traité de l'*Entendement humain* que présenter aux hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot , il réduisit la métaphysique à ce qu'elle doit être en effet , la physique expérimentale de l'âme. “

en cela *Descartes* combat dans ses lettres ce qu'il avance dans ses livres ; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers siècles de l'église , en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même tems matérielle. Ils pensaient qu'il est aussi aisé à DIEU de conserver que de créer. Ils disaient : DIEU la fit pensante , il la conservera pensante.

Mallebranche a prouvé très bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes , & que les objets sont incapables de nous en donner. De-là il conclut que nous voyons tout en DIEU. C'est au fond la même chose que de faire DIEU l'auteur de toutes nos idées ; car avec quoi verrions-nous dans lui , si nous n'avions pas des instrumens pour voir ? Et ces instrumens , c'est lui seul qui les tient & qui les dirige. Ce système est un labyrinthe , dont une allée vous mènerait aux spinosisme , une autre au stoïcisme , & une autre au chaos.

Quand on a bien disputé sur l'esprit , sur la matière , on finit toujours par ne se point entendre. Aucun philosophe n'a pu lever par ses propres forces ce voile que la nature a étendu sur tous les premiers principes des choses ; ils disputent , & la nature agit.

SECTION TROISIÈME.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.

Avant l'étrange système qui suppose les animaux de pures machines sans aucune sensation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; & personne n'avait poussé la témérité jusqu'à dire qu'une huître possède une ame spirituelle. Tout le monde s'accordait paisiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de DIEU du sentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un esprit pur. Personne n'avait abusé du don de raisonner au point de dire, que la nature a donné aux bêtes tous les organes du sentiment pour qu'elles n'eussent point de sentiment. Personne n'avait dit qu'elles crient quand on les blesse, & qu'elles fuient quand on les poursuit, sans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puissance de DIEU ; il avait pu communiquer à la matière organisée des animaux le plaisir, la douleur ; le souvenir, la combinaison de quelques idées ; il avait pu donner à plusieurs d'entre eux, comme au singe, à l'éléphant, au chien de chasse, le talent de se perfectionner dans les arts qu'on leur apprend ; non-seulement il avait pu douer presque tous les

animaux carnassiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieillesse expérimentée que dans leur jeunesse trop confiante ; non-seulement , dis-je , il l'avait pu , mais il l'avait fait ; l'univers en était témoin.

Pereira & Descartes soutinrent à l'univers qu'il se trompait , que DIEU avait joué des gobelets , qu'il avait donné tous les instrumens de la vie & de la sensation aux animaux , afin qu'ils n'eussent ni sensation , ni vie proprement dite. Mais je ne fais quels prétendus philosophes , pour répondre à la chimère de *Descartes* , se jettèrent dans la chimère opposée ; ils donnèrent libéralement un esprit pur aux crapaux & aux insectes ; *in vitium ducit culpa fuga.*

Entre ces deux folies , l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment , l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise ; on imagina un milieu ; c'est l'instinct ; & qu'est-ce que l'instinct ? Oh oh ! c'est une forme substantielle ; c'est une forme plastique ; c'est un je ne fais quoi ; c'est de l'instinct. Je serai de votre avis , tant que vous appellerez la plupart des choses , *je ne fais quoi* ; tant que votre philosophie commencera & finira par *je ne fais* ; mais quand vous affirmerez , je vous dirai avec *Prior* dans son poëme sur les vanités du monde :

Osez-vous assigner , pédans insupportables ,
Une cause diverse à des effets semblables ?

Avez-vous mesuré cette mince cloison
Qui semble séparer l'instinct de la raison ?
Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre ?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas ?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi. „ Je me représente l'ame
„ des bêtes comme une substance immaté-
„ rielle & intelligente, mais de quelle espèce ?
„ Ce doit être, ce me semble, un principe
„ actif qui a des sensations, & qui n'a que
„ cela. Si nous réfléchissons sur la nature
„ de l'ame des bêtes, elle ne nous fournit
„ rien de son fonds qui nous porte à croire
„ que sa spiritualité la sauvera de l'anéan-
„ tissement. “

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création, ni le néant; parce que je n'ai jamais assisté au conseil de DIEU; parce que je ne fais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être

réel , on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté , & que j'ai celle de penser , on me répond que je me trompe ; que DIEU le maître éternel de toute la nature , fait tout en moi , & dirige toutes mes actions , & toutes mes pensées ; que si je produisais mes pensées , je saurais celles que j'aurai dans une minute ; que je ne le fais jamais ; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées , nécessairement dépendant , & entre les mains de l'Etre suprême , infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance ; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe , comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature , & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de DIEU ? Par mon expérience , dit l'autre. — Comment ! est-ce que vous êtes mort ? — Oui ; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse , & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation , nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux

imaginer que par conjectures combien de tems j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en fût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant l'immortalité de l'ame ; puisque la foi & la raison démontrent cette vérité ; mais il pouvait se tromper en assurant qu'un homme endormi pense toujours.

Loke avouait franchement qu'il ne pensait pas toujours quand il dormait. Un autre philosophe a dit : *le propre de l'homme est de penser ; mais ce n'est pas son essence.*

Laiſſons à chaque homme la liberté & la consolation de se chercher soi-même , & de se perdre dans ses idées.

Cependant il est bon de savoir qu'en 1730 un philosophe essuia une persécution assez forte pour avoir avoué , avec *Loke* , que son entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit , de même qu'il ne se servait pas à tout moment de ses bras & de ses jambes. Non-seulement l'ignorance de cour le persécuta , mais l'ignorance ma-

ligne de quelques prétendus littérateurs se déchaîna contre le persécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques disputes philosophiques , produisit en France les plus lâches atrocités ; un Français fut la victime de *Loke*.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces misérables qui ont vendu leur plume , & cabalé contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque est bien étrangère à l'article *Ame* ; mais faudrait-il perdre une occasion d'effrayer ceux qui se rendent indignes du nom d'homme de lettres ; qui prostituent le peu d'esprit & de conscience qu'ils ont à un vil intérêt , à une politique chimérique , qui trahissent leurs amis pour flatter des fots , qui broient en secret la cigüe dont l'ignorant puissant & méchant veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t il jamais dans la véritable Rome qu'on dénonçât aux consuls un *Lucrèce* pour avoir mis en vers le système d'*Epicure* ? un *Cicéron* pour avoir écrit plusieurs fois , qu'après la mort on ne ressent aucune douleur ? qu'on accusât un *Pline* , un *Varron* , d'avoir eu des idées particulières sur la Divinité ? La liberté de penser fut illimitée chez les Romains. Les esprits durs , jaloux & rétrécis , qui se sont efforcés d'écraser parmi nous cette liberté mère de nos connaissances , & premier ressort de l'entendement humain , ont prétexté des

dangers chimériques. Ils n'ont pas songé que les Romains qui poussaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos législateurs, & que les disputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de *Diogène* n'en eut avec les victoires d'*Alexandre*.

Cette leçon vaut bien une leçon sur l'ame; nous aurons peut-être plus d'une occasion d'y revenir.

Enfin, en adorant DIEU de toute notre ame, confessons toujours notre profonde ignorance sur cette ame, sur cette faculté de sentir & de penser que nous tenons de sa bonté infinie. Avouons que nos faibles raisonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers employent des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION QUATRIÈME.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

Il est dit dans la Genèse, DIEU souffla au visage de l'homme un soufle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des ani-

maux est dans le sang ; & ne tuez point mon ame, &c.

Ainsi l'ame était prise en général pour l'origine & la cause de la vie , pour la vie même. C'est pourquoi certaines nations croyaient sans raisonner que quand la vie se dissipait l'ame se dissipait de même.

Si l'on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes , il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui eurent la sagacité de distinguer l'intelligence & l'ame ; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leur *noûs* , leur *pneuma* , leur *skia*.

Les Latins à leur exemple distinguèrent *animus* & *anima* , & nous enfin nous avons eu aussi notre ame & notre entendement. Mais ce qui est le principe de notre vie , ce qui est le principe de nos pensées , sont-ils deux choses différentes ? est-ce le même être ? ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire , ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de leurs sensations & de leur mémoire ?

C'est là l'éternel objet des disputes des

b) Ce n'était pas sans doute l'opinion de *St. Augustin* qui , dans le livre huit de *la Cité de DIEU* , s'exprime ainsi : *Que ceux-là se taisent qui n'ont pas osé à la vérité , dire que DIEU est un corps , mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de*

hommes ; je dis l'éternel objet ; car n'ayant point de notions primitives dont nous puissions descendre dans cet examen , nous ne pouvons que nager & nous débattre dans une mer de doutes. Faibles & malheureuses machines à qui DIEU daigne communiquer le mouvement pendant les deux momens de notre existence , qui de nous a pu appercevoir la main qui nous soutient sur ces abîmes ?

Sur la foi de nos connaissances acquises nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous , si elle arrive du néant dans notre corps ? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cacum* & *rectum* ? si elle y a reçu ou apporté quelques idées , & quelles sont ces idées ? si après nous avoir animés quelques momens son essence est de vivre après nous dans l'éternité sans l'intervention de DIEU même ? Si étant esprit , & DIEU étant esprit , ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable *b*) , ces questions paraissent sublimes ; que sont-elles ? des questions d'aveugles nés sur la lumière.

notre ame qu'il n'est pas permis d'attribuer à DIEU.

„ Cedant & illi quos quidem puduit dicere
 „ DEUM corpus esse , verumtamen ejusdem na-
 „ turæ , cujus ille est , animos nostros esse puta-
 „ verunt , ita non eos movet tanta mutabilitas ani-
 „ mæ , quam DEI naturæ tribuere nefas est. „

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal , nous le mettons au feu dans un creuset ; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ?

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes ? un enfant est plus sage qu'eux ; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste , direz - vous , pour notre insatiable curiosité , pour notre soif intarissable du bien être , de nous ignorer ainsi ! j'en conviens , & il y a des choses encor plus tristes ; mais je vous répondrai ,

Sors tua mortalis , non est mortale quod optas.

Tes destins sont d'un homme , & tes vœux sont d'un DIEU.

Il paraît encor une fois que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons ? comment se forment les animaux ? comment quelques - uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés ? quelle main place des idées dans notre mémoire , les y garde comme dans un registre , & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous ? Notre nature , celle de l'univers , celle de la moindre plante , tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant , sentant & pensant ; voilà tout ce que nous en savons ; il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans , ni ce qui nous fait agir , ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées , que de concevoir comment un être , quel qu'il soit , a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'*Archimède* , de l'autre celle d'un imbécille ; sont-elles de même nature ? Si leur essence est de penser elles pensent toujours , & indépendamment du corps qui ne peut agir sans elles. Si elles pensent par leur propre nature , l'espèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique , sera-t-elle la même que celle qui a mesuré les cieux ? Si ce sont les organes du corps qui ont fait penser *Archimède* , pourquoi mon idiot mieux constitué qu'*Archimède* , plus vigoureux , digérant mieux , faisant mieux toutes ses fonctions , ne pense-t-il point ? C'est , dites-vous , que sa cervelle n'est pas si bonne. Mais vous le supposez ; vous n'en savez rien. On n'a jamais trouvé de différences entre les cervelles saines qu'on a disséquées ; il est même très vraisemblable que le cervelet d'un sot sera en meilleur état que celui d'*Archimède*

qui a fatigué prodigieusement , & qui pourrait être usé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déjà conclu , que nous sommes des ignorans sur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les suffisans , ils sont fort au dessous des singes.

Disputez maintenant, colériques argumentans ; présentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures , prononcez vos sentences , vous qui ne savez pas un mot de la question.

SECTION CINQUIÈME.

Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.

Warburton éditeur & commentateur de *Shakespear* , & évêque de Glocester , usant de la liberté anglaise , & abusant de la coutume de dire des injures à ses adversaires , a composé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque ; & pour conclure de cette preuve même que la mission de *Moïse* , qu'il appelle *Légation* , est divine. Voici le précis de son livre qu'il donne lui-même pages 7 & 8 du premier tome.

I°. La

» 1°. La doctrine d'une vie à venir,
 » des récompenses & des châtimens
 » après la mort est nécessaire à toute
 » société civile.

» 2°. Tout le genre humain (& c'est
 » en quoi il se trompe), & spéciale-
 » ment les plus sages & les plus avan-
 » tes nations de l'antiquité se sont ac-
 » cordées à croire & à enseigner cette
 » doctrine.

» 3°. Elle ne peut se trouver en au-
 » cun endroit de la loi de *Moïse* ; donc
 » la loi de *Moïse* est d'un original di-
 » vin ; ce que je vais prouver par les
 » deux fillogismes suivans.

» PREMIER SILLOGISME.

» Toute religion , toute société qui
 » n'a pas l'immortalité de l'ame pour
 » son principe , ne peut être soutenue
 » que par une providence extraordi-
 » naire ; la religion juive n'avait pas
 » l'immortalité de l'ame pour principe,
 » donc la religion juive était soutenue
 » par une providence extraordinaire.

Première partie.

N

» SECONDE SILLOGISME.

» Les anciens législateurs ont tous
 » dit qu'une religion qui n'enseignerait
 » pas l'immortalité de l'ame ne pouvait
 » être soutenue que par une providence
 » extraordinaire. *Moïse* a institué une
 » religion qui n'est pas fondée sur l'im-
 » mortalité de l'ame ; donc *Moïse*
 » croyait sa religion maintenue par
 » une providence extraordinaire. «

Ce qui est bien plus extraordinaire, c'est cette assertion de *Warburton*, qu'il a mise en gros caractères à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire, que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire ; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci

c) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit, la créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi JESUS-CHRIST l'a-t-il annoncée ? Si elle est nécessaire, pourquoi *Moïse* n'en

d'une immense quantité de citations , qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs Grecs & Latins , anciens & modernes , de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'envelopes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond , il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume , après avoir marché par cent labyrinthes , & s'être battu avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin , il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de *Job* qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un Arabe , & il veut prouver que *Job* ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Ecriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire , c'est que s'il avait raison , ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses c) ; mais il n'y a qu'heur & malheur dans

a-t-il pas fait la base de sa religion ? ou *Moïse* était instruit de ce dogme , ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait , il était indigne de donner des loix. S'il la savait & la cachait , quel nom voulez-vous qu'on lui donne ? De quelque côté que vous vous tourniez

ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'état qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

SECTION SIXIEME.

Du besoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce *Warburton* a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, que les anciens Juifs n'avaient aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que les saducéens ne l'admettaient pas du tems de notre Seigneur JESUS.

Il fait tous ses efforts pour corrompre & pour tordre les propres mots prononcés

vous tombez dans un abîme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux francs penseurs, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de mylord *Hardwicke* ne vous sauvent

par JESUS-CHRIST même. *N'avez-vous pas* St. Mat²
lu ces paroles que DIEU vous a dites : je suis thieu ch:
le DIEU d'Abraham , le DIEU d'Isaac & le 22. & 31.
DIEU de Jacob. Or DIEU n'est pas le DIEU & 32.
des morts , mais des vivans. Il s'emporte jus-
 qu'à donner à la parabole du mauvais riche
 un sens contraire à celui de toutes les églises.
 Sherlok évêque de Londres , & vingt autres
 savans , l'ont réfuté & confondu. Les philo-
 sophes Anglais même lui ont reproché com-
 bien il est scandaleux dans un évêque de
 manifester une opinion si contraire au bien
 public.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de
 l'immortalité de l'ame & des peines & des
 récompenses après la mort , que la vaine phi-
 losophie des hommes en a toujours douté.
 Le grand *César* n'en croyait rien ; il s'en
 expliqua clairement en plein sénat lorsque ,
 pour empêcher qu'on fit mourir *Catilina* , il
 représenta que la mort ne laissait à l'homme
 aucun sentiment , que tout mourait avec lui ;
 & personne ne réfuta cette opinion.

Cicéron qui doute en tant d'endroits , s'ex-
 plique dans ses lettres aussi clairement que

ront pas de l'opprobre dont vos contradictions con-
 tinuelles vous ont couvert ; & vous apprendrez
 que quand on dit des choses hardies , il faut les
 dire modestement.

César. Il fait bien plus ; il dit devant le peuple Romain , dans son oraison pour *Cluentius* , ces propres paroles , *Quel mal lui a fait la mort ? A moins que nous ne soyons assez imbécilles pour croire des fables ineptes , & pour imaginer qu'il est condamné au supplice des méchans. Mais si ce sont là de pures chimères , comme tout le monde en est convaincu , de quoi la mort l'a-t-elle privé , sinon du sentiment de la douleur ?*

„ Nam nunc quidem quid tandem illi mali
 „ mors attulit ? nisi fortè ineptiis ac fabulis
 „ ducimur , ut existimemus illum apud in-
 „ feros impiorum supplicia perferre &c. ?
 „ Quæ si falsa sunt , id quod omnes intelli-
 „ gunt , quid ei tandem aliud mors eripuit
 „ præter sensum doloris ?

L'empire Romain était partagé entre deux grandes sectes principales ; celle d'*Epicure* qui affirmait que la Divinité était inutile au monde , & que l'ame périt avec le corps ; & celle des stoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité , laquelle après la mort se réunissait à son origine , au grand tout dont elle était émanée. Ainsi , soit que l'on crût l'ame mortelle , soit qu'on la crût immortelle , toutes les sectes se réunissaient à se moquer des peines & des récompenses après la mort.

Cette opinion était si universelle , que dans

le tems même que le christianisme commençait à s'établir , on chantait à Rome sur le théâtre public , par l'autorité des magistrats , devant vingt mille citoyens ,

Post mortem nihil est , ipsaque mors nihil est.

Rien n'est après la mort , la mort même n'est rien.

Il nous reste encor cent monumens de cette croyance des Romains. C'est en vertu de ce sentiment profondément gravé dans tous les cœurs , que tant de héros & tant de simples citoyens Romains se donnèrent la mort sans le moindre scrupule ; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même & les plus persuadés de l'existence d'un DIEU , n'espéraient alors aucune récompense , & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocriphe* , que *Clément* qui fut depuis pape & saint , commença par douter lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie ; & qu'il consulta *St. Pierre* à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que *St. Clément* ait écrit cette histoire qu'on lui attribue ; mais elle fait voir quel besoin avait le genre-humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre , c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des

hommes qui ont si peu de tems à vivre, & qui se voyent pressés entre deux éternités.

SECTION SEPTIÈME.

Ame des fots & des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations, mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point? le cas a été proposé & n'a pas été encor entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de menton, son front est écrasé & un peu noir; son nez est éfilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à

celle d'une hirondelle ; cependant , il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font batifer à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus , la bouche faite en bec , il est déclaré monstre , il n'a point d'ame , on ne le batife pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1726 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapreau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le batême à cet enfant , malgré la folie épidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre friponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait , nommé *St. André* , jurait que rien n'était plus vrai , & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme ? elle avait une ame , ses enfans devaient en être pourvus aussi ; soit qu'ils eussent des mains , soit qu'ils eussent des pattes , soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un petit visage : l'Etre suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne fais quoi , né d'une femme , figuré en lapin , aussi bien qu'à un petit je ne fais quoi figuré en homme ? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme , s'en retournera-t-elle à vide ?

Loke observe très bien à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur d'un corps ; que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'est pas plus attachée à la forme de son visage ou de sa poitrine qu'à la manière dont sa barbe est faite, ou dont son habit est taillé.

Il demande quelle est la juste mesure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point ? que! est le degré précis auquel il doit être déclaré monstre & privé d'ame ?

On demande encor ce que ferait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques ? Il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles ? déméritent-elles ? que faire de leur esprit pur ?

Que penser d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très bien conformé ? les uns disent qu'il a deux ames puisqu'il est muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *sensorium commune*. Les autres répondent, qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin, on a fait tant de questions sur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de sa propre personne lui causerait le plus insupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de *Polignac* dans un conclave. Son inten-

tant lassé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ses comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de sa cellule chargé d'une immense liasse de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient mises au fait. Mais soyons justes devant DIEU ; quelqu'ignorans que nous soyons, nous & nos intendans.

A M É R I Q U E.

PUisqu'on ne se lasse point de faire des systèmes sur la manière dont l'Amérique a pu se peupler, ne nous laissons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de disputer, on ne peut nier que l'Être suprême qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds sans plumes, dont la peau est mêlée de blanc & d'incarnat avec de longues barbes tirant sur le roux ; des nègres sans barbe vers la ligne : en Afrique & dans les isles d'autres nègres avec barbe sous la même latitude ; les uns

portant de la laine sur la tête , les autres des crins : & au milieu d'eux des animaux tout blancs , n'ayant ni crin ni laine : mais portant de la foye blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché DIEU de placer dans un autre continent une espèce d'animaux du même genre, laquelle est couleur de cuivre dans la même latitude , où ces animaux sont noirs en Afrique & en Asie . & qui est absolument imberbe & sans poil dans cette même latitude où les autres sont barbus.

Jusqu'où nous emporte la fureur des systèmes jointe à la tyrannie du préjugé ! On voit ces animaux ; on convient que DIEU a pu les mettre où ils sont ; & on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les castors sont originaires du Canada , prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau , & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques descendants de *Magog*. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune , ils ne peuvent y avoir été menés que par *Ajtolphe* qui les y porta sur son hipogriphe , lorsqu'il alla chercher le bon sens de *Roland* renfermé dans une bouteille.

Si de son tems l'Amérique eût été découverte , & que dans notre Europe il y eût eu

des hommes assez systématiques pour avancer avec le jésuite *Lafiteau* que les Caraïbes descendent des habitans de Carie , & que les Hurons viennent des Juifs , il aurait bien fait de leur rapporter la bouteille de leur bon-sens , qui sans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'*Angelique*.

La première chose qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'océan Indien, ou dans la mer du Sud ; c'est de dire : d'où ces gens-là font-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays , on ne balance pas à les croire originaires ; comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut servir d'excuse à ce système , c'est qu'il n'y a presque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Asie , où l'on n'ait trouvé des jongleurs , des joueurs de gibecière , des charlatans , des fripons , & des imbécilles. C'est probablement ce qui a fait penser que ces animaux étaient de la même race que nous.

A M I T I É.

ON a parlé depuis longtems du temple de l'amitié , & on fait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pilade ,
Le médaillon du bon Pirritoüs ,
Du sage Acathe & du tendre Nifus ,
Tous grands héros , tous amis véritables :
Ces noms sont beaux ; mais ils sont dans les fables :

On fait que l'amitié ne se commande pas plus que l'amour & l'estime. *Aime ton prochain* , signifie , *secours ton prochain* ; mais non pas *jouis avec plaisir de sa conversation s'il est ennuyeux* ; *confie - lui tes secrets s'il est un babillard* , *prête - lui ton argent s'il est un dissipateur*.

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contract tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles* , car un moine , un solitaire peut n'être point méchant , & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses* ; car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés , les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de Catilinà , & Mécène le courtisan d'Octave ; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contract entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en font plus fortes & plus faibles , selon les degrés de sensibilité , & le nombre des services rendus. &c.

L'entouffasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes , que chez nous. Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié font admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu fecs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans , dans nos histoires , sur notre théâtre. Voyez l'article Arabe.

L'amitié, étoit un point de religion & de législation chez les Grecs. Les Thébains avoient le régiment des amans : beau régiment ! quelques - uns l'ont pris pour un régiment de non-conformistes , ils se trompent ; c'est prendre un accessoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs étoit prescrite par la loi & la religion. La pédérastie étoit malheureusement tolérée par les mœurs , il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes. (Voyez *Amour socratique.*)

A M O U R.

IL y a tant de fortes d'amour qu'on ne fait à qui s'adresser pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours , une liaison sans attachement , un sentiment sans estime , des simagrées de *Sigisbés* , une froide habitude , une fantaisie romanesque , un goût suivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philosophes veulent examiner à fond cette matière peu philosophique , qu'ils méditent le banquet de *Platon* , dans lequel *Socrate* amant honnête d'*Alcibiade* & d'*Agathon* converse avec eux sur la métaphysique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en physicien : *Virgile* suit les pas de *Lucrèce* , *amor omnibus idem*.

C'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin , vois tes pigeons , contemple le taureau qu'on amène à la genisse , regarde ce fier cheval que deux de ses valets conduisent à la cavale paisible qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir ; vois comme ses yeux étincellent , entends ses hennissements , contemple ces sauts , ces courbettes , ces oreilles dres-

dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité..

Il-y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent ne goûtent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appetit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne laisse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce; enfin, tu peux dans tous les tems te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un tems marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de *Rocheſter*, L'amour dans un pays d'athées ferait adorer la Divinité.

Première partie.

O

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'estime viennent au secours ; les talens du corps & de l'esprit sont encor de nouvelles chaînes.

*Nam facit ipsa suis interdum fœmina fœlis,
Morigerisque modis & mundo corpore cultu
Ut facile insuescat secum vir degere vilam.*

LUCRÈCE. *Liv. V.*

On peut, sans être belle, être longtems aimable.
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour-propre surtout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule sont les ornemens de cet ouvrage, dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux ; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux

pour toi , c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour , & les sources de la vie , par une maladie épouvantable , à laquelle l'homme seul est sujet , & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui font la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les *Phriné* , les *Laïs* , les *Flora* , les *Messalines* n'en furent point atteintes ; elle est née dans des isles où les hommes vivaient dans l'innocence ; & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage , de contredire son plan , d'agir contre ses vues , c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur & de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles ? Eh quoi , si *César* , *Antoine* , *Octave* ; n'ont point eu cette maladie , n'était-il pas possible qu'elle ne fît point mourir *François I* ? Non , dit-on , les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux ; je le veux croire ; mais cela est triste pour ceux à qui *Rabelais* a dédié son livre.

Les philosophes érotiques ont souvent agité la question si *Héloïse* put encor aimer véritablement *Abélard* quand il fut moine & châtré ?

L'une de ces qualités faisait très grand tort à l'autre.

Mais consolez-vous , *Abélard* , vous futes aimé ; la racine de l'arbre coupé conserve encor un reste de sève ; l'imagination aide le cœur. On se plaît encor à table quoiqu'on n'y mange plus. Est-ce de l'amour ? est-ce un simple souvenir ? est-ce de l'amitié ? C'est un je ne fais quoi composé de tout cela. C'est un sentiment confus qui ressemble aux passions fantastiques que les morts conservaient dans les champs Elisées.

Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la course des chars , conduisaient après leur mort des chars imaginaires. *Orphée* croyait chanter encore. *Héloïse* vivait avec vous d'illusions & de supplémens. Elle vous caressait quelquefois , & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au paraclet de ne vous plus aimer , ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guères se prendre de passion pour un eunuque , mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque , pourvu qu'il soit encor aimable.

Il n'en est pas de même , mesdames , pour un amant qui a vieilli dans le service ; l'extérieur ne subsiste plus ; les rides effrayent ; les sourcils blanchis rebutent ; les dents perdues dégoûtent ; les infirmités éloignent. Tout ce

qu'on peut faire , c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade , & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

A M O U R - P R O P R E.

Nicole , dans les *Essais de morale* , faits après deux ou trois mille volumes de morale , (dans son *Traité de la charité* , chap. 2.) dit , *que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun , on réprime les pensées & les desseins tyranniques de l'amour-propre de chaque particulier.*

Je n'examinerai point si on a des gibets en commun , comme on a des prés & des bois en commun , & une bourse commune , & si on réprime des pensées avec des roues ; mais il me semble fort étrange que *Nicole* ait pris le vol de grand chemin & l'atlatinat pour de l'amour-propre. Il faut distinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que *Néron* a fait assassiner sa mère par amour-propre , que *Cartouche* avait beaucoup d'amour-propre , ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'est point une scélératesse , c'est un sentiment naturel à tous les hommes ; il est beaucoup plus voisin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône ; un passant lui dit , N'etes-vous pas honteux de faire ce métier infâme quand vous pouvez travailler ? Monsieur , répondit le mendiant , je vous demande de l'argent & non pas des conseils ; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité castillanne. C'était un fier gueux que ce seigneur , sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même , & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un missionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un faquir chargé de chaînes , nud comme un singe , couché sur le ventre , & se fessant fouetter pour les péchés de ses compatriotes les Indiens , qui lui donnaient quelques liards du pays ; quel renoncement à soi-même ! disait un des spectateurs : renoncement à moi-même ! reprit le faquir ; apprenez que je ne me fais fesser dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre , quand vous serez chevaux & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes est la base de tous nos sentimens & de toutes nos actions , ont donc eu grande raison dans l'Inde , en Espagne , & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un visage , il n'est pas besoin de leur prouver qu'ils

ont de l'amour-propre. Cet amour-propre est l'instrument de notre conservation ; il ressemble à l'instrument de la perpétuité de l'espèce ; il est nécessaire , il nous est cher , il nous fait plaisir , & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

SI l'amour qu'on a nommé *socratique* & *platonique* n'était qu'un sentiment honnête , il y faut applaudir. Si c'était une débauche , il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'est-il pu faire qu'un vice , destructeur du genre - humain , s'il était général ; qu'un attentat infâme contre la nature , soit pourtant si naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encor le tems d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs , qui n'ont connu encor ni l'ambition ni la fraude , ni la soif des richesses ; c'est la jeunesse aveugle , qui par un instinct mal démené se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance , ainsi que dans l'onanisme. (Voyez *Onanisme*.)

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure ; mais quoiqu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie

méridionale , ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme , c'est une loi que la nature a établie pour tous les animaux , c'est toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre espèce , élevés ensemble , sentant cette force que la nature commence à déployer en eux , & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct , se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon par la fraîcheur de son teint , par l'éclat de ses couleurs , & par la douceur de ses yeux , ressemble pendant deux ou trois ans à une belle fille ; si on l'aime , c'est parce que la nature se méprend ; on rend hommage au sexe en s'attachant à ce qui en a les beautés ; & quand l'âge a fait évanouir cette ressemblance , la méprise cesse.

Citrâque juventam

Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion ; parce que le sang y est plus allumé , & l'occasion plus fréquente : aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune *Alcibiade* , est une abomination dégoûtante dans un matelot Hollandais , & dans un vivandier Moscovite.

Je ne peux souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur *Solon* , parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon ,
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi , *Solon* était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules ? Il était jeune alors , & quand le débauché fut devenu sage , il ne mit point une telle infamie parmi les loix de sa république ; accusera-t-on *Théodore de Bèze* d'avoir prêché la pèdèraftie dans son église , parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune *Candide* ? & qu'il dit :

Traduc-
tion
d' *Amiot*
grand au-
mônier
de Fran-
ce.

Amplector hunc & illum.

Je fuis pour lui , je fuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge , il eut dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti , de prêcher la réforme , de se faire un nom. *Hic vir & ille puer.*

On abuse du texte de *Plutarque* , qui dans ses bavarderies , au *dialogue de l'amour* , fait dire à un interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour ; mais un autre interlocuteur soutient le parti des

Voyez
l'article
Femme.

femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la décision.

Il est certain, autant que la science de l'antiquité peut l'être, que l'amour socratique n'était point un amour infâme. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme*, étaient précisément ce que sont parmi nous les menins de nos princes; ce qu'étaient les enfans d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes, & des orgies.

La troupe des amans institués par *Laius*, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres, & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus & d'autres, ont beau dire que ce vice était recommandé par les loix de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans; & si cette abomination s'y trouvait je ne la croirais pas;

a) Cet écrivain moderne est un nommé *Larcher* répétiteur de collège, qui dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique la plus grossière, ose citer je ne fais quel bouquin dans lequel on appelle Socrate *Sanctus Pederastus*, Socrate

je dirais que la chose n'est pas vraie , par la raison qu'elle est impossible. Non , il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit , & qui outrage la nature , une loi qui anéantirait le genre-humain si elle était observée à la lettre. Mais moi , je vous montrerai l'ancienne loi des Persans rédigée dans le *Sadder*. Il est dit à l'article ou porte 9 , qu'il n'y a point de plus grand péché. C'est envain qu'un écrivain moderne a) a voulu justifier *Sextus Empiricus* & la pédérastie ; les loix de *Zoroastre* , qu'il ne connaissait pas , sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment ; mais les loix le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les loix du pays ! *Sextus Empiricus* qui doutait de tout , devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours , & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers , aurait-il eu droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'*Ignace de Loyola* ?

tes saint b. . Il n'a pas été suivi dans ces horreurs par l'abbé *Foucher* ; mais cet abbé , non moins grossier , s'est trompé encor lourdement sur *Zoroastre* & sur les anciens Persans. Il en a été vivement repris par un homme savant dans les langues orientales.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avifait pas de punir cette turpitude dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. *Octave-Auguste*, ce meurtrier débauché & poltron qui osa exiler *Ovide*, trouva très bon que *Virgile* chantât *Alexis*; *Horace* son autre favori faisait de petites odes pour *Ligurinus*. *Horace* qui louait *Auguste* d'avoir réformé les mœurs, proposait également dans ses satyres un garçon & une fille *b*); mais l'ancienne loi *Scantinia* qui défend la pédérastie, subsista toujours : l'empereur *Philippe* la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisaient le métier. S'il y eut des écoliers spirituels & licentieux comme *Pétrone*, Rome eut des professeurs tels que *Quintilien*. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du précepteur pour conserver la pureté de la première jeunesse, *carendum non solum crimine turpitudinis sed etiam suspicione*. Enfin, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des loix contre les mœurs. *c*)

*b) Præsto puer impetus in quem
Continuo fiat.*

c) On devrait condamner messieurs les non-conformistes à présenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jésuite *des Fontaines* fut sur le point d'être brûlé en place de Grève, pour avoir abusé de quelques petits Savoyards qui ramon-

AMPLIFICATION.

ON prétend que c'est une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raison si on l'appellait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire , on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit , si on amplifie on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces , ce n'est point amplifier ; mais ajouter c'est exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées , & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force. Mais en évitant l'amplification , craignez la sécheresse.

naient sa cheminée ; des protecteurs le sauvèrent. Il fallait une victime ; on brûla *des Chausfours* à sa place. Cela est bien fort ; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits ! Qu'auraient dit *César* , *Alcibiade* , le roi de Bythinie *Nicomède* , le roi de France *Henri III* , & tant d'autres rois ? Quand on brûla *des Chausfours* , on se fonda sur les *établissmens de St. Louis* , mis en nou-

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains vers de *Virgile* sont une amplification , par exemple ceux-ci :

*Nox erat , & placidum carpebant fessâ soporem
Corpora per terras , sylvaque & sava quierant
Æquora ; cùm medio volvuntur sidera lapsu ,
Cum tacet omnis ager , pecudes , pistrâque volucres ;
Quaque lacus latè liquidos , quaque aspera dumis
Rura tenent , somno posita sub nocte silenti
Lenibant curas , & corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa.*

Voici une traduction libre de ces vers de *Virgile* qui ont tous été si difficiles à traduire par les poètes Français , excepté par Mr. de *Lisle*.

Les astres de la nuit roulaient dans le silence ,
Eole a suspendu les haleines des vents ,
Tout se tait sur les eaux , dans les bois , dans les champs ;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaitre ,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître.
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ,
Tout dort , tout s'abandonne aux charmes du repos ,
Phénisse veille & pleure.

veau français au quinzième siècle ; Si aucun est soupçonné de b. doit être mené à l'évêque ; & se il en était prouvé , l'en le doit ardoir & tuit li mueble font au baron , &c. St. Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au baron , si le baron est soupçonné , & se il en est prouvé. Il faut observer que par le mot

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature , ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de *Didon* , ce morceau ne ferait qu'une amplification puerile ; c'est le mot , *at non infelix animi Phœnissa* qui en fait le charme.

La belle ode de *Sapho* , qui peint tous les symptômes de l'amour , & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées , ne ferait pas sans doute si touchante ; si *Sapho* avait parlé d'une autre que d'elle-même , cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'*Enéide* , n'est point une amplification , c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée , & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue , est celui de *Phèdre*. Presque tout ce qu'elle dit ferait une amplification fatigante , si c'était une autre qui parlat de la passion de *Phèdre*.

de b. *St. Louis* entend les hérétiques , qu'on n'appellait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des *Chaufours* gentilhomme Lorrain. *Despréaux* eut bien raison de faire une satire contre l'équivoque ; elle a causé bien plus de mal qu'on ne croit.

224) AMPLIFICATION.

Athènes me montra mon superbe ennemi.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Un trouble s'éleva dans mon ame eperdue.

Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler ;

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.

Je reconnus Vénus & ses traits redoutables ,

D'un sang qu'elle poursuit , tourmens inévitables.

Il est bien clair que puisqu'*Athènes* lui montra son superbe ennemi *Hippolite* , elle vit *Hippolite*. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme , une rédondance oiseuse dans une étrangère , qui raconterait les amours de *Phèdre* ; mais c'est *Phèdre* amoureuse & honteuse de sa passion ; son cœur est plein , tout lui échape.

Ut vidi , ut perii , ut me malus abstulit error.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue.

Peut - on mieux imiter *Virgile* ?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler.

Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler.

Peut - on mieux imiter *Sapho* ? ces vers quoiqu'imités coulent de source ; chaque mot trouble les ames sensibles & les pénètre ; ce n'est point une amplification , c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici

Voici , à mon avis , un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tidée est à la cour d'Argos ; il est amoureux d'une sœur d'*Electre* ; il regrette son ami *Oreste* & son père ; il est partagé entre sa passion pour *Electre* & le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins & d'inquiétudes , il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuïée il y a longtems.

Tu fais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre ;
 Tu fais que Palamède , avant que de s'y rendre ,
 Ne voulut point tenter son retour dans Argos
 Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
 A de si justes soins on souscrivit sans peine :
 Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène ;
 Tout nous favorisait ; nous voguâmes longtems
 Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents ;
 Mais signalant bientôt toute son inconstance ,
 La mer en un moment se mutine & s'élance ;
 L'air mugit , le jour fuit , une épaisse vapeur
 Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur ;
 La foudre éclairant seule une nuit si profonde ,
 A fillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
 Et comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ,
 Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
 Les vagues quelquefois , nous portant sur leurs cîmes ;
 Nous font rouler après sous de vastes abîmes ,

Première partie.

P

Où les éclairs pressés , pénétrant avec nous ,
 Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous ,
 Le pilote effrayé , que la flamme environne ,
 Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
 A travers les écueils , notre vaisseau poussé ,
 Se brise , & nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poète qui veut surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage , & non le personnage qui veut venger son père & son ami , tuer le tyran d'Argos , & qui est partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie , & qu'il veut absolument être poète , il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

*Ne voulut point tenter son retour dans Argos
 Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.*

Ce tour familier semble ne devoir entrer que rarement dans la poésie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans que je n'eusse vu Paris.* Cette phrase n'est admise , ce me semble , que dans la liberté de la conversation.

A de si justes soins on souscrivit sans peine.

On souscrit à des volontés , à des ordres , à des desirs ; je ne crois pas qu'on souscrive à des soins.

Nous voguames longtems

Au gré de nos desirs bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une sorte de jeu de mots *du gré des desirs & du gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *souscrivit* sans peine *aux justes soins* d'interroger l'oracle de Délos. Les desirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos ; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs desirs, puisque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit *Tidée*.

Si l'auteur a voulu dire au contraire que *Tidée* voguait au gré de ses desirs aussi bien, & encor plus qu'au gré des vents, il s'est mal exprimé. *Bien plus qu'au gré des vents*, signifie que les vents ne secondaient pas ses desirs, & l'écartaient de sa route. *J'ai été favorisé dans cette affaire par la moitié du conseil bien plus que par l'autre*, signifie par tout pays, la moitié du conseil a été pour moi, & l'autre contre. Mais si je dis, *la moitié du conseil a opiné au gré de mes desirs, & l'autre encor davantage*, cela veut dire que j'ai été secondé par tout le conseil, & qu'une partie m'a encor plus favorisée que l'autre.

J'ai réussi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaisseurs, veut dire, les connaisseurs m'ont condamné.

Il faut que la diction soit pure & sans équivoque. Le confident de *Tidée* pouvait lui dire,

je ne vous entends pas : si le vent vous a mené à Délos & à Epidaure qui est dans l'Argolide , c'était précisément votre route , & vous n'avez pas dû *voguer longtemps*. On va de Samos à Epidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'est. Si vous avez essuié une tempête , vous n'avez pas vogué au gré de vos desirs ; d'ailleurs , vous deviez instruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les spectateurs veulent savoir d'où vous venez & ce que vous voulez. La longue description recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'est une amplification qui paraît oiseuse , quoiqu'elle présente de grandes images.

La mer signala bientôt toute son inconstance.

Toute l'inconstance que la mer signale , ne semble pas une expression convenable à un héros , qui doit peu s'amuser à ces recherches. Cette mer qui se *mutine* & qui *s'élance en un moment* , après avoir signalé *toute son inconstance* , intéresse-t-elle assez à la situation présente de *Tidée* , occupé de la guerre ? Est-ce à lui de s'amuser à dire que la mer est inconstante , à débiter des lieux communs ?

*L'air mugit , le jour fuit ; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.*

Les vents dissipent les vapeurs & ne les épaississent pas. Mais quand même il serait

vrai qu'une épaisse vapeur eût ouvert les vagues en fureur d'un *voile* affreux , ce héros plein de ses malheurs présents , ne doit pas s'appesantir sur ce prélude de tempête , sur ces circonstances qui n'appartiennent qu'au poète.

Non erat his locus.

*La foudre éclairant seule une nuit si profonde ;
A sillons redoublés ouvre le ciel & l'onde ;
Et comme un tourbillon , embrassant nos vaisseaux ;
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.*

N'est-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des sillons ; qui en même tems est un tourbillon de feu , lequel embrasse un vaisseau , & qui bouillonne , n'a-t-il pas quelque chose de trop peu naturel , de trop peu vrai , surtout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une simplicité noble & touchante , surtout après plusieurs mois que le péril est passé ?

Des cîmes de vagues qui font rouler sous des abîmes , des éclairs pressés & des gouffres de feu , semblent des expressions un peu boursoufflées qui seraient souffertes dans une ode ; & qu'*Horace* réprouvait avec tant de raison dans la tragédie.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

*Le pilote effrayé , que la flamme environne ,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.*

On peut s'abandonner aux vents ; mais il me semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaisseau pousse , nage dispersé.

Un vaisseau ne nage point dispersé ; *Virgile* a dit , non en parlant d'un vaisseau , mais des hommes , qui ont fait naufrage ,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris d'un vaisseau flottent & ne nagent pas. *Des Fontaines* a traduit ainsi ce beau vers de l'*Enéide* :

*A peine un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau ,
purent se sauver à la nage.*

C'est traduire *Virgile* en stile de gazette. Où est ce vaste gouffre que peint le poète, *gurgite vasto* ? Où est l'*apparent rari nantes* ? Ce n'est pas avec cette sécheresse qu'on doit traduire l'*Enéide*. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faisons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que *Des Fontaines* n'a fait que le squelette informe de *Virgile*, comme il faut leur dire que la description de la tempête par *Tidée* est fautive & déplacée. *Tidée* devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami , & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'in-

térêt de l'art , & non pour attaquer l'artiste.

*Ubi plura nitent in carmine , non ego paucis offender
maculis.*

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Plusieurs hommes de goût , & entre autres l'auteur du *Télémaque* , ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'*Hippolite* dans *Racine*. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance ; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que *Théramène* ne devait pas , après la catastrophe d'*Hippolite* , avoir la force de parler si longtems ; qu'il se plaît trop à décrire les cornes menaçantes du monstre , & ses écailles jaunissantes , & sa croupe qui se recourbe ; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolite est mort : un monstre l'a fait périr ; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes , & la croupe qui se recourbe ; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que *Théramène* dise seulement : *Hippolite est mort. Je l'ai vu , c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit & en moins de mots encore..... *Hippolite n'est plus.* Le père s'écrie ; *Théramène* ne reprend ses sens que pour dire :

J'ai vu des mortels périr le plus aimable ;
 & il ajoute ce vers si nécessaire , si touchant ;
 si désespérant pour *Thésée* ;

Et j'ose dire encor , seigneur , le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande : *Quel Dieu lui a ravi son fils , quelle foudre soudaine... ?* Et il n'a pas le courage d'achever ; il reste muet dans sa douleur ; il attend ce récit fatal ; le public l'attend de même. *Théramène* doit répondre ; on lui demande des détails , il doit en donner.

Etait-ce à celui qui fait discourir *Mentor* & tous ses personnages si longtems , & quelquefois jusqu'à la satiété , de fermer la bouche à *Théramène* ? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre , ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'*Hippolite* ? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers ? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce ; ce n'est pas là une amplification mal écrite ; c'est la diction la plus pure & la plus touchante ; enfin c'est *Racine*.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammairre ! Pourquoi ne pas dire , *ce héros expiré* , comme on dit ,

il est expiré , il a expiré ? Il faut remercier *Racine* d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes , en ne disant jamais que ce qu'il doit , lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'augmentation vicieuse de la première scène de *Pompée*.

Quand les Dieux étonnés semblaient se partager ,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang , & rendus plus rapides !
Par le débordement de tant de parricides ;
Cet horrible débris d'aigles , d'armes , de chars ,
Sur ces champs empestés confusément épars ;
Ces montagnes de morts , privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux - mêmes ;
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans , &c.

Ces vers boursofflés sont sonores : ils surprirent longtems la multitude , qui sortant à peine de la grossièreté , & qui plus est de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles , était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Egypte , qui parle comme un écolier de rhétorique , d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée , dans une

province qu'il ne connaît pas , entre des étrangers qu'il doit également hair. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père , & qui cependant ont jugé par l'événement , seule manière dont ils étaient censés juger ? *Ptolomée* parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de paricides ; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles , des charrettes cassées (car on ne connaissait point alors les chars de guerre) Enfin des troncs pourris qui se vengent , & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimathias le plus complet qu'on pût jamais étaler sur un théâtre. Il fallait cependant plusieurs années pour déciller les yeux du public , & pour lui faire sentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de scène parfaite.

L'amplification , la déclamation , l'exagération furent de tout tems les défauts des Grecs , excepté de *Démotène* & d'*Aristote*.

Le tems même a mis le sceau de l'approbation presque universelle à des morceaux de poésie absurdes , parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouissans qui répandaient leur éclat sur eux ; parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux ; parce que les commencemens informes de tout art ont

toûjours plus de réputation que l'art perfectionné ; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu , & que *Rameau* n'a eu que des ennemis ; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes , qu'ils suivent le torrent , & que le goût épuré est presque aussi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui , la plupart des sermons , des oraisons funèbres , des discours d'appareil , des harangues dans de certaines cérémonies , sont des amplifications ennuyeuses , des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau ? Il est tems de mettre un frein à cette extrême intempérance ; & par conséquent de finir cet article.

ANA , ANECDOTES.

SI on pouvait confronter *Suétone* avec les valets de chambre des douze *Césars* , pense-t-on qu'ils seraient toûjours d'accord avec lui ? & en cas de dispute quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien ?

Parmi nous combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville , ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle , jusques à notre tems !

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour , devraient , comme *St. Augustin* , faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'*Etoile* , que *Henri IV* chassant vers Creteil , entra seul dans un cabaret où quelques gens de loi de Paris dinaient dans une chambre haute. Le roi qui ne se fait pas connaître , & qui cependant devait être très connu , leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table , ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent , qu'ils ont des affaires particulières à traiter ensemble , que leur dîner est court , & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes , & fait fouëtter outrageusement les convives , pour leur apprendre , dit l'*Etoile* , une autre fois à être plus courtois à l'endroit des gentilshommes.

Quelques auteurs , qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de *Henri IV* , copient l'*Etoile* sans examen , rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis , ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de *Henri IV*.

Cependant , le fait n'est ni vrai , ni vraisemblable ; & loin de mériter des éloges , c'eût été à la fois dans *Henri IV* l'action la plus ridicule , la plus lâche , la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement , il n'est pas vraisemblable qu'en 1602 *Henri IV* dont la physionomie était si remarquable , & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité , fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement , l'*Etoile* loin de constater ce conte impertinent , dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de Mr. de Vitry. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement , il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires , qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très indiscret , qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement , cette action si tyrannique , si indigne d'un roi , & même de tout honnête homme , si punissable par les loix dans tout pays , aurait été aussi imprudente que ridicule & criminelle ; elle eût rendu *Henri IV* exécration à toute la bourgeoisie de Paris , qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'histoire d'un conte si plat , il ne fallait pas deshonor *Henri IV* par une si impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes Littéraires*, imprimé chez *Durand* en 1752 avec privilège, voici ce qu'on trouve tome 3 page 183.

„ Les amours de *Louis XIV* ayant été jouées
 „ en Angleterre, ce prince voulut aussi faire
 „ jouer celles du roi *Guillaume*. L'abbé *Brueys*
 „ fut chargé par Mr. de *Torcy* de faire la
 „ pièce. Mais quoi qu'applaudie, elle ne fut
 „ pas jouée, parce que celui qui en était
 „ l'objet mourut sur ces entrefaites. “

Il y a autant de mensonges absurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur le théâtre de Londres. Jamais *Louis XIV* ne fut assez petit pour ordonner qu'on fit une comédie sur les amours du roi *Guillaume*. Jamais le roi *Guillaume* n'eut de maîtresse; ce n'était pas d'une telle faiblesse qu'on l'accusait. Jamais le marquis de *Torcy* ne parla à l'abbé *Brueys*. Jamais il ne put faire ni à lui, ni à personne une proposition si indiscrete & si puérile. Jamais l'abbé *Brueys* ne fit la comédie dont il est question. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il est dit dans le même livre, que *Louis XIV* fut si content de l'opéra d'*Isis*, qu'il fit rendre un arrêt du conseil, par lequel il est permis à un homme de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré au parlement de Paris.

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que *Lulli* obtint longtems avant l'opéra d'*Isis*, des lettres portant permission d'établir son opéra en 1672, & fit insérer dans ses lettres que les *gentilshommes* & les *demoiselles* pourraient chanter sur ce théâtre sans déroger. Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée. Voyez *Opéra*.

De tous les *Ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & surtout des mensonges insipides, est le *Ségraisiana*. Il fut compilé par un copiste de *Ségrais*, son domestique, & imprimé longtems après la mort du maître.

Le *Ménagiana* revu par *La Monnoye*, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

Rien n'est plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux, que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains, des inscriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit, & où l'on trouve des réflexions aussi vraies que profondes, il est dit que le père *Mallebranche* est l'auteur de la *Prémotion physique*. Cette inadvertence embarrasse plus d'un lecteur qui voudrait avoir la *prémotion physique* du père *Mallebranche*, & qui ne peut la trouver.

Il est dit dans ce livre , que *Galilée* trouva la raison pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au dessus de trente-deux pieds. C'est précisément ce que *Galilée* ne trouva pas. Il vit bien que la pesanteur de l'air faisait élever l'eau ; mais il ne put savoir pourquoi cet air n'agissait plus au dessus de trente - deux pieds. Ce fut *Toricelli* qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau , & à vingt - sept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur plus occupé de penser que de citer juste , prétend qu'on fit pour *Cromwell* cette épitaphe.

Ci git le destructeur d'un pouvoir légitime ,
 Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux ,
 Dont les vertus méritaient mieux
 Que le sceptre acquis par un crime.
 Par quel destin faut-il , par quelle étrange loi ,
 Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne ,
 Ce soit l'usurpateur qui donne
 L'exemple des vertus que doit avoir un roi ?

Ces vers ne furent jamais faits pour *Cromwell* , mais pour le roi *Guillaume*. Ce n'est point une épitaphe , ce sont des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point , *Ci git* ; il y a , *Tel fut le destructeur d'un pouvoir légitime*. Jamais personne

sonne en France ne fut assez sot , pour dire que *Cromwell* avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie ; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de Septembre 1769 , on attribue à *Pope* une épigramme faite en inpromptu sur la mort d'un fameux usurier. Cette épigramme est reconnue depuis deux cent ans en Angleterre pour être de *Shakespear*. Elle fut faite en effet sur le champ par ce célèbre poète. Un agent de change nommé *Jean Dacombe* , qu'on appelait vulgairement *dix pour cent* , lui demandait en plaisantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir ; *Shakespear* lui répondit ,

Ci git un financier puissant ,
Que nous appellons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'est pas dans le paradis.
Lorsque Belzébut arriva
Pour s'emparer de cette tombe ,
On lui dit qu'emportez vous là ?
Eh ! c'est notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encor cette ancienne plaisanterie.

Première partie.

Q

Je fais bien qu'un homme d'église ,
 Qu'on redoutait fort en ce lieu ,
 Vient de rendre son ame à Dieu ;
 Mais je ne fais si Dieu l'a prise.

Il y a cent facéties , cent contes qui font le tour du monde depuis trente siècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves , & qui se retrouvent dans *Plutarque* , dans *Athenée* , dans *Sénèque* , dans *Plaute* , dans toute l'antiquité.

Ce ne sont là que des méprises aussi innocentes que communes : mais pour les faussetés volontaires , pour les mensonges historiques qui portent des atteintes à la gloire des princes , & à la réputation des particuliers , ce sont des délits sérieux.

De tous les livres grossis de fausses anecdotes , celui dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence , c'est *la compilation des prétendus mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai ; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame , qu'une personne élevée à St. Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est là que l'auteur peint *Louis XIV* supplanté par un de ses valets de chambre ; c'est là qu'il suppose des lettres de Mlle

Mancini, depuis connétable *Colonne*, à *Louis XIV.* C'est là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal *Mazarin*, dans une lettre au roi, *Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes yeux, mais j'aime encor mieux votre gloire.* Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

„ Mlle de *la Vallière* (dit-il dans un au-
 „ tre endroit) s'était jettée sur un fauteuil
 „ dans un deshabillé léger; là elle pensait à
 „ loisir à son amant. Souvent le jour la
 „ retrouvait assise dans une chaise, accou-
 „ dée sur une table, l'œil fixe, l'âme atta-
 „ chée au même objet dans l'extase de l'a-
 „ mour. Uniquement occupée du roi, peut-
 „ être se plaignait-elle en ce moment de la
 „ vigilance des espions d'*Henriette* & de la
 „ sévérité de la reine-mère. Un bruit léger
 „ la retire de sa rêverie; elle recule de sur-
 „ prise & d'effroi. *Louis* tombe à ses genoux.
 „ Elle veut s'enfuir, il l'arrête. Elle menace: il
 „ l'appaise. Elle pleure: il essuie ses larmes. “

Une telle description ne ferait pas même
 reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces
 romans, qui sont faits à peine pour les fem-
 mes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes on
 trouve un chapitre intitulé, *Etat du cœur.*
 Mais à ces ridicules succèdent les calomnies

les plus grossières contre le roi , contre son fils , son petit-fils , le duc d'Orléans son neveu , tous les princes du sang , les ministres & les généraux. C'est ainsi que la hardiesse , animée par la faim , produit des monstres. (Voyez *Histoire.*)

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé si longtems l'Europe.

ANECDOTE HAZARDÉE DE DU HAILLAN.

Du Haillan prétend , dans un de ses opuscules , que *Charles VIII* n'était pas fils de *Louis XI*. C'est peut-être la raison secrète pour laquelle *Louis XI* négligea son éducation , & le tint toujours éloigné de lui. *Charles VIII* ne ressemblait à *Louis XI* ni par l'esprit , ni par le corps. Enfin la tradition pouvait servir d'excuse à *Du Haillan* ; mais cette tradition était fort incertaine , comme presque toutes le sont.

La dissemblance entre les pères & les enfans est encor moins une preuve d'illégitimité , que la ressemblance n'est une preuve du contraire. Que *Louis XI* ait haï *Charles VIII* , cela ne conclut rien. Un si mauvais fils pouvait aisément être un mauvais père.

Quand même douze *Du Haillan* m'auraient assuré que *Charles VIII* était né d'un autre que de *Louis XI* , je ne devrais pas les en

croire aveuglément. Un lecteur sage doit , ce me semble , prononcer comme les juges ; *pater est is quem nuptia demonstrant.*

ANECDOTE SUR CHARLES - QUINT.

Charles - Quint avait-il couché avec sa sœur *Marguerite* gouvernante des Pays - Bas ? en avait - il eu *Don Juan d'Autriche* frère intrépide du prudent *Philippe II* ? nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de *Charlemagne* qui coucha , dit-on , avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer ? Si la sainte Ecriture ne n'assurait pas que les filles de *Loth* eurent des enfans de leur propre père , & *Thamar* de son beau-père , j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

AUTRE ANECDOTE PLUS HAZARDÉE.

On a écrit que la duchesse de *Montpensier* avait accordé ses faveurs au moine *Jacques Clément* , pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide ; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur *Bourgoin* était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettres d'amour dans sa poche quand il tua le roi , mais bien

les histoires de *Judith* & d'*Aod* , toute déchirées , toute grasses à force d'avoir été lues.

A N E C D O T E S U R H E N R I I V.

Jean Châtel , ni *Ravaillac* n'eurent aucuns complices ; leur crime avait été celui du tems ; le cri de la religion fut leur seul complice. On a souvent imprimé que *Ravaillac* avait fait le voyage de Naples ; & que le jésuite *Alagona* avait prédit dans Naples la mort du roi , comme le répète encor je ne fais quel *Chiniac*. Les jésuites n'ont jamais été prophètes ; s'ils l'avaient été , ils auraient prédit leur destruction ; mais au contraire , ces pauvres gens ont toujours assuré qu'ils dureraient jusqu'à la fin des siècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

D E L' A B J U R A T I O N D E H E N R I I V.

Le jésuite *Daniel* a beau me dire , dans sa très sèche & très fautive histoire de France , que *Henri IV* , avant d'abjurer , était depuis longtems catholique. J'en croirai plus *Henri IV* lui-même que le jésuite *Daniel*. Sa lettre à la belle Gabrielle ; *c'est demain que je fais le saut périlleux* , prouve au moins qu'il avait encor dans le cœur autre chose que le catholicisme. Si son grand cœur avait été depuis longtems si pénétré de la grace efficace ,

il aurait peut-être dit à sa maîtresse , *ces évêques m'édifient ; mais il lui dit , ces gens-là m'ennuyent*. Ces paroles font-elles d'un bon cathécumène ?

Ce n'est pas un sujet de pyrrhonisme que les lettres de ce grand-homme à *Corisande d'Andouin* comtesse de Grammont ; elles existent encore en original. L'auteur de l'*Essai sur l'esprit & les mœurs , & sur l'Histoire générale* , rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. J'ai découvert un tueur pour moi. — Les prédicateurs Romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique de prendre exemple (sur l'empoisonnement du prince de Condé) — & vous êtes de cette religion ! — Si je n'étais huguenot , je me ferais Turc.

Il est difficile , après ces témoignages de la main de *Henri IV* , d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

AUTRE BÉVUE SUR HENRI IV.

Un autre historien moderne de *Henri IV* , accuse du meurtre de ce héros le duc de Lerne ; *c'est , dit-il , l'opinion la mieux établie*. Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne ; & il n'y eut en France que le continuateur

du président de *Thou* qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de *Lerme* , premier ministre , employa *Ravaillac* , il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut faisi. Si le duc de *Lerme* l'avait séduit , ou fait séduire sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat , assurément *Ravaillac* l'aurait nommé lui & ses émiffaires , quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'*Aubigni* , auquel il n'avait fait que montrer un couteau. Pourquoi aurait-il épargné le duc de *Lerme* ? C'est une obstination bien étrange que celle de n'en pas croire *Ravaillac* dans son interrogatoire & dans les tortures ! Faut-il insulte une grande maison Espagnole sans la moindre apparence de preuves ?

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

La nation Espagnole n'a guères recours à ces crimes honteux ; & les grands d'Espagne ont eu dans tous les tems une fierté généreuse , qui ne leur a pas permis de s'avilir jusques-là.

Si *Philippe II* mit à prix la tête du prince d'*Orange* , il eut du moins le prétexte de punir un sujet rebelle , comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral *Coligni* ; & depuis , celle du cardinal

Mazarin. Ces proscriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de *Lerme* se ferait-il adressé secrètement à un misérable tel que *Ravaillac* ?

BÉVUE SUR LE MARÉCHAL D'ANCRE.

Le même auteur dit , que le *maréchal d'Ancre* & sa femme furent écrasés , pour ainsi dire , par la foudre. L'un ne fut à la vérité écrasé qu'à coups de pistolet , & l'autre fut brûlée en qualité de forcière. Un assassinat , & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France , dame d'atour de la reine , réputée magicienne , ne font honneur ni à la chevalerie , ni à la jurisprudence de ce tems-là. Mais je ne fais pourquoi l'historien s'exprime en ces mots : *Si ces deux misérables n'étaient pas complices de la mort du roi , ils méritaient du moins les plus rigoureux châtimens. Il est certain que du vivant même du roi , Concini & sa femme avaient avec l'Espagne des liaisons contraires aux desseins du roi.*

C'est ce qui n'est point du tout certain ; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient Florentins ; le grand-duc de Florence avait reconnu le premier *Henri IV*. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. *Concini* & sa femme n'avaient point de crédit du tems de *Henri IV*. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid , ce

ne pouvait être que par la reine. C'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et encore une fois il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi ! un écrivain dans son grenier pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclairés du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal !

Pourquoi appeller un maréchal de France & sa femme , dame d'atour de la reine , *ces deux misérables* ? Le maréchal d'*Ancre* , qui avait levé une armée à ses fraix contre les rebelles , mérite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à *Ravaillac* , à *Cartouche* , aux voleurs publics , aux calomniateurs publics ?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. *Damien* n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire , qu'il n'a commis son crime que *par principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été autrefois à portée de connaître les convulsionnaires , j'en ai vus plus de vingt capables d'une pareille horreur , tant leur démente était atroce. La religion mal entendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage. Le propre du fanatisme est d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes superstitieuses , a fait tomber quelques flammèches dans une ame insensée & atroce ; quand

un ignorant furieux croit imiter faiblement *Phinée*, *Aod*, *Judith* & leurs semblables , cet ignorant a plus de complices qu'il ne pense. Bien des gens l'ont excité au parricide sans le savoir. Quelques personnes profèrent des paroles indiscrettes & violentes ; un domestique les répète , il les amplifie , il les *enfume* encor , comme disent les Italiens ; un *Châtel*, un *Ravaillac*, un *Damien* les recueille ; ceux qui les ont prononcées ne se doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils sont complices involontaires ; mais il n'y a eu ni complot , ni instigation. En un mot , on connaît bien mal l'esprit humain , si l'on ignore que le fanatisme rend la populace capable de tout.

A N E C D O T E S U R L' H O M M E A U M A S Q U E D E F E R .

L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, est le premier qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire avérée. C'est qu'il était très instruit de cette anecdote , qui étonne le siècle présent , qui étonnera la postérité , & qui n'est que trop véritable. On l'avait trompé sur la date de la mort de cet inconnu si singulièrement infortuné. Il fut enterré à St. Paul le 3 Mars 1703 , & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux isles de Ste. Marguerite ,

& ensuite à la Bastille ; toujours sous la garde du même homme , de ce *St. Mars* qui le vit mourir. Le père *Grifet* jésuite a communiqué au public le journal de la Bastille , qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal , puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la Bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot. Les uns ont dit que c'était le duc de *Beaufort*. Mais le duc de *Beaufort* fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669 ; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs comment aurait-on arrêté le duc de *Beaufort* au milieu de son armée ? Comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en fût rien ? Et pourquoi l'eût-on mis en prison , & pourquoi ce masque ?

Les autres ont rêvé le comte de *Vermandois* fils naturel de *Louis XIV* , mort publiquement de la petite vérole en 1683 à l'armée , & enterré dans la petite ville d'Aire , non dans Arras , en quoi le père *Grifet* s'est trompé , & en quoi il n'y a pas grand mal.

On a ensuite imaginé que le duc de *Montmouth* , à qui le roi *Jacques* fit couper la tête publiquement dans Londres en 1685 , était l'homme au masque de fer. Il aurait falu qu'il eût ressuscité , & qu'ensuite il eût changé l'ordre des tems ; qu'il eût mis l'année 1662

à la place de 1685 ; que le roi *Jacques* qui ne pardonna jamais à personne , & qui par-là mérita tous ses malheurs , eût pardonné au duc de *Montmouth* , & eût fait mourir au lieu de lui un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait falu trouver ce *Sofie* qui aurait eu la bonté de sè faire couper le cou en public pour sauver le duc de *Montmouth*. Il aurait falu que toute l'Angleterre s'y fût méprise ; qu'ensuite le roi *Jacques* eût prié instamment *Louis XIV* , de vouloir bien lui servir de sergent & de géolier. Ensuite *Louis XIV* ayant fait ce petit plaisir au roi *Jacques* , n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi *Guillaume* & pour la reine *Anne* , avec lesquels il fut en guerre ; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de géolier dont le roi *Jacques* l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées , il reste à favoir qui était ce prisonnier toujours masqué , à quel âge il mourut , & sous quel nom il fut enterré ? Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la Bastille , si on ne lui permettait de parler à son médecin , que couvert d'un masque ; c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue & jamais son visage. Pour son âge , il dit lui-même à l'apothicaire de la Bastille , peu

de jours avant sa mort, qu'il croyait avoir environ soixante ans ; & le Sr. *Marsoban* chirurgien du maréchal de *Richelieu* , & ensuite du duc d'*Orléans* régent , gendre de cet apoticaire , me l'a redit plus d'une fois.

Enfin , pourquoi lui donner un nom italien ? On le nomma toujours *Marchiali* ! Celui qui écrit cet article , en fait peut-être plus que le père *Grifet* ; & n'en dira pas davantage.

ANECDOTE SUR NICOLAS FOUQUET SURINTENDANT DES FINANCES.

Il est vrai que ce ministre eut beaucoup d'amis dans sa disgrâce , & qu'il persévérèrent jusqu'à son jugement. Il est vrai que le chancelier qui présidait à ce jugement , traita cet illustre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas *Michel le Tellier* , comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV* , c'était *Pierre Segnier*. Cette inadvertence d'avoir pris l'un pour l'autre , est une faute qu'il faut corriger.

Ce qui est très remarquable , c'est qu'on ne fait où mourut ce célèbre surintendant. Non qu'il importe de le savoir ; car sa mort n'ayant pas causé le moindre événement , elle est au rang de toutes les choses indifférentes. Mais elle prouve à quel point il était oublié sur la fin de sa vie , combien la considération

qu'on recherche avec tant des soins est peu de chose ; qu'heureux sont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette science ferait plus utile que celles des dates.

P E T I T E A N E C D O T E .

Il importe fort peu que le *Pierre Broussel*, pour lequel on fit les barricades , ait été conseiller-clerc. Le fait est qu'il avait acheté une charge de conseiller-clerc , parce qu'il n'était pas riche , & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans , & n'était clerc en aucun sens. Je ne fais rien de si inutile que de savoir ces minuties.

A N E C D O T E S U R L E T E S T A M E N T A T T R I B U É
A U C. D E R I C H E L I E U .

Le père *Grifet* veut à toute force que le cardinal de *Richelieu* ait fait un mauvais livre : à la bonne heure. Tant d'hommes d'état en ont fait ! mais c'est une belle passion de combattre si longtems pour tâcher de prouver que , selon le cardinal de *Richelieu* , les *Espagnols nos alliés* , gouvernés si heureusement par un Bourbon , *sont tributaires de l'enfer & rendent les Indes tributaires de l'enfer ; —* Le testament du cardinal de *Richelieu* n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports sur

la Méditerranée que toute la monarchie Espagnole. — Ce testament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille soldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce testament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorsqu'on établit un nouvel impôt on augmente la paye des soldats ; — ce qui n'est jamais arrivé ni en France , ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours supérieures. — Moyen infailible pour gagner leurs cœurs , & de rendre la magistrature respectable.

Qu'il faut forcer la noblesse de servir , & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conserver tous ses privilèges.

Que de trente millions à supprimer il y en a près de sept dont le remboursement ne devant être fait qu'au denier cinq , la suppression se fera en sept années & demi de jouissance. — De façon que , suivant ce calcul , cinq pour cent en sept ans & demi , feraient cent francs , au lieu qu'ils ne font que trente-sept & demi : & si on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital , les cent francs seront remboursés en cinq années juste. Le compte n'y est pas ; le testateur calcule assez mal.

Que Gènes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui souhaite.

Qu'il faut être bien chaste. — Le testateur ressemblait à certains prédicateurs. Faites

ce qu'ils disent , & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la Ste. Chappelle de Paris. — Chose importante dans la crise où l'Europe était alors , & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoit XI embarrassâ beaucoup les cordeliers , piqués sur le sujet de la pauvreté , savoir des revenus de St. François , qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. — Chose plus importante encore , & plus savante , surtout quand on prend Jean XXII pour Benoit XI , & quand dans un testament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Espagne , ni des moyens de faire la paix , ni des dangers présents , ni des ressources , ni des alliances , ni des généraux , ni des ministres qu'il faut employer , ni même du dauphin , dont l'éducation importait tant à l'état ; enfin d'aucun objet du ministère.

Je consens de tout mon cœur qu'on charge (puis qu'on le veut) la mémoire du cardinal de *Richelieu* , de ce malheureux ouvrage rempli d'anacronismes , d'ignorances , de calculs ridicules , de faussetés recon- nues , dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable ; qu'on s'efforce de persuader que le plus grand ministre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux , comme

Première partie.

R

le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaisir à tous ceux qui détestent sa tyrannie.

Il est bon même , pour l'histoire de l'esprit humain , qu'on sache que ce détestable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans , tandis qu'on le croyait d'un grand ministre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité pour faire croire que le livre est du cardinal de Richelieu. Il ne faut pas dire *qu'on a trouvé une suite du premier chapitre du testament politique , corrigée en plusieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu* , parce que cela n'est pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuscrit intitulé *Narration succinte* : cette narration succinte n'a aucun rapport au testament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du testament avec des notes.

À l'égard des notes , on ne fait de quelles mains elles sont.

Ce qui est très vrai , c'est que le testament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal , qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort ; qu'on n'en a jamais vu l'original signé de lui , que le livre est très mauvais , & qu'il ne mérite guères qu'on en parle.

A U T R E S A N E C D O T E S .

Charles I , cet infortuné roi d'Angleterre , est-il l'auteur du fameux livre *Eikôn basiliké* ? ce roi aurait-il mis un titre grec à son livre ?

Le comte de *Moret* , fils de *Henri IV* , blessé à la petite escarmouche de Castelnaudari , vécut-il jusqu'en 1693 sous le nom de l'hermite frère *Jean-Baptiste* ? quelle preuve a-t-on que cet hermite était fils de *Henri IV* ? Aucune.

Jeannie d'Albret de Navarre , mère de *Henri IV* , épousa-t-elle après la mort d'*Antoine* un gentilhomme nommé *Goyon* , tué à la St. Barthelemi ? en eut-elle un fils prêchant à Bordeaux ? ce fait se trouve très détaillé dans les remarques sur les réponses de Bayle aux questions d'un provincial , in-folio , page 689.

Marguerite de Valois épouse de *Henri IV* , accoucha-t-elle de deux enfans secrètement pendant son mariage ? on remplirait des volumes de ces singularités.

C'est bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choses si inutiles au genre-humain ! cherchons comment nous pourons guérir les écrouelles , la goutte , la pierre , la gravelle & mille maladies chroniques ou aiguës. Cherchons des remèdes con-

tre les maladies de l'ame non moins funestes & non moins mortelles ; travaillons à perfectionner les arts , à diminuer les malheurs de l'espèce humaine ; & laissons là les *Ana*, les *anecdotes* , les *histoires curieuses de notre tems* , le *nouveau choix de vers si mal choisis* , cité à tout moment dans le dictionnaire de Trévoux , & les *recueils des prétendus bons mots* &c. , & les *lettres d'un ami à un ami* , & les *lettres anonimes* , & les *réflexions sur la tragédie nouvelle*. &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que *Louis XIV* exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun recueil d'édits, dans aucun mémoire du tems.

Je lis dans le même livre, que le roi de Prusse fait donner cinquante écus à toutes les filles grosses. On ne pourrait à la vérité mieux placer son argent & mieux encourager la propagation ; mais je ne crois pas que cette profusion royale soit vraie ; du moins je ne l'ai pas vu.

ANECDOTE RIDICULE SUR THÉODORIC.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe sous la main , & qui me semble fort étrange. Il est dit dans une histoire chronologique d'Italie, que le grand *Théodoric* arien, cet homme qu'on nous peint si sage , avait

parmi ses ministres un catholique qu'il aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute sa confiance. Ce ministre croit s'assurer de plus en plus la faveur de son maître en embrassant l'arianisme ; & Théodoric lui fait aussi-tôt couper la tête, en disant, Si cet homme n'a pas été fidèle à DIEU, comment le sera-t-il envers moi qui ne suis qu'un homme ?

Le compilateur ne manque pas de dire, que ce trait fait beaucoup d'honneur à la manière de penser de Théodoric à l'égard de la religion.

Je me pique de penser à l'égard de la religion mieux que l'Ostrogoth *Théodoric* assassin de *Simmaque* & de *Boèce*, puisque je suis bon catholique, & que *Théodoric* était arien. Mais je déclarerais ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi ! il aurait fait couper la tête sur le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis ! comment un adorateur de DIEU qui passe de l'opinion d'*Athanasé* à l'opinion d'*Arius* & d'*Eusèbe*, est-il infidèle à DIEU ? il était tout au plus infidèle à *Athanasé* & à ceux de son parti, dans un tems où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais *Théodoric* ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à DIEU, pour avoir admis le terme de *consubstantiel* après l'avoir rejeté. Faire couper la tête à son

favori sur une pareille raison , c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez - vous de *Louis XIV* s'il eût fait couper sur le champ la tête au duc de *la Force*, parce que le duc de *la Force* avait quitté le calvinisme pour la religion de *Louis XIV* ?

A N E C D O T E S U R L E M A R É C H A L D E L U X E M B O U R G .

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande , & je trouve que le maréchal de *Luxembourg* en 1672 , fit cette harangue à ses troupes ; *Allez , mes enfans , pilliez , volez , tuez , violez , & s'il y a quelque chose de plus abominable ne manquez pas de le faire , afin que je voye que je ne me suis pas trompé en vous choisissant comme les plus braves des hommes.*

Voilà certainement une jolie harangue : elle n'est pas plus vraie que celles de *Tite-Live* ; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de deshonorner la typographie , cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux , qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

A N E C D O T E S U R L O U I S X I V .

C'est une petite erreur dans l'*abrégé chronologique de l'histoire de France* , de supposer

que *Louis XIV* après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre , après neuf années de malheurs , après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées , ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre , *j'ai toujours été le maître chez moi , quelquefois chez les autres , ne m'en faites pas souvenir*. J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très déplacé , très faux à l'égard des Anglais , & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de *Torcy* , qui toujours présent à toutes les audiences du comte de *Stairs* ambassadeur d'Angleterre , avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie , ni vraisemblable , & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très utile , où tous les grands événemens rangés dans l'ordre le plus commode , sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire , la deshonnorent ; & malheureusement , presque toutes les anciennes histoires , ne sont guères que des contes. *Mallébranche* à cet égard avait raison de dire , qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

L E T T R E D E M r . D E V . S U R
P L U S I E U R S A N E C D O T E S .

Nous croyons devoir terminer cet article des *anecdotes* par une lettre de Mr. de V. à Mr. *Damilaville* philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami Mr. de V. dans la catastrophe mémorable des *Calas* & des *Sirven*. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous, la mémoire de ce citoyen, qui dans une vie obscure a montré des vertus qu'on ne rencontre guères dans le grand monde. Il faisait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'a-

a) Le folliculaire dont on parle, est celui-là même qui ayant été chassé des jésuites, a composé des libelles pour vivre, & qui a rempli ses libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une sur son compte.

Lettre du Sr. Royou avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 Mars 1770.

„ *Fréron* épousa ma sœur il y a trois ans, (en
„ Bretagne) mon père donna vingt mille livres de
„ dot. Il les dissipa avec des filles, & donna du
„ mal à ma sœur. Après quoi il la fit partir pour
„ Paris, dans le panier du coche, & la fit coucher
„ en chemin sur la paille. Je courus demander rai-

ini intime de Mr. de V. & de Mr. Diderot.
Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 May 1762.

„ Par quel hazard s'est-il pu faire , mon
„ cher ami , que vous ayez lu quelques feuil-
„ les de l'*Année littéraire* de maître *Aliboron* ?
„ chez qui avez-vous trouvé ces rapsodies ?
„ il me semble que vous ne voyez pas d'or-
„ dinaire mauvaise compagnie. Le monde
„ est inondé des sottises de ces folliculaires
„ qui mordent parce qu'ils ont faim , & qui
„ gagnent leur pain à dire de plattes injures.

„ Ce pauvre *Fréron* a) , à ce que j'ai oui
„ dire , est comme les gueuses des rues de
„ Paris , qu'on tolère quelque tems pour le
„ service des jeunes gens désœuvrés , qu'on

„ son à ce malheureux. Il feignit de se repentir.
„ Mais comme il faisait le métier d'espion , & qu'il
„ fut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans
„ les troubles de Bretagne , il m'accusa auprès de
„ Mr. de . , & obtint une lettre de cachet pour
„ me faire enfermer. Il vint lui-même avec des
„ archers dans la rue des noyers un lundi à dix
„ heures de matin , me fit charger de chaînes , se
„ mit à côté de moi dans un fiacre , & tenait lui-
„ même le bout de la chaîne. . . &c. «

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-
frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce
Fréron n'a pas laissé de parler de religion & de ver-
tu dans ses feuilles. Adressez-vous à son marchand
de vin.

„ renferme à Biffetre trois ou quatre fois
 „ par an , & qui en sortent pour reprendre
 „ leur premier métier.

„ J'ai lu les feuilles que vous m'avez en-
 „ voyées. Je ne suis pas étonné que maître
 „ *Aliboron* criè un peu sous les coups de
 „ fouet que je lui ai donnés. Depuis que je
 „ me suis amusé à immoler ce polisson à la
 „ risée publique sur tous les théâtres de l'Eu-
 „ rope , il est juste qu'il se plaigne un peu.
 „ Je ne l'ai jamais vu , DIEU merci. Il m'é-
 „ crivit une grande lettre il y a environ
 „ vingt ans. J'avais entendu parler de ses
 „ mœurs , & par conséquent je ne lui fis
 „ point de réponse. Voilà l'origine de toutes
 „ les calomnies qu'on dit qu'il débita contre
 „ moi dans ses feuilles. Il faut le laisser faire ,
 „ les gens condamnés par leurs juges ont
 „ permission de leur dire des injures.

„ Je ne fais ce que c'est qu'une comédie
 „ italienne qu'il m'impute , intitulée , *Quand*
 „ *me mariera-t-on ?* voilà la première fois
 „ que j'en ai entendu parler. C'est un men-
 „ songe absurde. DIEU a voulu que j'aye fait
 „ des pièces de théâtre pour mes péchés ;
 „ mais je n'ai jamais fait de farce italienne.
 „ Rayez cela de vos anecdotes.

„ Je ne fais comment une lettre que j'é-
 „ crivis à mylord *Littleton* & sa réponse ,
 „ sont tombées entre les mains de ce *Fréron* ;
 „ mais je puis vous assurer qu'elles sont tou-

„ tes deux entièrement falsifiées. Jugez-en ;
 „ je vous en envoie les originaux.

„ Ces messieurs les folliculaires ressemblent
 „ assez aux chiffonniers , qui vont ramassant
 „ des ordures pour faire du papier.

„ Ne voila-t-il pas encore une belle anecdote , & bien digne du public, qu'une lettre de moi au professeur *Haller* , & une lettre du professeur *Haller* à moi ! & de quoi s'avisa Mr. *Haller* de faire courir mes lettres & les siennes ? & de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer & de les falsifier pour gagner cinq sous ? Il me la fait signer du château de Tournex , où je n'ai jamais demeuré.

„ Ces impertinences amusent un moment
 „ des jeunes gens oisifs , & tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce tems-ci tombent en foule.

„ L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *Quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas , est très vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV* que parce que j'en étais sûr , & je n'ai point rapporté celle du *Niticorax* parce que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans mon enfance au collège des jésuites , pour me faire sentir la supériorité du père de *la Chaise* sur le grand-aumônier de France. On prétendait que le grand-aumônier interrogé sur la signification de

„ *Niticorax*, dit que c'était un capitaine du
 „ roi *David*, & que le révérend père *la Chaise*
 „ assura que c'était un hibou ; peu m'im-
 „ porte. Et très peu m'importe encor qu'on
 „ fredonne pendant un quart d'heure dans
 „ un latin ridicule un *niticorax* grossièrement
 „ mis en musique.

„ Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV*
 „ d'ignorer le latin ; il savait gouverner , il
 „ savait faire fleurir tous les arts , cela vaut
 „ mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs
 „ cette ignorance du latin ne venait pas de
 „ sa faute , puisque dans sa jeunesse il ap-
 „ prit de lui-même l'italien & l'espagnol.

„ Je ne fais pas pourquoi l'homme que le
 „ folliculaire fait parler me reproche de citer
 „ le cardinal de *Fleuri*, & s'égaie à dire que
 „ j'aime à citer de grands noms. Vous savez ,
 „ mon cher ami , que mes grands noms
 „ sont ceux de *Newton*, de *Loke*, de *Corneille*,
 „ de *Racine*, de *La Fontaine*, de *Boileau*. Si
 „ le nom de *Fleuri* était grand pour moi ,
 „ ce serait le nom de l'abbé *Fleuri* auteur
 „ des *discours patriotiques*, & *savans*, qui
 „ ont sauvé de l'oubli son *histoire ecclésiast-*
 „ *tique* ; & non pas le cardinal de *Fleuri*
 „ que j'ai fort connu avant qu'il fût minis-
 „ tre , & qui, quand il le fut, fit exiler un des
 „ plus respectables hommes de France, l'abbé
 „ *Pucelle*, & empêcha bénévolement pendant
 „ tout son ministère qu'on ne soutint les

„ quatre fameufes propositions fur lesquelles
 „ eft fondée la liberté françaife dans les cho-
 „ fes eccléfiastiques.

„ Je ne connais de grands - hommes que
 „ ceux qui ont rendu de grands services au
 „ genre - humain.

„ Quand j'amaffai des matériaux pour écri-
 „ re le *Siècle de Louis XIV* , il falut bien
 „ consulter des généraux , des ministres , des
 „ aumôniers , des dames & des valets de
 „ chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été
 „ aumônier , & il m'apprit fort peu de chose.
 „ Mr. le maréchal de *Villars* m'apprit beau-
 „ coup pendant quatre ou cinq années de
 „ tems , comme vous le savez ; & je n'ai
 „ pas dit tout ce qu'il voulut bien m'ap-
 „ prendre.

„ Mr. le duc d'*Antin* me fit part de plu-
 „ sieurs anecdotes , que je n'ai donné que
 „ pour ce qu'elles valaient.

„ Mr. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit
 „ par une seule ligne en marge de mes ques-
 „ tions , que *Louis XIV* n'eut jamais de part
 „ à ce fameux testament du roi d'Espagne
 „ *Charles II* , qui changea la face de l'Eu-
 „ rope.

„ Il n'est pas permis d'écrire une histoire
 „ contemporaine autrement , qu'en consultant
 „ avec assiduité , & en confrontant tous les
 „ témoignages. Il y a des faits que j'ai vus
 „ par mes yeux , & d'autres par des yeux

„ meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur
 „ les choses essentielles.

„ Le roi régnant m'a rendu publiquement
 „ cette justice : je crois ne m'être guères
 „ trompé sur les petites anecdotes , dont je
 „ fais très peu de cas ; elles ne sont qu'un
 „ vain amusement. Les grands événemens
 „ instruisent.

„ Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine , m'a
 „ rendu le témoignage authentique , que j'a-
 „ vais parlé de toutes les choses importantes
 „ arrivées sous le règne de ce héros impru-
 „ dent , comme si j'en avais été le témoin
 „ oculaire.

„ A l'égard des petites circonstances , je les
 „ abandonne à qui voudra ; je ne m'en sou-
 „ cie pas plus que de l'histoire des quatre
 „ fils *Aimon*.

„ J'estime bien autant celui qui ne fait
 „ pas une anecdote inutile , que celui qui la
 „ fait.

„ Puisque vous voulez être instruit des
 „ bagatelles & des ridicules , je vous dirai
 „ que votre malheureux folliculaire se trom-
 „ pe , quand il prétend qu'il a été joué sur
 „ le théâtre de Londres , avant d'avoir été
 „ berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*.
 „ La traduction , ou plutôt l'imitation de la
 „ comédie de l'*Ecoffaise* & de *Fréron* , faite
 „ par Mr. *George Kolman* , n'a été jouée sur
 „ le théâtre de Londres qu'en 1766 , & n'a

„ été imprimée qu'en 1767 chez *Beket & de*
 „ *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Lon-
 „ dres qu'à Paris , parce que par tout pays
 „ on aime la vertu des *Lindanes* & des *Fri-*
 „ *port* , & qu'on déteste les folliculaires qui
 „ barbouillent du papier , & mentent pour
 „ de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui
 „ composa l'épilogue. Mr. *George Kolman* m'a
 „ fait l'honneur de m'envoyer sa pièce ; elle
 „ est intitulée *The English Merchant*.

„ C'est une chose assez plaisante qu'à Lon-
 „ dres , à Petersbourg , à Vienne , à Gènes ,
 „ à Parme , & jusqu'en Suisse , on se soit
 „ également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est
 „ pas à sa personne qu'on en voulait ; il
 „ prétend que l'*Ecoffaise* ne réussit à Paris ,
 „ que parce qu'il y est detesté. Mais la pièce
 „ a réussi à Londres , à Vienne , où il est in-
 „ connu. Personne n'en voulait à *Pourceau-*
 „ *gnac* , quand *Pourceaugnac* fit rire l'E-
 „ rope.

„ Ce sont-là des anecdotes littéraires as-
 „ sez bien constatées. Mais ce sont, sur ma
 „ parole , les vérités les plus inutiles qu'on
 „ ait jamais dites. Mon ami , un chapitre
 „ de Cicéron , de *officiis* , & de *natura deo-*
 „ *rum* , un chapitre de *Loke* , une lettre pro-
 „ vinciale , une bonne fable de *La Fontaine* ,
 „ des vers de *Boileau* & de *Racine* , voilà
 „ ce qui doit occuper un vrai littérateur.

„ Je voudrais bien savoir quelle utilité le

„ public retirera de l'examen que fait le fol-
 „ liculaire , si je demeure dans un château
 „ ou dans une maison de campagne. J'ai lu
 „ dans une des quatre cent brochures faites
 „ contre moi par mes confrères de la plume ,
 „ que madame la duchesse de *Richelieu* m'a-
 „ vait fait présent un jour d'un carrosse fort
 „ joli , & de deux chevaux gris pommelés ,
 „ que cela déplut fort à Mr. le duc de *Richelieu*. Et là-dessus on bâtit une longue
 „ histoire. Le bon de l'affaire , c'est que
 „ dans ce tems-là Mr. le duc de *Richelieu*
 „ n'avait point de femme.

„ D'autres impriment mon *porte-feuille re-*
 „ *trouvé* , d'autres mes *lettres à Mr. B. , & à*
 „ *madame D. ,* à qui je n'ai jamais écrit ; &
 „ dans ces lettres toujours des anecdotes.

„ Ne vient-on pas d'imprimer les *lettres pré-*
 „ *tendues de la reine Christine , de Ninon l'En-*
 „ *clos ?* &c. &c. Des curieux mettent ces so-
 „ tises dans leurs bibliothèques , & un jour
 „ quelque érudit aux gages d'un libraire les
 „ fera valoir comme des monumens précieux
 „ de l'histoire. Quel fatras ! quelle pitié !
 „ quel opprobre de la littérature ! quelle
 „ perte de tems !

„ Je lis actuellement des articles de l'En-
 „ cyclopédie , qui doivent servir d'instruc-
 „ tion au genre-humain ; mais tout n'est
 „ pas égal. &c. &c.

ANATOMIE.

L'Anatomie ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encor infidèlement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre baidon mis à sa place.

Depuis *Vésale* jusqu'à *Le Cat* on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez *Borelli* sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres, dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils se sont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatrième survenant prétend que *Jurin* s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter &

Première partie.

S

dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute depuis *Hippocrate* sur la manière dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des suc digestifs ; d'autres les lui refusent. Les chimistes font de l'estomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appetits, des goûts, & des aversions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais savoir la cause.

On dit que notre chile se trouve déjà tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons ; sans savoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération, mais personne ne fait encore seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs, mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation , sont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine , & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles , nous est aussi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philosophes.

Vinslou & *Lémeri* entassent mémoire sur mémoire concernant la génération des mulets ; les sçavans se partagent : l'âne fier & tranquille sans se mêler de la dispute , subjugué cependant sa cavale qui lui donne un beau mulet , sans que *Lémeri* & *Vinslou* se doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche est beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles physiciens ont soutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Vossius attribuait la couleur des nègres à une maladie. *Ruisch* a mieux rencontré en les disléquant , & en enlevant avec une adresse singulière le corps muqueux-réticulaire qui est noir ; & malgré cela il se trouve encor des physiciens qui croient les noirs originairement blancs. Mais qu'est ce qu'un système que la nature défavoue ?

Boerhave assure que le sang dans les vésicules des poumons est *pressé*, *chassé*, *foulé*, *brisé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'est vrai. Il attribue la couleur rouge du sang à un fluide caustique, & on lui nie son caustique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel passe un fluide invisible; les autres en font un violon dont les cordes sont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la plethore du sang. *Terrenconi* & *Vienissans* croient que la cause de ces évacuations est dans un esprit vital, dans le froissement des nerfs, enfin dans le besoin d'aimer.

On a recherché jusqu'à la cause de la sensibilité, & on a été jusqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi animés. On a cru les membranes du fœtus irritables; & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé est le *ton* que le membre conserve encore. Cet autre dit que c'est l'*élasticité*; un troisième l'appelle *irritabilité*. La cause; tous l'ignorent; tous sont à la porte du dernier asyle où la nature se renferme; elle ne

se montre jamais à eux, & ils devinent dans son antichambre.

Heureusement ces questions sont étrangères à la médecine utile, qui n'est fondée que sur l'expérience, sur la connaissance du tempéramment d'un malade, sur des remèdes très simples donnés à propos; le reste est pure curiosité; & souvent charlatanerie.

Si un homme à qui on sert un plat d'écrevisses qui étaient toutes grises avant la cuisson, & qui sont devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorsqu'il saurait bien précisément comment elles sont devenues rouges, il ne mangerait d'écrevisses de sa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

LE grand procès des anciens & des modernes n'est pas encor vidé; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux tems valait beaucoup mieux que le tems présent. *Nestor*, dans l'*Iliade*, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'*Achille* & d'*Agamemnon*, débute par leur dire. . . . j'ai vécu

autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous ; non je n'ai jamais vu , & je ne verrai jamais de si grands personnages que *Drias* , *Cénée* , *Exadius* , *Poliphème* égal aux Dieux , &c.

La postérité a bien vengé *Achille* du mauvais compliment de *Nestor* , vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus *Drias* ; on n'a guères entendu parler d'*Exadius* , ni de *Cénée* ; & pour *Poliphème* égal aux Dieux , il n'a pas une trop bonne réputation , à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front , & de manger des hommes tout crus.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

*Ipsa dedit dulcis fœtus & pabula læta ,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore ;
Conterimusque boves , & vires agricolarum. &c.*

La nature languit ; la terre est épuisée ;
L'homme dégénéré dont la force est usée ,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes , en tout tems , ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois ;

La lune était plus grande , & la nuit moins obscure ;
L'hyver se couronnait de fleurs & de verdure ;
L'homme , ce roi du monde , & roi très fainéant ,
Se contemplait à l'aise , admirait son néant ,
Et formé pour agir se plaisait à rien faire. &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à *Auguste*. „ Faut-il donc , dit-il , que nos poë. Epist. I.
„ mes soient comme nos vins , dont les plus lib. 2.
„ vieux sont toujours préférés ? “ Il dit ensuite :

Indignor quidquam reprehendi , non quia crasse Ibid.
Compositum illepidè putetur ; sed quia nuper ;
Nec veniam antiquis sed honorem & præmia posci.

.

Ingeniis non ille favet , plauditque sepultis ;
Nostra sed impugnat : nos nostraque lividus odit. &c.

J'ai vu ce passage imité ainsi en vers familiers.

Rendons toujours justice au beau.
Et-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du tems jadis ?
C'est en vain qu'ils sont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres sont des trésors ,
Dit la sotte & maligne envie.

Ce n'est pas qu'elle aime les morts ;
Elle hait ceux qui font en vie.

Le savant & ingénieux *Fontenelle* s'exprime ainsi sur ce sujet.

„ Toute la question de la prééminence
„ entre les anciens & les modernes , étant une
„ fois bien entendue , se réduit à savoir . si
„ les arbres qui étaient autrefois dans nos
„ campagnes étaient plus grands que ceux
„ d'aujourd'hui ? En cas qu'ils l'aient été ,
„ *Homère* , *Platon* , *Démophèné* , ne peuvent
„ être égalés dans ces derniers siècles ; mais
„ si nos arbres sont aussi grands que ceux
„ d'autrefois , nous pouvons égaler *Homère* ,
„ *Platon* , & *Démophèné*.

„ Eclaircissions ce paradoxe. Si les anciens
„ avaient plus d'esprit que nous , c'est donc
„ que les cerveaux de ce tems - là étaient
„ mieux disposés , formés de fibres plus fer-
„ mes ou plus délicates , remplis de plus
„ d'esprits animaux ; mais en vertu de quoi
„ les cerveaux de ce tems - là auraient - ils
„ été mieux disposés ? Les arbres auraient
„ donc été aussi plus grands & plus beaux ;
„ car si la nature était alors plus jeune &
„ plus vigoureuse , les arbres , aussi bien
„ que les cerveaux des hommes , auraient
„ dû se sentir de cette vigueur & de cette
„ jeunesse. “ (Digression sur les *Anciens* &
les *Modernes*. Tom. IV. édition de 1742.)

Avec la permission de cet illustre académicien , ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir , si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies , & d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine ; mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone : mais , supposé que les chênes de Dodone eussent parlé , il serait très clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres , qui probablement ne parleront jamais.

La Motte , homme d'esprit & de talens , qui a mérité des applaudissemens dans plus d'un genre , a soutenu , dans une ode remplie de vers heureux , le parti des modernes. Voici une de ses stances.

Et pourquoi veut-on que j'encense
Ces prétendus Dieux dont je fors ?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes ressorts.
Croit-on la nature bizarre ,
Pour nous aujourd'hui plus avare ,
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre ,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains ?

On pouvait lui répondre , Estimez vos aînés sans les adorer. Vous avez une intelligence & des refforts comme *Virgile* & *Horace* en avaient ; mais ce n'est pas peut-être absolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent supérieur au vôtre , & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuse que les langues modernes , qui font un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Vestphalie & que le Limosin à former certains génies. Il se pourrait bien encor que le gouvernement d'Athènes , en secondant le climat , eût mis dans la tête de *Démotène* quelque chose que l'air de Clamar & de la Grenouillère , & le gouvernement du cardinal de *Richelieu* ne mirent point dans la tête d'*Omer Talon* & de *Jérôme Bignon*.

Quelqu'un répondit alors à *La Motte* par le petit couplet suivant :

Cher *La Motte* , imite & révère
Ces Dieux dont tu ne descends pas.
Si tu crois qu'*Horace* est ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'est point bizarre ,
Pour *Danchet* elle est fort avare ;

Mais Racine en fut bien traité,
 Tibulle était guidé par elle;
 Mais pour notre ami La Chapelle, *a)*
 Hélas, qu'elle a peu de bonté!

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre jusqu'au tems de *Plutarque*, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des *Médicis* jusqu'à *Louis XIV* inclusivement?

Les Chinois, plus de deux cent ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille piés quarrés de baze. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vint aisément à bout en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience

a) Ce *La Chapelle* était un receveur général des finances, qui traduisit très platement *Tibulle*; mais ceux qui dinaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

dans les peuples , mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois , ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

DU CHEVALIER TEMPLE.

Le chevalier *Temple* , qui a pris à tâche de rabaisser tous les modernes , prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome : mais tout Anglais qu'il était , il devait convenir que l'église de St. Pierre est incomparablement plus belle que n'était le capitol.

C'est une chose curieuse que l'assurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre astronomie , rien dans la connaissance du corps humain , si ce n'est peut-être , dit-il , la circulation du sang. L'amour de son opinion , fondé sur son extrême amour-propre , lui fait oublier la découverte des satellites de *Jupiter* , des cinq lunes & de l'anneau de *Saturne* , de la rotation du soleil sur son axe , de la position calculée de trois mille étoiles , des loix données par *Képler* & par *Newton* aux orbes célestes ; des causes de la précession des équinoxes , & de cent autres connaissances dont les anciens ne soupçonnaient pas même la possibilité.

Les découvertes dans l'anatomie sont en

un si grand nombre. Un nouvel univers en petit , découvert avec le microscope , était compté pour rien par le chevalier *Temple* ; il fermait les yeux aux merveilles de ses contemporains , & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jusqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun reste de la magie des Indiens , des Caldéens , des Egyptiens ; & par cette magie il entend une profonde connaissance de la nature , par laquelle ils produisaient des miracles sans qu'il en cite aucun , parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. „ Que font de-
 „ venus , dit il , les charmes de cette musi-
 „ que qui enchantait si souvent les hommes
 „ & les bêtes , les poissons , les oiseaux , les
 „ serpens , & changeait leur nature ? “

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'*Orphée* , & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie , ni même celle de France , qui à la vérité ne charment pas les serpens , mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encor plus étrange , c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres , il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde *Rabelais* comme un grand-homme ; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ou-

vrages. C'était pourtant un homme savant ; un homme de cour , un homme de beaucoup d'esprit , un ambassadeur , qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances : un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

DE BOILEAU ET DE RACINE.

Boileau & Racine, en écrivant en faveur des anciens contre *Perrault*, furent plus adroits que le chevalier *Temple*. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. *Boileau* s'en tient à justifier *Homère* contre *Perrault*, mais en glissant adroitement sur les défauts du poète Grec , & sur le sommeil que lui reproche *Horace*. Il ne s'étudie qu'à tourner *Perrault*, l'ennemi d'*Homère*, en ridicule. *Perrault* entend-il mal un passage , ou traduit-il mal un passage qu'il entend ? voilà *Boileau* qui saisit ce petit avantage , qui tombe sur lui en ennemi redoutable , qui le traite d'ignorant , de plat écrivain : mais il se pouvait très bien faire que *Perrault* se fût souvent trompé , & que pourtant il eût souvent raison sur les contradictions , les répétitions , l'uniformité des combats , les longues harangues dans la mêlée , les indécentes , les inconséquences de la conduite des Dieux dans le poème , enfin sur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poète

était tombé. En un mot, *Boileau* se moqua de *Perrault* beaucoup plus qu'il ne justifia *Homère*.

DE L'INJUSTICE ET DE LA MAUVAISE FOI
DE RACINE DANS LA DISPUTE CONTRE
PERRAULT AU SUJET D'EURIPIDE, ET
DES INFIDÉLITÉS DE BRUMOY.

Racine usa du même artifice, car il était tout aussi malin que *Boileau* pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui son capital de la fatyre; il jouit du plaisir de confondre ses ennemis sur une petite méprise très pardonnable où ils étaient tombés au sujet d'*Euripide*, & en même tems de se sentir très supérieur à *Euripide* même. Il raille autant qu'il le peut ce même *Perrault* & ses partisans sur leur critique de l'*Alceste* d'*Euripide*; parce que ces messieurs malheureusement avaient été trompés par une édition fautive d'*Euripide*, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'*Admète* pour celles d'*Alceste*: mais cela n'empêche pas qu'*Euripide* n'eût grand tort en tout pays, dans la manière dont il fait parler *Admète* à son père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

„ Quoi donc, lui répond le roi son père,
„ à qui adressez-vous, s'il vous plaît, un

„ discours si hautain ? Est-ce à quelque es-
 „ clave de Lidie ou de Phrygie ? Ignorez-
 „ vous que je suis né libre & Thésalien ? “
 (Beau discours pour un roi & pour un père !)
 „ Vous m'outragez comme le dernier des
 „ hommes. Où est la loi qui dit que les pè-
 „ res doivent mourir pour leurs enfans ?
 „ Chacun est ici-bas pour soi. J'ai rempli
 „ mes obligations envers vous. Quel tort
 „ vous fais je ? demandai-je que vous mou-
 „ riez pour moi ? La lumière vous est pré-
 „ cieuse ; me l'est-elle moins ? Vous
 „ m'accusez de lâcheté Lâche vous-mê-
 „ me ; vous n'avez pas rougi de presser vo-
 „ tre femme de vous faire vivre en mourant
 „ pour vous Ne vous sied-il pas bien
 „ après cela de traiter de lâches , ceux qui
 „ refusent de faire pour vous , ce que vous
 „ n'avez pas le courage de faire vous-mê-
 „ me Croyez-moi , taisez-vous
 „ Vous aimez la vie ; les autres ne l'aiment
 „ pas moins Soyez sûr que si vous m'in-
 „ juriez encor , vous entendrez de moi des
 „ duretés qui ne feront pas des menfonges. “
 Le chœur prend alors la parole. „ C'est
 „ assez & déjà trop des deux côtés : cessez ,
 „ vieillard , cessez de maltraiter de paroles
 „ votre fils. “

Ce chœur aurait dû plutôt ce semble faire
 une forte reprimande au fils d'avoir très bru-
 talement parlé à son propre père , & de lui
 avoir

avoir reproché si aigrement de n'être pas mort.

Tout le reste de la scène est dans ce goût.

P H É R È S *à son fils.*

Tu parles contre ton père sans en avoir reçu d'outrage.

A D M È T È.

Oh ! j'ai bien vu que vous aimez à vivre longtems.

P H É R È S.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui est morte pour toi ?

A D M È T È.

Ah ! le plus infame des hommes , c'est la preuve de ta lâcheté.

P H É R È S.

Tu ne pouras pas au moins dire qu'elle est morte pour moi.

A D M È T È.

Plût au ciel ! que tu fusses dans un état où tu eusses besoin de moi.

L E P È R E.

Fais mieux , épouse plusieurs femmes , afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus longtems.

Première partie.

T

Après cette scène un domestique vient parler tout seul de l'arrivée d'*Hercule*. „ C'est „ un étranger , dit-il , qui a ouvert la porte „ lui-même , s'est d'abord mis à table ; il se „ fâche de ce qu'on ne lui sert pas assez vite „ à manger , il remplit de vin à tout moment sa coupe , boit à longs traits du rouge & du paillet , & ne cesse de boire , & „ de chanter de mauvaises chansons qui ressemblent à des hurlemens , sans se mettre „ en peine du roi & de sa femme que nous „ pleurons. C'est sans doute quelque fripon „ adroit , un vagabond , un assassin.

Il peut être assez étrange qu'on prenne *Hercule* pour un fripon adroit ; il ne l'est pas moins qu'*Hercule* ami d'*Admète* soit inconnu dans la maison. Il l'est encor plus qu'*Hercule* ignore la mort d'*Alceste* , dans le tems même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts ; mais il est sûr que de telles scènes ne seraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brumoy qui nous a donné le *Théâtre des Grecs* , & qui n'a pas traduit *Euripide* avec une fidélité scrupuleuse , fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'*Admète* & de son père ; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences , des horreurs ; qu'ainsi

il faut convenir qu'elles ne sont pas tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot que les idées ont changé.

On peut répondre , que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect , que les enfans doivent à leurs pères.

Qui peut douter , ajoute t-il , que les idées n'aient changé en différens siècles sur des points de morale plus importans ?

On répond qu'il n'y en a guères de plus importans.

Un Français , continue-t-il , est insulté ; le prétendu bon-sens français veut qu'il courre les risques du duel , & qu'il tue ou meure pour recouvrer son honneur.

On répond que ce n'est pas le seul prétendu bon-sens français , mais celui de toutes les nations de l'Europe sans exception.

On ne sent pas assez combien cette maxime paraîtra ridicule dans deux mille ans ; & de quel air on l'aurait sifflée du tems d'Euripide.

Cette maxime est cruelle & fatale , mais non pas ridicule ; & on ne l'eût sifflée d'aucun air du tems d'Euripide. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Grecs & chez les Asiatiques. On voit , dès le commencement du premier livre de l'Iliade , *Achille* tirant à moitié son épée ; & il était prêt à se battre contre *Agamemnon* , si *Minerve* n'était venue le prendre par les cheveux , & lui faire remettre son épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'*Ephestion* & *Cratère* se battirent en duel ; & qu'*Alexandre* les sépara. Il est d'accord avec *Quinte-Curce*, qui dit que deux autres officiers d'*Alexandre* se battirent en duel : *imparibus armis duello*. Liv. IX. *certant.*

Et puis , quel rapport y a-t-il , je vous prie , entre un duel , & les reproches que se font *Admète* & son père *Phérès* tour-à-tour d'aimer trop la vie , & d'être des lâches ?

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs ; puisque *Brumoy* , le plus impartial de tous , s'est égaré à ce point , que ne doit-on pas attendre des autres ? Mais si les *Brumoy*s & les *Daciers* étaient là , je leur demanderais volontiers , s'ils trouvent beaucoup de sel dans le discours que *Poliphème* tient dans *Euripide* : *Je ne crains point le foudre de Jupiter. Je ne sais si ce Jupiter est un Dieu plus fier , & plus fort que moi. Je me soucie très peu de lui. S'il fait tomber de la pluie , je me renferme dans ma caverne ; j'y mange un veau rôti , ou quelque bête sauvage ; après quoi je m'étends tout de mon long ; j'avale un grand pot de lait ; je défais mon saion ; & je fais entendre un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre.*

Il faut que les scholastes n'ayent pas le nez bien fin , s'ils ne sont pas dégoûtés de ce bruit que fait *Poliphème* quand il a bien mangé.

Ils disent que le parterre d'Athènes riait de cette plaisanterie , & que jamais les Athéniens n'ont ri d'une sôrise. Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'esprit que la cour de Louis XIV ? Et la populace n'est pas la même partout ?

Ce n'est pas qu'*Euripide* n'ait des beautés , & *Sophocle* encor davantage ; mais ils ont de très plus grands défauts. On ose dire que les belles scènes de *Corneille* , & les touchantes tragédies de *Racine* , l'emportent autant sur les tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide* , que ces deux Grecs l'emportent sur *Thespis*. *Racine* sentait bien son extrême supériorité sur *Euripide* ; mais il louait ce poète Grec pour humilier *Perrault*.

Molière , dans ses bonnes pièces , est aussi supérieur au pur , mais froid *Térence* , & au farceur *Aristophane* , qu'au baladin *Dancourt*.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens , & d'autres en très petit nombre dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

DE QUELQUES COMPARAISONS ENTRE DES OUVRAGES CÉLÈBRES.

La raison & le goût veulent , ce me semble , qu'on distingue dans un ancien comme dans un moderne le bon & le mauvais ,

qui sont très souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de *Corneille*, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul ni dans *Homère*, ni dans *Sophocle*, ni dans *Euripide* qui en approche :

Que voulez-vous qu'il fît contre trois? - Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de *Rodogune*, les contrastes frappans des personnages & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a falu que *Rodogune* ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a falu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des tragédies de *Racine*, les seules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis *Æschyle* jusqu'au grand siècle de *Louis XIV.* Il sera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne se trouvait que chez lui ; de cette grandeur sans enflure qui seule est grandeur ; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des disputes de sophiste,

dans des pensées aussi fausses que recherchées , souvent exprimées en solécismes ; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans *Racine* de la faiblesse & de l'uniformité dans quelques caractères ; de la galanterie , & quelquefois de la coquetterie même ; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idille & de l'élégie plutôt que d'une grande passion théâtrale. Il se plaindra de ne trouver dans plus d'un morceau très bien écrit , qu'une élégance qui lui plaît , & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne ; il sera fâché de n'éprouver qu'une faible émotion , & de se contenter d'approuver quand il voudrait , que son esprit fût étonné & son cœur déchiré.

C'est ainsi qu'il jugera les anciens , non pas sur leur nom , non pas sur le tems où ils vivaient , mais sur leurs ouvrages même ; ce n'est pas trois mille ans qui doivent plaire , c'est la chose même. Si une darique a été mal frappée , que m'importe qu'elle représente le fils d'*Hystaspes* ? la monnoie de *Varin* est plus récente , mais elle est infiniment plus belle.

Si le peintre *Timante* venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais-royal , son tableau du sacrifice d'*Iphigénie* , peint de quatre couleurs ; s'il nous disait , des gens d'esprit m'ont assuré en Grèce que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'*A-*

Agamemnon dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de *Clitemnestre*, & que les larmes du père ne deshonorassent la majesté du monarque ; il se trouverait des connaisseurs qui lui répondraient, C'est un trait d'esprit & non pas un trait de peintre. Un voile sur la tête de votre principal personnage, fait un effet affreux dans un tableau. Vous avez manqué votre art ; voyez le chef-d'œuvre de *Rubens*, qui a su exprimer sur le visage de *Marie de Médicis* la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le sourire & la tendresse, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'*Agamemnon* cachât un peu son visage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux ; & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui est aussi désagréable à la vue, aussi peu pittoresque qu'il est opposé au costume ; vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter. Vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le desespoir. Vous êtes Grec, & *Rubens* est Belge ; mais le Belge l'emporte.

D'UN PASSAGE D'HOMÈRE.

Un Florentin homme de lettres , d'un esprit juste & d'un goût cultivé , se trouva un jour dans la bibliothèque de mylord *Chesterfield* avec un professeur d'Oxford , & un Écossais qui vantait le poème de *Fingal* , composé, disait-il , dans la langue du pays de Galles , laquelle est encor en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle , s'écriait-il ; le poème de *Fingal* a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans , sans avoir été jamais altéré ; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes ! alors il lut à l'assemblée ce commencement de *Fingal*.

„ *Cuchulin* était assis près de la muraille de
 „ Tura , sous l'arbre de la feuille agitée ; sa
 „ pique reposait contre un rocher couvert de
 „ mousse , son bouclier était à ses pieds sur
 „ l'herbe. Il occupait sa mémoire du souvenir du grand *Carbar* , héros tué par lui à la
 „ guerre. *Moran* né de *Fitilb* , *Moran* , sentinelle de l'Océan , se présenta devant lui.

„ Lève-toi , lui dit-il , lève-toi *Cuchulin* ;
 „ je vois les vaisseaux de *Suaran* , les ennemis sont nombreux , plus d'un héros s'avance sur les vagues noires de la mer.

„ *Cuchulin* aux yeux bleus , lui repliqua ,
 „ *Moran* fils de *Fitilb* , tu trembles toujours ;

„ tes craintes multiplient le nombre des en-
 „ nemis. Peut-être est-ce le roi des mon-
 „ tagnes desertes, qui vient à mon secours
 „ dans les plaines d'Ullin. Non, dit *Moran*,
 „ c'est *Suaran* lui-même, il est aussi haut
 „ qu'un rocher de glace ; j'ai vu sa lance,
 „ elle est comme un haut sapin ébranché
 „ par les vents ; son bouclier est comme la
 „ lune qui se lève ; il était assis au rivage
 „ sur un rocher, il ressemblait à un nuage
 „ qui couvre une montagne, &c. “

Ah ! voilà le véritable stile d'*Homère*, dit alors le professeur d'Oxford ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est que j'y vois la sublime éloquence hébraïque. Je crois lire les passages de ces beaux cantiques.

Psa- „ Tu gouverneras toutes les nations que
 me 2. „ tu nous soumettras, avec une verge de
 „ fer ; tu les briseras comme le potier fait
 „ un vase.

Pf. 3. „ Tu briseras les dents des pécheurs.

Pf. 17. „ La terre a tremblé, les fondemens des
 „ montagnes se sont ébranlés, parce que le
 „ Seigneur s'est fâché contre les montagnes ;
 „ & il a lancé la grêle & des charbons.

Pf. 19. „ Il a logé dans le soleil, & il en est sorti
 „ comme un mari sort de son lit.

Pf. 57. „ DIEU brisera leurs dents dans leur bou-
 „ che, il mettra en poudre leurs dents
 „ mâchelières ; ils deviendront à rien comme
 „ de l'eau ; car il a tendu son arc pour les

„ abattre ; ils feront engloutis tout vivans
 „ dans sa colère , avant d'attendre que les
 „ épines soient aussi hautes qu'un prunier.

„ Les nations viendront vers le soir , Ps. 58.
 „ affamées comme des chiens ; & toi , Sei-
 „ gneur , tu te moqueras d'elles , & tu les
 „ réduiras à rien.

„ La montagne du Seigneur est une mon- Ps. 67.
 „ tagne coagulée ; pourquoi regardez - vous
 „ les monts coagulés ? Le Seigneur a dit , je
 „ jetterai Basan ; je le jetterai dans la mer ,
 „ afin que ton pied soit teint de sang , &
 „ que la langue de tes chiens lèche leur sang.

„ Ouvre la bouche bien grande , & je la Ps. 80.
 „ remplirai.

„ Rends les nations comme une roue qui Ps. 82.
 „ tourne toujours , comme la paille devant
 „ la face du vent , comme un feu qui brûle
 „ une forêt , comme une flamme qui brûle
 „ des montagnes ; tu les poursuis dans ta
 „ tempête , & ta colère les troublera.

„ Il jugera dans les nations ; il les rem- Ps. 111.
 „ plira de ruines , il cassera les têtes dans la
 „ terre de plusieurs.

„ Bienheureux celui qui prendra tes petits Ps. 136.
 „ enfans , & qui les écrasera contre la pierre !
 „ &c. &c. &c.

Le Florentin ayant écouté avec une gran-
 de attention les versets des cantiques récités
 par le docteur , & les premiers vers de *Fingal*
 beuglés par l'Ecoffais , avoua qu'il n'était

pas fort touché de toutes ces figures asiatiques , & qu'il aimait beaucoup mieux le stile simple & noble de *Virgile*.

L'Ecoffais pâlit de colère à ce discours , le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié ; mais mylord *Chesterfield* encouragea le Florentin par un sourire d'approbation.

Le Florentin échauffé , & se sentant appuyé , leur dit ; Messieurs , rien n'est plus aisé que d'outrer la nature , rien de plus difficile que de l'imiter. Je suis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improvvisatori* , & je vous parlerais huit jours de suite en vers dans ce stile oriental , sans me donner la moindre peine , parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés , chargés d'épithètes , qui sont presque toujours les mêmes ; pour entasser combats sur combats , & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le professeur , vous feriez un poème épique sur le champ ? — Non pas un poème épique raisonnable , & en vers corrects comme *Virgile* , repliqua l'Italien ; mais un poème dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées , sans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie , dirent l'Ecoffais & l'Oxfordien. — Eh bien , donnez - moi un sujet , repliqua le Florentin. Mylord *Chesterfield* lui donna le sujet du *Prince noir* , vainqueur à la journée de Crecy , & donnant la paix après la victoire.

L'improvisateur se recueillit , & commença ainsi :

„ Muse d'Albion , génie qui présidez aux
 „ héros , chantez avec moi , non la colère
 „ oisive d'un homme implacable envers ses
 „ amis & ses ennemis ; non des héros que
 „ les Dieux favorisent tour-à-tour sans avoir
 „ aucune raison de les favoriser ; non le siège
 „ d'une ville qui n'est point prise ; non les
 „ exploits extravagans du fabuleux *Fingal* ,
 „ mais les victoires véritables d'un héros
 „ aussi modeste que brave , qui mit des rois
 „ dans ses fers , & qui respecta ses ennemis
 „ vaincus.

„ Déjà *George* , le *Mars* de l'Angleterre ,
 „ était descendu du haut de l'empirée ,
 „ monté sur le coursier immortel devant qui
 „ les plus fiers chevaux du Limousin fuient ,
 „ comme les brebis bêlantes & les tendres
 „ agneaux se précipitent en foule les uns sur
 „ les autres pour se cacher dans la berge-
 „ rie à la vue d'un loup terrible , qui sort
 „ du fond des forêts , les yeux étincelans , le
 „ poil hérissé , la gueule écumante , mena-
 „ çant les troupeaux & le berger de la fureur
 „ de ses dents avides de carnage.

„ *Martin* , le céleste protecteur des habi-
 „ tans de la fertile Touraine ; *Geneviève* ,
 „ douce divinité des peuples qui boivent les
 „ eaux de la Seine & de la Marne ; *Denis* qui
 „ porta sa tête entre ses bras à l'aspect des

„ hommes & des immortels , tremblaient en
 „ voyant le superbe *George* traverser le vaste
 „ sein des airs. Sa tête est couverte d'un
 „ casque d'or orné des diamans qui pa-
 „ vaient autrefois les places publiques de la
 „ Jérusalem céleste , quand elle apparut aux
 „ mortels pendant quarante révolutions jour-
 „ nalières de l'astre de la lumière , & de sa
 „ focur inconstante , qui prête une douce
 „ clarté aux sombres nuits.

„ Sa main porte la lance épouvantable &
 „ sacrée , dont le demi-Dieu *Michael* , exé-
 „ cuteur des vengeances du Très-Haut ,
 „ terrassa dans les premiers jours du monde ,
 „ l'éternel ennemi du monde & du créateur.
 „ Les plus belles plumes des anges qui assistent
 „ autour du trône , détachées de leurs dos im-
 „ mortels , flottaient sur son casque , autour
 „ duquel volent la terreur , la guerre homi-
 „ cide , la vengeance impitoyable , & la mort
 „ qui termine toutes les calamités des mal-
 „ heureux mortels. Il ressemblait à une co-
 „ mète qui dans sa course rapide franchit
 „ les orbites des astres étonnés , laissant loin
 „ derrière elle des traits d'une lumière pâle
 „ & terrible , qui annoncent aux faibles hu-
 „ mains la chute des rois & des nations.

„ Il s'arrête sur les rives de la Charente ,
 „ & le bruit de ses armes immortelles reten-
 „ tit jusqu'à la sphère de *Jupiter* & de *Sa-*
 „ *turne*. Il fit deux pas , & il arriva jus-

„ qu'aux lieux où le fils du magnanime
 „ *Edouard* attendait le fils de l'intrépide
 „ *Philippe de Valois*. “

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart heure. Les paroles sortaient de sa bouche (comme dit *Homère*) plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hyver ; cependant ses paroles n'étaient pas froides ; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles , qui s'échappent d'une forge enflammée , quand les cyclopes frappent les foudres de *Jupiter* sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire , en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru , de prodiguer les images gigantesques , & d'appeler le ciel , la terre & les enfers à son secours ; mais ils soutinrent que c'était le comble de l'art , de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien , par exemple , dit l'Oxfordien , de plus moral , & en même tems de plus voluptueux , que de voir *Jupiter* qui couche avec sa femme sur le mont Ida ?

Mylord *Chesterfield* prit alors la parole ; Messieurs , dit-il , je vous demande pardon de me mêler de la querelle , peut-être chez les Grecs c'était une chose très intéressante , qu'un Dieu qui couche avec son épouse sur une montagne. Mais je ne vois pas ce qu'on peut trou-

ver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu, qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeller *la ceinture de Vénus*, est une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment *Junon* imaginait de recevoir les caresses du maître des Dieux pour le faire dormir. Voilà un plaissant Dieu de s'endormir pour si peu de chose ! je vous jure que quand j'étais jeune je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent de faire dire par *Junon* à *Jupiter*,
 „ Si vous voulez absolument me caresser, al-
 „ lons-nous-en au ciel, dans votre apparte-
 „ ment, qui est l'ouvrage de *Vulcain*, & dont
 „ la porte ferme si bien qu'aucun des Dieux
 „ n'y peut entrer.

Je n'entends pas non plus comment le sommeil, que *Junon* prie d'endormir *Jupiter*, peut-être un Dieu si éveillé. Il arrive en un moment des isles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida ; il est beau de partir de deux isles à la fois ; de-là il monte sur un sapin, il court aussi-tôt aux vaisseaux des Grecs ; il cherche *Neptune* ; il le trouve, il le conjure de donner la victoire ce jour-là à l'armée des Grecs ; & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si fretillant que ce sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans un poème épique, j'avoue
 que

que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'*Alcine* avec *Roger*, & d'*Armide* avec *Renaud*.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'*Arioste* & du *Tasse*.

Le Florentin ne se fit pas prier. Mylord *Chesterfield* fut enchanté. L'Ecoffais pendant ce tems-là relisait *Fingal*; le professeur d'Oxford relisait *Homère*; & tout le monde était content.

On conclut enfin, qu'heureux est celui qui dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

A Joutons quelque chose à l'article *Ane*, concernant l'âne de *Lucien*, qui devint d'or entre les mains d'*Apulée*. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans *Lucien*; & ce plaisant est, qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur, lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étaient fort communes dans toute l'antiquité. L'âne de *Silène* avait

Première partie. V

parlé , & les favans ont cru qu'il s'était expliqué en arabe : c'était probablement un homme changé en âne par le pouvoir de *Bacchus*. Car on sait que *Bacchus* était Arabe.

Virgile parle de la métamorphose de *Mæris* en loup , comme d'une chose très ordinaire.

Sæpe lupum fieri Mærim , & se condere sylvis.

Mæris devenu loup se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses était-elle dérivée des vieilles fables d'Egypte , qui débiterent que les Dieux s'étaient changés en animaux dans la guerre contre les géants ?

Les Grecs , grands imitateurs , & grands enchérisseurs sur les fables orientales , métamorphosèrent presque tous les Dieux en hommes , ou en bêtes , pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les Dieux se changeaient en taureaux , en chevaux , en cygnes , en colombes , pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs , en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes écritures , ont cité l'exemple de *Nabucodonosor* changé en bœuf ; mais c'était un miracle , une vengeance divine , une chose entièrement hors de la sphère de la nature , qu'on ne devait

pas examiner avec des yeux prophanes , & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres favans , non moins indiscrets peut-être , se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Evangile de l'enfance*. Une jeune fille en Egypte , étant entrée dans la chambre de quelques femmes , y vit un mulet couvert d'une housse de soye , ayant à son cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baisers , & lui présentaient à manger , en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine ; & le Maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile soit apocryphe , la vénération pour le seul nom qu'il porte , nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit servir seulement à faire voir combien les métamorphoses étaient à la mode dans presque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile , étaient sans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point composer un roman. Ils rapportaient avec simplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'église qui rejetta dans la suite cet évangile avec quarante neuf autres , n'accusa pas les auteurs d'impiété & de prévarication ; ces auteurs obscurs parlaient à la populace selon les préjugés de leur tems.

La Chine était peut-être le seul pays exempt de ces superstitions.

L'aventure des compagnons d'*Ulysse*, changés en bêtes par *Circé*, était beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempsychose annoncé en Grèce , & en Italie par *Pythagore*.

Sur quoi se fondèrent les gens , qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur universelle, qui ne soit l'abus de quelque vérité ? ils disent qu'on n'a vu des charlatans , que parce qu'on avait vu de vrais médecins , & qu'on n'a cru aux faux prodiges , qu'à cause des véritables.

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups , bœufs , ou chevaux , ou ânes ? cette erreur universelle n'avait donc pour principe , que l'amour du merveilleux , & l'inclination naturelle pour la superstition.

Il suffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur Indien voit que les bêtes ont du sentiment , & de la mémoire. Il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une aussi. Que devient l'ame de l'homme après sa mort ? Que devient l'ame de la bête ? Il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu , qui commence à se for-

mer. L'ame d'un bracmane loge dans le corps d'un éléphant , l'ame d'un âne se loge dans le corps d'un petit bracmane. Voilà le dogme de la métempicoſe , qui s'établit ſur un ſimple raifonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphoſe. Ce n'eſt plus une ame ſans logis , qui cherche un gîte. C'eſt un corps , qui eſt changé en un autre corps , ſon ame demeurant toujours la même. Or , certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches , & dans l'ignorance , *Tu es un cochon , un cheval , un âne* , enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête , une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes ? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines , & de bouche en bouche ces hiſtoires , accompagnées de mille circonſtances , auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encor ici avec *Boileau* , que l'équivoque a été la mère de la plûpart de nos ſotiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie , re-

connu incontestable chez toutes les nations ; & vous ne ferez plus étonné de rien. (Voyez *Magie.*)

Encore un mot sur les ânes. On dit qu'ils font guerriers en Mésopotamie ; & que *Mervan*, le vingt & unième calife , fut surnommé l'*ane* pour sa valeur.

Le patriarche *Photius* rapporte , dans l'*extrait de la vie d'Isidore* , qu'*Ammonius* avait un âne , qui se connaissait très bien en poésie , & qui abandonnait son ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de *Midas* vaut mieux que le conte de *Photius*.

DE L'ANE D'OR DE MACHIAVEL.

ON connaît peu l'*Ane* de *Machiavel*. Il ne fut point achevé , & c'est dommage ; tous les dictionnaires qui en parlent , disent que c'est un ouvrage de sa jeunesse ; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr , puisqu'il parle des malheurs qu'il a essuiés autrefois & très longtems. L'ouvrage est une satire de ses contemporains. L'auteur voit beaucoup de Florentins dont l'un est changé en chat , l'autre en dragon , celui-ci en chien qui aboie à la lune , cet autre en renard qui ne s'est pas

laissé prendre. Chaque caractère est peint sous le nom d'un animal. Les factions des *Médicis* & de leurs ennemis, y sont figurées sans doute ; & qui aurait la clef de cette apocalypse comique , saurait *l'histoire secrète du pape Léon X & des troubles de Florence*. Ce poëme est plein de morale & de philosophie. Il finit par de très bonnes réflexions d'un gros cochon , qui parle à-peu-près ainsi à l'homme.

Animaux à deux pieds , sans vêtemens , sans armes ,
Point d'ongle , un mauvais cuir , ni plume , ni toison ,
Vous pleurez en naissant , & vous avez raison ;
Vous prévoyez vos maux ; ils méritent vos larmes.

Les perroquets & vous ont le don de parler ,
La nature vous fit des mains industrieuses ;
Mais vous fit-elle , hélas , des ames vertueuses !
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler ?
L'homme est plus vil que nous , plus méchant , plus
sauvage :

Poltrons ou furieux , dans le crime plongés ,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir , & vous vous égorgez.

Jamais de porc à porc on ne vit d'injustices.
Notre bauge est pour nous le temple de la paix.
Ami , que le bon DIEU me préserve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous ses vices !

Ceci est l'original de *la satire de l'homme que fit Boileau*, & de *la fable des compagnons d'Ulysse* écrite par *La Fontaine*. Mais il est très vraisemblable que ni *La Fontaine* ni *Boileau* n'avaient entendu parler de l'âne de *Machiavel*.

DE L'ANE DE VÉRONE.

IL faut être vrai, & ne point tromper son lecteur. Je ne fais pas bien positivement si l'âne de Vérone subsiste encor dans toute sa splendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne, ayant porté notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe & la Sicile ; que de là il était venu séjourner à Aquilée ; &

Voyez
Misson.
Tome I.
pages 101
& 102.

qu'enfin il s'établit à Vérone , où il vécut très longtems.

Ce qui donna lieu à cette fable , c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funeraillcs à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut surtout célébrée en France ; on chanta la prose de l'âne à la messe.

Orientis partibus

Adventavit asinus

Pulcher & fortissimus.

Une fille représentant la Ste. Vierge allant en Egypte, montait sur un âne , & tenant un enfant entre ses bras, conduisait une longue procession. Le prêtre à la fin de la messe, Voyez au lieu de dire , *Ite , Missa est* , se mettait à Du Can- braire trois fois de toute sa force , & le peu- ge , & ple répondait en chœur. l'Essai sur l'esprit & les mœurs des na-

Nous avons des livres sur la fête de l'âne & sur celle des fous ; ils peuvent servir à l'histoire universelle de l'esprit humain. tions.

A N G E.

L'Auteur de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie , dit que *toutes les religions ont admis l'existence des anges , quoique la raison naturelle ne la démontre pas.*

Nous n'avons point d'autre raison que la naturelle. Ce qui est surnaturel est au dessus de la raison. Il falait dire (si je ne me trompe) que plusieurs religions , & non pas *toutes* ont reconnu des anges. Celle de *Numa* , celle du fabisme , celle des druides , celle de la Chine , celle des Scythes , celle des anciens Phéniciens & des anciens Egyptiens , n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot , des ministres de DIEU , des députés , des êtres mitoyens entre DIEU & les hommes , envoyés pour nous signifier ses ordres.

Il y a aujourd'hui quatre mille huit cent quatre-vingt ans que les brachmanes se vantent d'avoir par écrit leur première loi sacrée, intitulée *Le Shasta* , quinze cent ans avant leur seconde loi , nommée *Veidam* , qui signifie *la parole de DIEU*. Le *Shasta* contient cinq chapitres. Le premier , *de DIEU & de ses attributs* : le second , *de la création des anges* : le troisième , *de la chute des anges* : le qua-

trième, *de leur punition* : le cinquième, *de leur pardon*, & *de la création de l'homme*.

Il est utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de DIEU.

PREMIER CHAPITRE DU SHASTA.

„ DIEU est un ; il a créé tout ; c'est une
 „ sphère parfaite sans commencement ni fin.
 „ DIEU conduit toute la création par une
 „ providence générale résultante d'un prin-
 „ cipe déterminé. Tu ne rechercheras point
 „ à découvrir l'essence & la nature de l'E-
 „ ternel, ni par quelles loix il gouverne :
 „ une telle entreprise est vaine & criminelle ;
 „ c'est assez que jour & nuit tu contemples
 „ dans ses ouvrages sa sagesse, son pouvoir
 „ & sa bonté. “

Après avoir payé à ce début du *Shasta* le tribut d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

SECOND CHAPITRE DU SHASTA.

„ L'Eternel absorbé dans la contemplation
 „ de sa propre existence, résolu dans la plé-
 „ nitude des tems de communiquer sa gloire
 „ & son essence à des êtres capables de sentir
 „ & de partager sa béatitude, comme de
 „ servir à sa gloire. L'Eternel voulut, & ils
 „ furent. Il les forma en partie de son essen-

„ ce , capables de perfection & d'imperfection selon leur volonté.
 „ L'Eternel créa d'abord *Birma* , *Vitfnou* ,
 „ & *Sib* ; ensuite *Mozazor* , & toute la multitude des anges. L'Eternel donna la prééminence à *Birma* , à *Vitfnou* & à *Sib*. *Birma* fut le prince de l'armée angélique ;
 „ *Vitfnou* & *Sib* furent ses coadjuteurs. L'Eternel divisa l'armée angélique en plusieurs bandes , & leur donna à chacune un chef.
 „ Ils adorèrent l'Eternel , rangés autour de son trône , chacun dans le degré assigné.
 „ L'harmonie fut dans les cieux. *Mozazor* chef de la première bande , entonna le cantique de louange & d'adoration au Créateur , & la chanson d'obéissance à *Birma* sa première créature ; & l'Eternel se réjouit dans sa nouvelle création. “

CHAPITRE III. DE LA CHUTE D'UNE PARTIE DES ANGES.

„ Depuis la création de l'armée céleste , la joie & l'harmonie environnèrent le trône de l'Eternel dans l'espace de mille ans , multipliés par mille ans ; & auraient duré jusqu'à ce que le tems ne fût plus , si l'envie n'avait pas saisi *Mozazor* & d'autres princes des bandes angéliques. Parmi eux était *Raarbon* , le premier en dignité après *Mozazor*.
 „ Immémorans du bonheur de leur création

„ & de leur devoir , ils rejetèrent le pouvoir
„ de perfection , & exercèrent le pouvoir d'im-
„ perfection. Ils firent le mal à l'aspect de l'E-
„ ternel ; ils lui défobéirent & refusèrent de se
„ soumettre au lieutenant de DIEU & à ses
„ associés *Vitfnou* & *Sib* ; & ils dirent , Nous
„ voulons gouverner ; & sans craindre la puis-
„ sance & la colère de leur Créateur , ils ré-
„ pandirent leurs principes féditieux dans
„ l'armée céleste. Ils séduisirent les anges ,
„ & entraînèrent une grande multitude dans
„ la rébellion ; & elle s'éloigna du trône
„ de l'Eternel ; & la tristesse saisit les esprits
„ angéliques fidèles , & la douleur fut con-
„ nue pour la première fois dans le ciel.

CHAPITRE IV. CHATIMENT DES ANGES COUPABLES.

„ L'Eternel , dont la toute - science , la
„ prescience & l'influence s'étend sur toutes
„ choses , excepté sur l'action des êtres qu'il
„ a créé libres , vit avec douleur & colère
„ la défection de *Mozazor* , de *Raabon* , &
„ des autres chefs des anges.

„ Miséricordieux dans son courroux , il en-
„ voya *Birma* , *Vitfnou* & *Sib* , pour leur
„ reprocher leur crime , & pour les porter
„ à rentrer dans leur devoir : mais confirmés
„ dans leur esprit d'indépendance , ils per-
„ sistèrent dans la révolte. L'Eternel alors

„ commanda à *Sib* de marcher contre eux
 „ armé de la toute-puissance , & de les pré-
 „ cipiter du lieu *éminent* dans le lieu de *té-*
 „ *nébres* , dans l'*Onderâ* , pour y être punis
 „ pendant mille ans multipliés par mille
 „ ans. “

PRÉCIS DU CINQUIÈME CHAPITRE.

Au bout de mille ans , *Birma* , *Vitshou* & *Sib* sollicitèrent la clémence de l'Eternel en faveur des délinquans. L'Eternel daigna les délivrer de la prison de l'*Onderâ* , & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du soleil. Il y eut encore des rébellions contre DIEU dans ce tems de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que DIEU créa la terre ; les anges pénitens y subirent plusieurs métempsofes ; une des dernières fut leur changement en vaches. C'est de - là que les vaches devinrent sacrées dans l'Inde ; & enfin ils furent métamorphosés en hommes. De sorte que le système des Indiens sur les anges , est précisément celui du jésuite *Bougeant* , qui prétend que le corps des bêtes sont habités par des anges pécheurs. Ce que les bracmanes avaient inventé sérieusement , *Bougeant* l'imagina plus de quatre mille ans après par plaisanterie : si pourtant ce badinage n'était pas en lui un reste de supersti-

tion mêlé avec l'esprit systématique , ce qui est arrivé assez souvent.

Telle est l'histoire des anges chez les anciens bracmanes , qu'ils enseignent encor depuis environ cinquante siècles. Nos marchands , qui ont trafiqué dans l'Inde , n'en ont jamais été instruits ; nos missionnaires ne l'ont pas été davantage ; & les brames qui n'ont jamais été édifiés ni de leur science ni de leurs mœurs , ne leur ont point communiqué leurs secrets. Il a falu qu'un Anglais , nommé *Mr. Holwell* , ait habité trente ans à Bénarès sur le Gange , ancienne école des bracmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue sacrée du *Hanscrit* , & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne , pour enrichir enfin notre Europe de ces connaissances singulières ; comme *Mr. Sale* avait demeuré longtems en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran , & des lumières sur l'ancien fabisme , auquel a succédé la religion musulmane : de même encor que *Mr. Hyde* a recherché pendant vingt années en Perse tout ce qui concerne la religion des mages.

DES ANGES DES PERSES.

Les Perses avaient trente & un anges. Le premier de tous , & qui est servi par quatre autres anges , s'appelle *Bahaman* ; il a l'inf-

pection de tous les animaux excepté de l'homme , sur qui DIEU s'est réservé une juridiction immédiate.

DIEU préside au jour où le soleil entre dans le bélier , & ce jour est un jour de sabat ; ce qui prouve que la fête du sabat était observée chez les Perses dans les tems les plus anciens.

Le second ange préside au huitième jour , & s'appelle *Débadur*.

Le troisième est *Kur* , dont on a fait depuis probablement *Cyrus* ; & c'est l'ange du soleil.

Le quatrième s'appelle *Ma* , & il préside à la lune.

Ainsi chaque ange a son district. C'est chez les Perses que la doctrine de l'ange - gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que *Raphael* était l'ange - gardien de l'empire Persan.

DES ANGES CHEZ LES HÉBREUX.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges jusqu'aux premiers tems de l'ère chrétienne. Il faut qu'alors cette doctrine secrète des anciens bracmanes fût parvenue jusqu'à eux. Car ce fut dans ce tems qu'on fabriqua le livre , attribué à *Enoch* , touchant les anges pécheurs chassés du ciel.

Enoch devait être un auteur fort ancien ,
puif-

puisqu'il vivait , selon les Juifs , dans la septième génération avant le déluge : mais puisque *Seth* , plus ancien encor que lui , avait laissé des livres aux Hébreux , ils pouvaient se vanter d'en avoir aussi d'*Enoch*. Voici donc ce qu'*Enoch* écrivit , selon eux.

„ Le nombre des hommes s'étant prodigieusement accru , ils eurent de très belles filles ; les anges , les brillans , *Egregori* , en devinrent amoureux , & furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'animèrent entre eux , ils se dirent : Choisissons-nous des femmes parmi les filles des hommes de la terre. *Semiaxas* leur prince , dit : Je crains que vous n'osiez pas accomplir un tel dessein , & que je ne demeure seul chargé du crime. Tous répondirent : Faisons serment d'exécuter notre dessein , & dévouons-nous à l'anathème si nous y manquons. Ils s'unirent donc par serment , & firent des imprécations. Ils étaient au nombre de deux cent. Ils partirent ensemble du tems de *Jared* , & allèrent sur la montagne appelée *Hermonim* à cause de leur serment. Voici le nom des principaux ; *Semiaxas* , *Atarculph* , *Araciel* , *Chobabiel* , *Hosampsieh* , *Zaciel* , *Parmer* , *Thausaël* , *Samiel* , *Tiriel* , *Suniel*.

„ Eux & les autres prirent des femmes l'an onze cent soixante & dix de la création du monde. De ce commerce naquit.

Première partie.

„ rent trois genres d'hommes , les géans
„ *Nephilim* , &c. “

L'auteur de ce fragment écrit de ce stile ; qui semble appartenir aux premiers tems ; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages ; il n'oublie pas les dates ; point de réflexions , point de maximes ; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : „ Or en ces
„ tems il y avait des géans sur la terre ;
„ car les enfans de DIEU ayant eu commerce
„ avec les filles des hommes , elles enfantè-
„ rent les puissans du siècle. “

Le livre d'*Enoch* & la Genèse , sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes , & sur la race des géans qui en nâquit. Mais ni cet *Enoch* , ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des anges contre DIEU , ni de leur défaite , ni de leur chute dans l'enfer , ni de leur haine contre le genre-humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement ; qu'avant la captivité de Babilone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à *Manué* , père de *Samson* , ne voulut point dire le sien.

Lorsque les trois anges apparurent à *Abraham*, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : *je viendrai vous voir, si DIEU me donne vie, l'année prochaine, & Sara votre femme aura un fils.*

Dom Calmet trouve un très grand rapport entre cette histoire & la fable qu'*Ovide* raconte, dans ses *Fastes*, de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Mercury*, qui ayant soupé chez le vieillard *Irié*, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, pissèrent sur le cuir du veau qu'*Irié* leur avait servi, & ordonnèrent à *Irié* d'enfouir sous terre, & d'y laisser pendant neuf mois ce cuir arrosé de l'urine céleste. Au bout de neuf mois *Irié* découvrit son cuir; il y trouva un enfant qu'on appella *Orion*, & qui est actuellement dans le ciel. *Calmet* dit même que les termes dont se servirent les anges avec *Abraham*, peuvent se traduire ainsi : *Il naîtra un fils de votre veau.*

Quoiqu'il en soit, les anges ne dirent point leur nom à *Abraham*; ils ne le dirent pas même à *Moïse*; & nous ne voyons le nom de *Raphaël* que dans *Tobie*, du tems de la captivité. Tous les autres noms d'anges sont pris évidemment des Caldéens & des Perses. *Raphaël*, *Gabriel*, *Uriel* &c. sont persans & babyloniens. Il n'y a pas jusqu'au nom d'*Israël* qui ne soit caldéen. Le savant Juif *Philon* le

dit expressement dans le récit de sa députation vers *Caligula*.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

SAVOIR SI LES GRECS ET LES ROMAINS
ADMIRENT DES ANGES ?

Ils avaient assez de Dieux & de demi-Dieux pour se passer d'autres êtres subalternes. *Mercur*e faisait les commissions de *Jupiter* , *Iris* celles de *Junon* ; cependant ils admirent encor des génies , des démons. La doctrine des anges-gardiens fut mise en vers par *Hésiode* contemporain d'*Homère*. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours*.

Dans les tems bienheureux de Saturne & de Rhée ,
Le mal fut inconnu , la fatigue ignorée ;
Les Dieux prodiguaient tout. Les humains satisfaits
Ne se disputant rien , forcés de vivre en paix ,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort , l'affreuse mort si terrible aux coupables ,
N'était qu'un doux passage en ce séjour mortel ,
Des plaisirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces tems sont nos heureux génies ;
Nos démons fortunés , les soutiens de nos vies ;
Ils veillent près de nous ; ils voudraient de nos cœurs
Ecarter , s'il se peut , le crime & les douleurs , &c.

Plus on fouille dans l'antiquité , plus on voit combien les nations modernes ont puisé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui presqu'abandonnées. Les Grecs , qui ont si longtems passé pour inventeurs , avaient imité l'Egypte , qui avait copié les Caldéens , qui devaient presque tout aux Indiens. La doctrine des anges - gardiens , qu'*Hésiode* avait si bien chantée , fut ensuite sophistiquée dans les écoles ; c'est tout ce qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie , comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate , comme on fait , avait un bon ange : mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison , pour dire aux gens , par demande & par réponse , que le père & la mère , le précepteur & le petit garçon sont des ignorans & des imbécilles. L'ange - gardien a bien de la peine alors à garantir son protégé de la cigue.

On ne connaît de *Marcus Brutus* que son mauvais ange , qui lui apparut avant la bataille de Philippe.

A N G U I L L E S.

RACE D'ANGUILLES, FORMÉES DE FARINE
ET DE JUS DE MOUTON.

Celui qui a dit le premier, qu'il n'y a point de fofife dont l'efprit humain ne foit capable, étoit un grand prophète. Un jé-
uite Irlandais, nommé *Néedham*, qui voya-
geait dans l'Europe, en habit féculier, fit, il
y a quelques années, des expériences à l'aide
de plufieurs microscopes. Il crut appercevoir
dans de la farine de bled ergoté mife au four,
& laiffée dans un vafe purgé d'air & bien
bouché; il crut appercevoir, dis-je, des an-
guilles qui accouchaient bientôt d'autres an-
guilles. Il s'imagina voir le même phénomène
dans du jus de mouton bouilli.

Auffi-tôt plufieurs philosophes de crier mer-
veilles, & de dire, Il n'y a point de germe,
tout fe fait, tout fe régénère par une force
vive de la nature. C'est l'attraction, difait l'un;
c'est la matière organisée, difait l'autre; ce font
des molécules organiques vivantes qui ont
trouvé leurs moules. De bons phyficiens fu-
rent trompés par un jéuite. C'est ainfi (com-
me nous l'avons dit ailleurs) qu'un commis
des fermes en Baffe-Bretagne, fit accroire à

tous les beaux esprits de Paris, qu'il était une jolie femme, laquelle faisait très bien des vers.

Il faut avouer que ce fut la honte éternelle de l'esprit humain, que ce malheureux empressement de plusieurs philosophes à bâtir un système universel sur un fait particulier, qui n'était qu'une méprise ridicule, indigne d'être relevée. On ne douta pas que la farine de mauvais blé formant des anguilles, celle de bon froment ne produisît des hommes. L'erreur accréditée jette quelquefois de si profondes racines, que bien des gens la soutiennent encor, lorsqu'elle est reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux historiques répètent des fausses nouvelles insérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées.

Un nouvel auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes savantes, s'efforce, dans les notes du troisième livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuses expériences de *Néedham*, si bien convaincues de fausseté par Mr. *Spallanzani*, & rejetées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur, que la corruption est mère de la génération, allait ressusciter : il n'y avait plus de germe : plusieurs personnes mandaient que, dans la ménagerie du palais de Bruxelles, un lapin avait

fait des lapreaux à une poule. Ce que *Lucrèce* ; avec toute l'antiquité , jugeait impossible , allait s'accomplir.

Ex omnibus rebus

Omne genus nasci posset , nil semine egeret.

Ex undis homines , ex terrâ posset oriri

Squamiferum genus , & volucres ; erumpere cælo ;

Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia possent.

Le hazard incertain , de tout alors dispose.

L'animal est sans germe , & l'effet est sans cause.

On verra les humains sortir du fond des mers ,

Les troupeaux bondissans tomber du haut des airs ,

Les poissons dans les bois naissant sur la verdure ;

Tout pourra tout produire ; il n'est plus de nature.

Lucrèce avait assurément raison en ce point de physique , quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs ; & il est démontré aujourd'hui aux yeux & à la raison , qu'il n'est ni de végétal , ni d'animal qui n'ait son germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puissance formatrice , préside à tous ces développemens , d'un bout de l'univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puisqu'on les voit & qu'on les sème , & que le chêne est en petit contenu dans le gland. On fait bien que ce n'est pas un chêne de soixante pieds de haut qui est dans ce fruit ; mais

c'est un embryon qui croîtra par le secours de la terre & de l'eau , comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'existence de cet embryon parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini , c'est nier l'existence de la matière parce qu'elle est divisible à l'infini. Je ne le comprends pas , donc cela n'est pas ? ce raisonnement ne peut être admis contre les choses que nous voyons & que nous touchons. Il est excellent contre des suppositions , mais non pas contre les faits.

Quelque système qu'on substitue , il sera tout aussi inconcevable , & il aura par-dessus celui des germes le malheur d'être fondé sur un principe qu'on ne connaît pas , à la place d'un principe palpable dont tout le monde est témoin. Tous les systèmes sur la cause de la génération , de la végétation , de la nutrition , de la sensibilité , de la pensée , sont également inexplicables.

Monades , qui étiez le miroir concentré de l'univers , harmonie préétablie entre l'horloge de l'ame & l'horloge du corps , idées innées tantôt condamnées , tantôt adoptées par une Sorbonne , *sensorium commune* , qui n'êtes nulle part , détermination du moment où l'esprit vient animer la matière ; retournez au pays des *chimères* avec le *targum* , le *talmud* , la *mishna* , la *cabale* , la *chiromancie* ,

les élémens de Descartes , & les contes nouveaux.

Sommes - nous à jamais condamnés à nous ignorer ? Oui. (Voyez Génération.)

A N N A L E S.

QUe de peuples ont subsisté longtems , & subsistent encor sans annales ! Il n'y en avait dans l'Amérique entière , c'est-à-dire dans la moitié de notre globe , qu'au Mexique & au Pérou , encor n'étaient-elles pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne font pas des livres qui puissent entrer dans de grands détails.

Les trois quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales : & encor aujourd'hui chez les nations les plus savantes , chez celles mêmes qui ont le plus usé & abusé de l'art d'écrire , on peut compter toujours , du moins jusqu'à présent , quatre-vingt-dix-neuf parties du genre - humain sur cent qui ne savent pas ce qui s'est passé chez elles au de - là de quatre générations , & qui à peine connaissent le nom d'un bifaycul. Presque tous les habitans des bourgs & des villages sont dans ce cas ; très peu de familles ont des titres de leurs

possessions. Lorsqu'il s'élève des procès sur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide suivant le rapport des vieillards : le titre est la possession. Quelques grands événemens se transmettent des pères aux enfans ; & s'altèrent entièrement en passant de bouche en bouche ; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe si policée, si éclairée, si remplie de bibliothèques immenses, & qui semble gémir aujourd'hui sous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, savent lire & écrire. La société n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent, on bâtit, on plante, on sème, on recueille comme on faisait dans les tems les plus reculés. Le laboureur n'a pas seulement le loisir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à consumer quelques heures de la journée dans la lecture. Cela prouve que le genre-humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservées qui remontent à cinq mille ans, ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, caldéennes, persan-

nes, ni de celles des Latins & des Etrusques. Les seules annales un peu antiques, sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques. (Voyez *Histoire.*)

Nous ne pouvons appeller *annales* des morceaux d'histoire vagues, & découfus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que *Sanhoniaton* qui vivait, dit-on, avant le tems où l'on place *Moïse*, a) ait composé des annales. Il aura probablement borné ses recherches à sa cosmogonie, comme fit depuis *Hésiode* en Grèce. Nous ne proposons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous instruire, & non pour enseigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'est que *Sanhoniaton* cite les livres de l'Egyptien *Thot*, qui vivait, dit-il, huit cent ans avant lui. Or, *Sanhoniaton* écrivait probablement dans le siècle où l'on place l'avanture de *Joseph* en Egypte.

a) On a dit que si *Sanhoniaton* avait vécu du tems de *Moïse*, ou après lui, l'évêque de Césarée *Eusèbe* qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de *Moïse* & des prodiges épouvantables qui avaient étonné la nature. *Sanhoniaton* n'aurait pas manqué d'en parler: *Eusèbe* aurait fait valoir son témoignage; il aurait prouvé l'existence de *Moïse* par l'aveu

Nous mettons communément l'époque de la promotion du Juif *Joseph* au premier ministère d'Egypte, à l'an 2300 de la création.

Si les livres de *Thot* furent écrits huit cent ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-six ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés sur la pierre, & se feraient conservés dans l'inondation universelle.

Une autre difficulté, c'est que *Santhoniaton* ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur Egyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouissent devant la Genèse inspirée par l'Esprit saint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos, que quatre-vingt auteurs ont voulu débrouiller, en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Testament. Nous demandons seulement, si du tems de *Thot* on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

authentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. *Eusèbe* ne cite jamais *Santhoniaton* sur les actions de *Moïse*. Donc *Santhoniaton* avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose affirmer que deux & deux font quatre.

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si *Thot* écrivit des annales, ou seulement une cosmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du tems de *Thot* ?

Si la basse Egypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Caldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens , & si les Caldéens les avaient reçus des bracmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Surquoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur, *Il faut que cet homme - là soit un grand ignorant , car il répond à tout ce qu'on lui demande.*

A N N A T E S.

A Cet article du dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une cou-

tume torfionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi autentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu-à-peu en possession : l'équité, l'intérêt public jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité. Et l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres, & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits ; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape *Alexandre V* renonça expressément aux annates ; *Charles VII* les condamna par un édit du mois d'Avril 1418 ; le concile de Bâle les déclara simoniaques ; & la pragmatique sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec *Léon X*, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce tems-là, suivant le calcul qu'en

fit alors *Jacques Capelle* avocat-général au parlement de Paris.

- Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière réclamaient contre cette exaction ; & *Henri II*, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de *Charles VII* par un édit du 3 Septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encor réitérée par *Charles IX* aux états d'Orléans en 1560. „ Par avis de notre conseil, & sui-
 „ vant les décrets des saints conciles ; anciennes
 „ ordonnances de nos prédécesseurs rois, &
 „ arrêts de nos cours de parlement ; ordon-
 „ nous que tous transport d'or & d'argent
 „ hors de notre royaume, & paiement de de-
 „ niers, sous couleur d'annates, vacquant &
 „ autrement, cesseront, à peine de quadruple
 „ contre les contrevenans.

Cette loi promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblaît devoir être irrévocable. Mais deux ans après, le même prince subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avaient abrogé.

Henri IV qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 Janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, *Dumoulin*, *Lamoy* & *Duaren*, ont fortement écrit contre les annates, qu'ils appellent une véritable simonie. Si à défaut de les payer, le pape refuse
 des

des bulles, *Duaren* conseille à l'église gallicanne, d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville, de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos *libertés*, que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, & qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi : mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières si nous conservons toujours nos abus ?

Voyez *Libertés*, mot très impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

Le calcul des sommes qu'on a payées, & que l'on paye encor au pape, est effrayant. Le procureur-général *Jean de Saint Romain* a remarqué que du tems de *Pie II*, vingt-deux évêchés ayant vacqué en France pendant trois années, il falut porter à Rome cent vingt mille écus ; que soixante & une abbayes ayant aussi vacqué, on avait payé pareille somme à la cour de Rome ; que vers le même tems on avait encor payé à cette cour, pour les provisions des prieurés, doyennés, & des autres dignités sans crosse, cent mille écus ; que pour chaque curé il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus ; outre une infinité de

Première partie.

Y

dispenſes dont le calcul montoit à deux millions d'écus. Le procureur-général de *Saint Romain* vivoit du tems de *Louis XI.* Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres états ont donné. Jugez ſi la république Romaine , au tems de *Lucullus* , a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée , que les papes , les pères de ces mêmes nations , n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur - général *Saint Romain* ſe ſoit trompé de moitié , ce qui eſt bien difficile , ne reſte - t - il pas encor une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique , & de lui demander une reſtitution , attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique ?

ANNEAU DE SATURNE.

CE phénomène étonnant , mais pas plus étonnant que les autres , ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de *Saturne* , qui l'éclaire & qui en eſt éclairé , ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires , ſoit par quelque cauſe inconnue , étoit autrefois une mer , à ce que prétend un rêveur qui ſe diſoit philoſophe. Cette mer , ſelon lui , s'eſt endurcie ; elle eſt devenue terre ou rocher ; elle

gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un seul.

Comme vous y allez, mon rêveur ! comme vous métamorphosez l'eau en rocher ! *Ovide* n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez sur la nature ! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaison de dire des choses nouvelles ! ô fureur des systèmes ! ô folies de l'esprit humain ! si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie , c'est sans doute pour en faire sentir l'énorme ridicule ; sans quoi les autres nations feraient en droit de dire , Voilà l'usage que font les Français des découvertes des autres peuples. *Huygens* découvrit l'anneau de *Saturne* , il en calcula les apparences. *Hook & Flamsteed* les ont calculées comme lui. Un Français a découvert que ce corps solide avait été un océan circulaire , & ce Français n'est pas *Cirano de Bergerac*.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Avez-vous quelquefois vu dans un village *Pierre Aoudri* & sa femme *Péronelle* , vouloir précéder leurs voisins à la pro-

cession ? Nos grands-pères , disent-ils , son-
naient les cloches avant que ceux qui nous cou-
doient aujourd'hui fussent seulement proprié-
taires d'une étable.

La vanité de *Pierre Aoudri* , de sa femme
& de ses voisins, n'en fait pas davantage. Les
esprits s'échauffent. La querelle est impor-
tante ; il s'agit de l'honneur. Il faut des preu-
ves. Un savant qui chante au lutrin , décou-
vre un vieux pot de fer rouillé , marqué d'un
A, première lettre du nom du chaudronnier
qui fit ce pot. *Pierre Aoudri* se persuade que
c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi *César*
descendait d'un héros & de la déesse *Vénus*.
Telle est l'histoire des nations ; telle est à
peu de chose près la connaissance de la pre-
mière antiquité.

Paradis
terrestre.

Les savans d'Arménie *démontrent* , que le
paradis terrestre était chez eux. De profonds
Suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Ve-
ner , qui en est visiblement un reste. Des Es-
pagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille ;
tandis que les Japonois , les Chinois , les Tar-
tars , les Indiens , les Africains , les Améri-
cains , sont assez malheureux pour ne savoir
pas seulement qu'il y eut jadis un paradis ter-
restre à la source du Phison , du Gehon , du
Tigre & de l'Euphrate , ou bien à la source
du Guadalquivir , de la Guadiana , du Duero
& de l'Ebre ; car de *Phison* on fait aisément

Phætis ; & de *Phætis* on fait le Bætis , qui est le Guadalquivir. Le *Gebon* est visiblement la Guadiana , qui commence par un *G*. L'*Ebre* , qui est en Catalogne , est incontestablement l'Euphrate , dont un *E* est la lettre initiale.

Mais un Ecoffais survient, qui *démontre* à son tour , que le jardin d'Eden était à Edimbourg , qui en a retenu le nom ; & il est à croire que dans quelques siècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois , dit un homme versé dans l'histoire ancienne & moderne ; car j'ai lu dans un journal , qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs , à cent pieds de profondeur , entre des montagnes couvertes de bois. Et on soupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

Ancien
monde
consumé
par le feu

L'aventure de *Phaëton* fait assez voir que tout a bouilli jusqu'au fond de la mer. Le souphre du mont Vésuve prouve invinciblement que les bords du Rhin , du Danube , du Gange , du Nil & du grand fleuve Jaune , ne sont que du souphre , du nitre & de l'huile de gaiac , qui n'attendent que le moment de l'explosion , pour réduire la terre en cendres , comme elle l'a déjà été. Le sable sur lequel nous marchons est une preuve évidente que l'univers a été vitrifié , & que notre globe n'est réellement qu'une boule de verre ainsi que nos idées.

Voyez les
articles
Mer &
Monta-
gne.

Voyez
Téliamed
& tous
les systè-
mes for-
gés sur
cette bel-
le décou-
verte.

Ancienne
émigra-
tion,

Mais si le feu a changé notre globe , l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer , dont les marées montent jusqu'à huit pieds dans nos climats , a produit les montagnes qui ont seize à dix-sept mille pieds de hauteur. Cela est si vrai , que des savans qui n'ont jamais été en Suisse , y ont trouvé un gros vaisseau avec tous ses agrès pétrifiés sur le mont St. Godard , ou au fond d'un précipice , on ne fait pas bien où ; mais il est certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poissons , *quod erat demonstrandum*.

Pour descendre à un antiquité moins antique , parlons des tems où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres , qui ne valaient guères mieux. Il est vrai , s'il est quelque chose de vrai dans l'histoire ancienne , qu'il y eut des brigands Gaulois qui allèrent piller Rome du tems de *Camille*. D'autres brigands des Gaules avaient passé , dit-on , par l'Ilirie , pour aller louer leurs services de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace ; ils échangèrent leur sang contre du pain , & s'établirent ensuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois ? était-ce des Bérichons , & des Angevins ? Ce furent sans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Cisalpins* , & que nous nommons *Transalpins* , des montagnards af-

famés , voisins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne savaient pas alors si Rome existait ; & ne pouvaient s'aviser de passer le mont Cenis , comme fit depuis *Annibal* , pour aller voler les garde-robes des sénateurs Romains , qui avaient alors pour tous meubles une robe d'un mauvais drap gris , ornée d'une bande couleur de sang de bœuf ; deux petits pommeaux d'yvoire , ou plutôt d'os de chien , aux bras d'une chaise de bois ; & dans leurs cuisine un morceau de lard rance.

Les Gaulois , qui mouraient de faim , ne trouvant pas de quoi à manger à Rome , s'en allèrent donc chercher fortune plus loin , ainsi que les Romains en usèrent depuis , quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre ; ainsi que firent ensuite les peuples du Nord , quand ils détruisirent l'empire Romain.

Et par qui encore est-on très faiblement instruit de ces émigrations ? C'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hasard ; car pour les Celtes , Velches , ou Gaulois , ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens , ne savaient alors eux & leurs bardes *a*) ni lire , ni écrire.

Mais inférer de là que les Gaulois ou Celtes , conquis depuis par quelques légions de

a) Bardes , bardi , *recitantes carmina bardi* ; c'étaient les poètes , les philosophes des Velches.

César, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres sous un *Clo-divic*, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs loix à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est *démontrée*, je me rends: il serait fort incivil de refuser aux Velches ce qu'on accorde aux Tartares.

SECTION SECONDE.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui de chêne? qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première, sous des rameaux d'arbres, à l'honneur des Dieux? Qui la première a fait des processions & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel Arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre, le lendemain de ses nocces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles données le mot? Non, pas plus que pour se réjouir à la nais-

fance de son fils , & de pleurer , ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aisé de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes , qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens , ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples ; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées , & pour brûler quelques brins de bois résineux , quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence , les usages que la nature n'enseigne point , en quel lieu , quand , où , pourquoi les a-t-on inventés ? qui les a communiqués aux autres peuples ? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même tems dans la tête d'un Arabe & d'un Egyptien , de couper à son fils un bout de prépuce ; ni qu'un Chinois & un Persan , aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même tems , dans différentes contrées , l'idée d'égorger leur fils pour plaire à DIEU. Il faut certainement

que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses ou ridicules , ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller , pour découvrir , si on peut , le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre - humain.

Mais comment savoir si *Jébud* en Phénicie , fut l'inventeur des sacrifices de sang humain en immolant son fils ?

Comment s'assurer que *Lycaon* mangea le premier de la chair humaine , quand on ne fait pas qui s'avisa le premier de manger des poules ?

**Ancien-
nes fêtes.** On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine , qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins. (Voyez *Agriculture.*) La seconde est celle des Thesmophories d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la justice ; montrer aux hommes combien l'une & l'autre sont nécessaires ; joindre le frein des loix à l'art qui est la source de toutes les richesses , rien n'est plus sage , plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve partout , comme celles du renouvellement des saisons. Il n'est pas nécessaire qu'une nation soit venue de loin enseigner

à une autre, qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ses voisins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les saturnales des Romains sont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous est resté beaucoup d'écrits & de monumens romains ; & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de *Saturne* était celle du tems ; il avait quatre ailes : le tems va vite. Ses deux visages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs disaient, qu'il avait dévoré son père, & qu'il dévorait ses enfans ; il n'y a point d'allégorie plus sensible ; le tems dévore le passé & le présent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & tristes explications d'une fête si universelle, si gaie, & si connue ! A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triste ; ou du moins, si elles commencent par des lamentations, elles finissent par danser, rire & boire. Si on pleure *Adoni*, ou *Adonai*, que nous nommons *Adonis*, il ressuscite bientôt, & on se réjouit. Il en est de même aux fêtes d'*Isis*, d'*Osiris* & d'*Horus*. Les Grecs en font autant pour *Cérès* & pour *Proserpine*. On célébrait avec gayeté la mort du serpent *Python*. Jour de fête & jour de joie était la même chose.

Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de *Bacchus*.

Je ne vois pas une seule commémoration générale d'un événement malheureux. Les instituteurs des fêtes n'auraient pas eu le sens commun, s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le souvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inspirer la lâcheté du désespoir. Cela est si vrai, qu'on imaginait des fables, pour avoir le plaisir d'instituer des fêtes. *Castor & Pollux* n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Regile; mais des prêtres le disaient au bout de trois ou quatre cent ans, & tout le peuple dansait. *Hercule* n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à sept têtes, mais on chantait *Hercule* & son hydre.

SECTION TROISIÈME.

Fêtes instituées sur des chimères.

Fêtes so- Je ne fais s'il y eut dans toute l'antiquité
lemnelles une seule fête fondée sur un fait avéré. On
ne prou- a remarqué ailleurs à quel point sont ridi-
ventrien. cules les scolastes qui vous disent magistra-
lement, Voilà une ancienne hymne à l'hon-
neur d'*Apollon* qui visita Claros; donc *Apd-*

lon est venu à Claros. On a bâti une chapelle à *Perfée*, donc il a délivré *Andromède*. Pauvres gens ! dites plutôt , donc il n'y a point eu d'*Andromède*.

Eh ! que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olimpiades ? Elle deviendra ce qu'elle est , un tems inconnu , un tems perdu , un tems d'allégories & de menfonges , un tems méprisé par les sages , & profondément discuté par les fots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'*Epicure*.

Il y avait partout des jours de pénitence , des jours d'expiation dans les temples. Mais ces jours ne s'appellèrent jamais d'un mot qui répondit à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement ; & cela est si vrai , que les prêtres Egyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain. Coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres ; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant , ou en portant au bucher son fils & sa fille ; c'était une cérémonie publique , mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION QUATRIÈME.

De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

Des gens ingénieux & profonds , des creuseurs d'antiquités , qui sauraient comment la

terre était faite il y a cent mille ans , si le génie pouvait le savoir , ont prétendu que les hommes réduits à un très petit nombre dans notre continent & dans l'autre , encor effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuies , perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. *Toute fête , disent-ils , fut un jour d'horreur , institué pour faire souvenir les hommes que leurs pères avaient été détruits par les feux échappés des volcans , par des rochers tombés des montagnes , par l'irruption des mers , par les dents & les griffes des bêtes sauvages , par la famine , la peste & les guerres.*

Fête est
réjouis-
sance.

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est jamais tant réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous *Charles II.* Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la St. Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de *Coligni* ; on imprima dans Paris , *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundum Bartholomeum.*

Il est arrivé mille fois , que le sultan qui règne à Constantinople , a fait danser ses châtres & ses odaliques dans des fallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de

cent braves officiers ? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisait-on quand la maréchale d'*Ancre* était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs , quand le maréchal de *Marrillac* était trainé au supplice dans une charette en vertu d'un papier , signé par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de *Richelieu* ; quand un lieutenant-général des armées , un étranger qui avait versé son sang pour l'état , condamné par les cris de ses ennemis acharnés , allait sur l'échaffaut dans un tombereau d'ordures avec un baillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans , plein de candeur , de courage & de modestie , mais très imprudent , était conduit aux plus affreux des supplices ? On chantait des vaudevilles.

Tel est l'homme , ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les tems , par la seule raison que les lapins ont toujours eu du poil , & les alouettes des plumes.

SECTION CINQUIÈME.

De l'origine des arts.

Quoi ! nous voudrions favoir quelle était précisément la théologie de *Thot* , de *Zerduft* , de *Sanhoniaton* , des premiers bracmanes : &

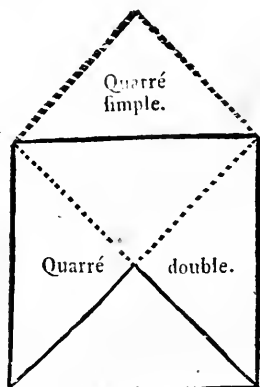
nous ignorons qui a inventé la navette ! le premier tisseran , le premier maçon , le premier forgeron , ont été sans doute des grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'est qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creusa un chêne pour traverser un fleuve , ne fit point de galères : ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverses de bois , n'imaginèrent point les pyramides : tout se fait par degrés , & la gloire n'est à personne.

Tout se fit à tâtons jusqu'à ce que des philosophes , à l'aide de la géométrie , apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il falut que *Pythagore* , au retour de ses voyages , montrât aux ouvriers la manière de faire une équerre , qui fût parfaitement juste. Voyez *Vitruve*. Il prit trois règles , une de trois pieds , une de quatre , une de cinq , & il en fit un triangle rectangle. De plus , il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3 ; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avait rapporté de l'Inde , & que nous avons dit ailleurs avoir été connu longtems auparavant à la Chine , suivant le rapport de l'empereur *Cam-hi*. Il y avait longtems qu'avant *Platon* les Grecs avaient su doubler

Histoire générale de l'esprit & des mœurs des nations.
Tome L

bler le quarré par cette seule figure géométrique.



Archytas & Eratosthènes inventèrent une méthode pour doubler un cube , ce qui était impraticable à la géométrie ordinaire , & ce qui aurait honoré *Archimède*.

Cet *Archimède* trouva la manière de supputer au julte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or ; & on travaillait en or depuis des siècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exista longtemps avant les mathématiques. Les pyramides construites d'équerre , & correspondant juste aux quatre points cardinaux , font voir assez que la géométrie était connue en Egypte de tems immémorial ; & cependant il est prouvé que l'Egypte était un pays tout nouveau.

Première partie.

Z

Sans la philosophie , nous ne serions guères au dessus des animaux qui se creusent des habitations , qui en élèvent , qui s'y préparent leur nourriture , qui prennent soin de leurs petits dans leurs demeures , & qui ont par dessus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve qui avait voyagé en Gaule & en Espagne , dit qu'encor de son tems les maisons étaient bâties d'une espèce de torchis , couvertes de chaume ou de bardau de chêne ; & que les peuples n'avaient pas l'usage des tuiles. Quel était le tems de *Vitruve* ? Celui d'*Auguste*. Les arts avaient pénétré à peine chez les Espagnols qui avaient des mines d'or & d'argent , & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre *César*.

Le même *Vitruve* nous apprend que dans l'opulente & ingénieuse Marseille , qui commerçait avec tant de nations , les toits n'étaient que de terre grasse pâtrie avec de la paille.

Il nous instruit que les Phrygiens se creusaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la fosse , & les assésaient en pointes ; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins sont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les Dieux , & du magnifique palais de *Priam*.

Apparet domus intus , atque atria longa patefcunt.

Apparent Priami & veterum penetratia regum.

Mais auffi le peuple n'est pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Versailles.

De plus , l'industrie tombe & se relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts ; l'antiquité eut les fiens. Nous ne faurions faire aujourd'hui une trirème ; mais nous construisons des vaisseaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obélisques de cent pieds de haut d'une seule pièce ; mais nos méridiennes sont plus justes.

Le biffus nous est inconnu ; les étoffes de Lyon valent bien le biffus.

Le capitole était admirable ; l'église de St. Pierre est beaucoup plus grande & plus belle.

Le louvre est un chef-d'œuvre en comparaison du palais de Persépolis , dont la situation & les ruines n'attestent qu'un vaste monument d'une riche barbarie.

La musique de Rameau vaut probablement celle de *Timothée* ; & il n'est point de tableau présenté dans Paris au fallon d'Apollon , qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterminées dans Herculanum. (Voyez *Anciens & Modernes.*)

ANTROPOPHAGES.

ON lit dans l'*Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations*, ce passage singulier.

„ *Herrera* nous assure, que les Mexicains
 „ mangeaient les victimes humaines immo-
 „ lées. La plupart des premiers voyageurs
 „ & des missionnaires disent tous, que les
 „ Brasiiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les
 „ Hurons & quelques autres peuplades, man-
 „ geaient les captifs faits à la guerre; & ils
 „ ne regardent pas ce fait comme un usage
 „ de quelques particuliers, mais comme un
 „ usage de nation. Tant d'auteurs anciens
 „ & modernes ont parlé d'antropophages,
 „ qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725
 „ quatre sauvages amenés du Mississipi à
 „ Fontainebleau; il y avait parmi eux une
 „ femme de couleur cendrée comme ses com-
 „ pagnons; je lui demandai par l'interprète
 „ qui les conduisait, si elle avait mangé quel-
 „ quefois de la chair humaine? Elle me ré-
 „ pondit, qu'oui très froidement & comme

a) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'*Ezéchiel*, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son tems, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers (car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le font pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été

„ à une question ordinaire. Cette atrocité si
 „ révoltante pour notre nature , est pour-
 „ tant bien moins cruelle que le meurtre. La
 „ véritable barbarie est de donner la mort ,
 „ & non de disputer un mort aux corbeaux
 „ ou aux vers. Des peuples chasseurs , tels
 „ qu'étaient les Brasiiliens & les Canadiens ,
 „ des insulaires comme les Caraïbes , n'ayant
 „ pas toujours une subsistance assurée , ont
 „ pu devenir quelquefois antropophages. La
 „ famine & la vengeance les ont accoutumés
 „ à cette nourriture : & quand nous voyons
 „ dans les siècles les plus civilisés , le peu-
 „ ple de Paris dévorer les restes sanglans
 „ du maréchal d'*Aucré* , & le peuple de la
 „ Haye manger le cœur du grand - pension-
 „ naire de *Witt* , nous ne devons pas être
 „ surpris qu'une horreur chez nous passa-
 „ gère , ait duré chez les sauvages.

Les plus anciens livres que nous ayons ,
 ne nous permettent pas de douter que la faim
 n'ait poussé les hommes à cet excès. Le pro-
 phète *Ezéchiél* , suivant quelques commenta- *Ezéchiél*
 teurs , promet aux Hébreux , de la part de *c. xxxix.*
 DIEU , a) que s'ils se défendent bien contre le

carnassière envers eux). Ils disent , qu'une partie de
 cette apostrophe regarde les bêtes sauvages , & que
 l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi
 conçue.

» Dis à tout ce qui court , à tous les oiseaux , à

Z iiij

roi de Perse, ils auront à manger *de la chair de cheval & de la chair de cavalier*.

Marco Paulo ou *Marc Paul*, dit que de son tems, dans une partie de la Tartarie, les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

Comment des peuples toujours séparés les uns des autres, ont-ils pu se réunir dans une

» toutes les bêtes des champs, Assemblez-vous, hâtez-
 » vous, courez à la victime que je vous immole,
 » afin que vous mangiez la chair & que vous buviez le
 » sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez
 » le sang des princes de la terre & des bœufs, &
 » des agneaux, & des boucs, & des taureaux, & des
 » volailles, & de tous les gras.

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie, & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. » Vous vous rassasiez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & de tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans les nations, &c.

Il est très certain, que les rois de Babilone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes, d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

si horrible coutume ? faut-il croire qu'elle n'est pas aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les Tartares ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le desespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres de religion, des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *Las Casas* évêque de Chiapa, dit, que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier*

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *Table*. *Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier*. Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux ; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Ecriture, où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18 ; & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots, *jé mettrai ma gloire dans les nations*, ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux ; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute ; mais nous remarquons avec donieur, qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cent années presque consécutives.

assure qu'il n'a jamais rencontré d'antropophages, & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades où cette horrible coutume soit en usage.

Améric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis longtems.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte *Juvenal* dans sa quinzième satire. Lui-même fut témoin en Egypte d'une pareille abomination sous le consulat de *Junius*; une querelle survint entre les habitans de l'intire & ceux d'Ombo; on se battit; & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os; mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu. Au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite *Charlevoix*, que j'ai fort connu, & qui était un homme très véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient antropophages; puis qu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite *Brebeuf* raconte qu'en 1640, le premier Iroquois qui fut converti, étant malheureusement yvre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier baptisé par le père *Brebeuf* sous le nom de *Joséph*, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père *Brebeuf*.

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt deux Hurons mangés par les Iroquois. On ne peut donc douter que la nature humaine ne soit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrationnable coutume soit de la plus haute antiquité, puisque nous voyons dans la sainte Ecriture, que les Juifs sont menacés de manger leurs enfans s'ils n'obéissent pas à leurs loix. Il est dit aux Juifs ; „ que non-
 „ seulement ils auront la galle, que leurs
 „ femmes s'abandonneront à d'autres, mais
 „ qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils
 „ dans l'angoisse & la dévastation ; qu'ils se
 „ disputeront leurs enfans pour s'en nourrir ;
 „ que le mari ne voudra pas donner à sa femme un morceau de son fils, parce qu'il dira
 „ qu'il n'en a pas trop pour lui. “

Voyez la lettre de *Brebeuf*, & l'hist. de *Charlevoix*, Tome I. pag. 327. & suivantes.

Deuteronomie, c. xxviii v. 53.

Il est vrai que de très hardis critiques prétendent, que le Deuteronome ne fut composé qu'après le siège mis devant Samarie par *Benadad* ; siège pendant lequel il est dit au quatrième livre des Rois , que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques , en ne regardant le Deuteronome que comme un livre écrit après ce siège de Samarie , ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent, qu'elle ne peut être arrivée comme elle est rapportée dans le quatrième livre des Rois. „ Il y est dit , que le roi „ d'Israël , en passant par le mur ou sur le „ mur de Samarie , une femme lui dit : *Sau-* „ *vez-moi , seigneur roi ;* il lui répondit : „ *Ton DIEU ne te sauvera pas ; comment pou-* „ *rais-je te sauver ? serait-ce de l'aire ou du* „ *pressoir ?* Et le roi ajouta : *que veux-tu ?* „ & elle répondit : *O roi ; voici une femme* „ *qui m'a dit , donnez-moi votre fils , nous le* „ *mangerons aujourd'hui , & demain nous* „ *mangerons le mien. Nous avons donc fait* „ *cuire mon fils , & nous l'avons mangé : je lui* „ *ai dit aujourd'hui , donnez-moi votre fils afin* „ *que nous le mangions , & elle a caché son* „ *fils.* “

Ch. VI.
v. 26. &
suivans.

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable , que le roi *Benadad* , en assiégeant Samarie , ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur , pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encor moins

vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins : mais de quelque manière qu'ils raisonnent , on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siège de Samarie , comme il est prédit expressément dans le Deuteronomie.

La même chose arriva au siège de Jérusalem par *Nabucodonosor* ; elle est encore prédite par *Ezéchiél*.

Liv. IV.
des Rois
ch. XXV.
v. 3.
Ezech. c.
v. 10.

Jérémie s'écrie dans ses lamentations ; *quoï donc , les femmes mangeront - elles leurs petits enfans qui ne sont pas plus grands que la main ?* Et dans un autre endroit : *les mères compatissantes ont cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés.* On peut encor tirer ces paroles de *Baruch* ; *l'homme a mangé la chair de son fils & de sa fille.*

Lament.
ch. II. v.
20.
Ch. IV.
v. 10.

Cette horreur est répétée si souvent , qu'il faut bien qu'elle soit vraie ; enfin on connaît l'histoire rapportée dans *Joseph* de cette femme , qui se nourrit de la chair de son fils lorsque *Titus* assiégeait Jérusalem.

Liv. VII.
ch VIII.

Le livre attribué à *Enoch*, cité par *St. Jude*, dit , que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes , furent les premiers antropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à *St. Clément*, *St. Pierre*, qu'on fait parler, dit, que les enfans de ces mêmes géans s'abreuverent de sang humain, & mangerent la chair de leurs semblables. Il en résulta, ajoute l'auteur, des maladies jusqu'alors inconnues; des monstres de toute espèce naquirent sur la terre; & ce fut alors que DIEU se résolut à noyer le genre-humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'existence des antropophages était universelle.

Ce qu'on fait dire à *St. Pierre*, dans l'homélie de *St. Clément*, a un rapport sensible à la fable de *Lycaon*, qui est une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoses* d'*Ovide*.

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième siècle, par deux Arabes, & traduite par l'abbé *Renaudot*, n'est pas un livre qu'on doive croire sans examen, il s'en faut beaucoup; mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs disent, surtout lorsque leur rapport est confirmé par d'autres auteurs, qui ont mérité quelque créance. Ils assurent, que dans la mer des Indes, il y a des isles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces isles, *Rammi*. Le géographe de Nubie les nomme *Rammi*, ainsi que la *Bibliothèque orientale* d'*Herbelot*.

Marc Paul qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes , dit la même chose quatre cent ans après eux. L'archevêque *Navarrette* , qui a voyagé depuis dans ces mers , confirme ce témoignage : *los europeos que congen , es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les savans se nourrissaient de chair humaine , & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cent ans avant lui. Il ajoute , qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation du Pégu , des Cafres , & de plusieurs peuples de l'Afrique. *Marc Paul* , que nous venons déjà de citer , dit que chez quelques hordes Tartares , quand un criminel avait été condamné à mort , on en faisait un repas , *Hanno costoro un bestiale e orribile costume , che quando alcuno giudicato a morte lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable , c'est que les deux Arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que *Marc Paul* avance de quelques Tartares : *qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont été tués.* Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises , qu'on ne peut la croire. Le père *Parrenin* l'a réfutée en disant , qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant , il faut bien observer que le huitième siècle , tems auquel ces Arabes écrivirent leur voyage , était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille , pillèrent Pekin , & répandirent partout la désolation la plus horrible. Il est très vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple , quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante ? Ils auront pris peut-être , comme presque tous les voyageurs , un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin , en voici un dans notre patrie , dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre *Bell. Gall.* tre vainqueur , par notre maître *Jules César.* Liv. vii. Il assiégeait Alexie dans l'Auxois ; les assiégés , résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité , & manquant de vivres , assemblèrent un grand conseil , où l'un des chefs , nommé *Critognat* , proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre , pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout ; *Critognat* , dans sa harangue , dit , que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une

telle nourriture , dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de *Montagne*. Il parle de ce que lui ont dit les compagnons de *Villegagnon* , qui revenaient du Brésil , & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brésiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre ; mais lisez ce qu'il ajoute. *Où Liv. I. ch. est plus de barbarie à manger un homme mort xxx. qu'à le faire rôtir par le menu , & le faire meurtrir aux chiens & pourceaux , comme nous avons vu de fraîche mémoire , non entre ennemis anciens , mais entre voisins & concitoyens ; & qui pis est , sous prétexte de piété & de religion. Quelles cérémonies pour un philosophe tel que Montagne ! Si Anacréon & Tibulle étaient nés Iroquois , ils auraient donc mangé des hommes ? Hélas !*

A P O C A L Y P S E.

A Joutons à l'article *Apocalypse* , que deux grands-hommes , mais d'une grandeur fort différente , ont commenté l'Apocalypse dans le dix-septième siècle. L'un est *Newton* , à qui une pareille étude ne convenait guères ; l'autre est *Bossuet* , à qui cette entreprise con-

venait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de prise à leurs ennemis par leurs commentaires ; & , comme on l'a déjà dit , le premier consola la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle , & l'autre réjouit ses ennemis.

Les catholiques & les protestans ont tous expliqué l'Apocalypse en leur faveur ; & chacun y a trouvé tout juste ce qui convenait à ses intérêts. Ils ont surtout fait des merveilleux commentaires sur la grande bête à sept têtes & à dix cornes , ayant le poil d'un léopard , les pieds d'un ours , la gueule du lion , la force du dragon ; & il fallait , pour vendre & acheter , avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était 666.

Bossuet trouve que cette bête , était évidemment l'empereur Dioclétien , en faisant un acrostiche de son nom ; Grotius croyait que c'était Trajan. Un curé de St. Sulpice , nommé La Chétardie , connu par d'étranges aventures , prouve que la bête , était Julien. *Jurieu* prouve que la bête , est le pape. Un prédicant a démontré que c'est Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'est le roi d'Angleterre Guillaume ; il n'est pas aisé de les accorder tous.

Il y a eu des vives disputes , concernant les étoiles qui tomberent du ciel sur la terre ,
&

& touchant le soleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troisièmes parties.

Il y a eu plusieurs sentimens sur le livre, que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypse, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. *Jurieu* prétendait que les livres de ses adversaires étaient désignés par là : & on retorquait son argument contre lui.

On s'est querellé sur ce verset, „ *J'entendis*
 „ *une voix dans le ciel, comme la voix des gran-*
 „ *des eaux, & comme la voix d'un grand ton-*
 „ *nerre ; & cette voix que j'entendis était com-*
 „ *me des harpeurs harpans sur leurs harpes.* “
 Il est clair qu'il valait mieux respecter l'Apocalypse que la commenter.

Le Camus évêque du *Belley* fit imprimer au siècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégéa ; il fut intitulé *Apocalypse*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale ; *Méliton*, parce que *Méliton* évêque de Sardes au second siècle avait passé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obscurités de l'Apocalypse de *St. Jean* ; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque ressemble à ce magistrat qui disait à un procureur ; *Vous êtes un faussaire, un fripon. Je ne sais si je m'explique.*

L'évêque du *Belley* suppute dans son apocalypse ou révélation, qu'il y avait de son
Première partie. A a

tems quatre-vingt-dix-huit ordres de moines, rentés ou mendiants, qui vivaient aux dépends des peuples sans rendre le moindre service, sans s'occuper du plus léger travail. Il comptait six cent mille moines dans l'Europe. Le calcul est un peu enflé. Mais il est certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il assure que les moines sont les ennemis des évêques, des curés & des magistrats.

Page 89. Que parmi les privilèges accordés aux cordeliers, le sixième privilège est la sûreté d'être fauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis, pourvu qu'on aime l'ordre *St. François*.

Pag. 105. Que les moines ressemblent aux singes : plus ils montent haut, plus on voit leur cu.

Pag. 101. Que le nom de *moine* est devenu si infame & si exécrable, qu'il est regardé par les moines même comme une sale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puisse faire.

Mon cher lecteur, qui que vous soyez, un ministre ou magistrat, considérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

Pag. 160
& 161.

„ Représentez - vous un couvent de l'Escurial, ou du mont Cassin, où les cénobites ont toutes sortes de commodités nécessaires, utiles, délectables, superflues, surabondantes, puisqu'ils ont les cent cinquante mille, les quatre cent mille, les cinq cent mille écus de rente ; & jugez

„ si monsieur l'abbé a de quoi laisser dormir
 „ la meridiene à ceux qui voudront.

„ D'un autre côté représentez-vous un
 „ artisan , un laboureur , qui n'a pour tout
 „ vaillant que ses bras , charge d'une grosse
 „ famille , travaillant tous les jours en toute
 „ saison , comme un esclave pour la nour-
 „ rir du pain de douleur , & de l'eau des
 „ larmes ; & puis , faites comparaison de la
 „ prééminence de l'une ou de l'autre condi-
 „ tion en fait de pauvreté. “

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopal*, qui n'a pas besoin de commentaires : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs , qui labourent , sèment & récoltent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une fatyre au-lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages , que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité & ceux de la redemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. *Le Camus* se livrait trop à son imagination. *St. François de Sales* lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.

Fin de la première Partie.

Aa ij

TABLE DES ARTICLES

contenus dans cette première partie.

INTRODUCTION.	pag. 1.
A.	7.
A B C, ou ALPHABET.	15.
ABBÉ, ABBAYE.	25.
ABEILLES.	29.
ABRAHAM.	36.
ABUS.	47.
ABUS DES MOTS.	52.
ACADÉMIE.	57.
ADAM.	62.
ADORER.	68.
ADULTÈRE.	76.
<i>Mémoire d'un magistrat , écrit vers</i>	
<i>l'an 1764.</i>	81.
<i>Mémoire pour les femmes.</i>	84.

Suite

TABLE DES ARTICLES. 373

<i>Suite du chapitre sur l'adultère.</i>	pag. 88.
<i>Réflexion, d'un père de famille.</i>	. 89.
AFFIRMATION PAR SERMENT.	90.
AGE. 92.
<i>Calcul de la vie.</i> 95.
AGRICULTURE. 99.
<i>Des livres pseudonimes sur l'économie</i> <i>générale.</i> 100.
<i>De l'exportation des grains.</i> 104.
<i>De la grande & petite culture.</i> ibid.
<i>Des défrichemens.</i> 106.
<i>De la grande protection due à l'agricul-</i> <i>ture.</i> 109.
<i>Postscript.</i> 113.
AIR. 114.
<i>Raisons de ceux qui nient l'air.</i> 117.
ALCHIMISTE. 121.
ALCORAN, ou plutôt LE KORAN.	127.
<i>Réglemens de Mahomet sur les fem-</i> <i>mes.</i> 130.
ALEXANDRE. 135.
ALEXANDRIE. 145.
ALGER. 150.
ALMANACH. 154.
ALOUETTE. 163.

AMAZONES.	pag. 165.
AME. (Section première.)	171.
Section seconde. <i>Des doutes de Loke</i> <i>sur l'ame.</i>	176.
Section troisième. <i>De l'ame des bêtes,</i> <i>& de quelques idées creuses.</i>	181.
Section quatrième. <i>Sur l'ame & sur</i> <i>nos ignorances.</i>	187.
Section cinquième. <i>Du paradoxe de</i> <i>Warburton , sur l'immortalité de</i> <i>l'ame.</i>	192.
Section sixième. <i>Du besoin de la révé-</i> <i>lation.</i>	196.
Section septième. <i>Ame des fots & des</i> <i>monstres.</i>	200.
AMÉRIQUE.	203.
AMITIÉ.	205.
AMOUR.	208.
AMOUR-PROPRE.	213.
AMOURSOCRATIQUE.	215.
AMPLIFICATION.	221.
ANA, ANECDOTES.	235.
<i>Anecdote hasardée de Du Haillan.</i>	244.
<i>Anecdote sur CHARLES-QUINT.</i>	245.
<i>Autre anecdote plus hasardée.</i>	ibid.

DES ARTICLES. 375

<i>Anecdote sur HENRI IV.</i>	pag. 246.
<i>De l'abjuration de HENRI IV.</i>	ibid.
<i>Autre bévue sur HENRI IV.</i>	247.
<i>Bévue sur le maréchal d'Ancre.</i>	249.
<i>Anecdote sur l'homme au masque de fer.</i>	251.
<i>Anecdote sur Nicolas Fouquet surin-</i> <i>tendant des finances.</i>	254.
<i>Petite anecdote.</i>	255.
<i>Anecdote sur le testament attribué au</i> <i>C. de Richelieu.</i>	ibid.
<i>Autres anecdotes.</i>	259.
<i>Anecdote ridicule sur THÉODORIC.</i>	260.
<i>Anecdote sur le maréchal de Luxem-</i> <i>bourg.</i>	262.
<i>Anecdote sur LOUIS XIV.</i>	ibid.
<i>Lettre de Mr. de V. sur plusieurs</i> <i>anecdotes.</i>	264.
ANATOMIE.	273.
ANCIENS ET MODERNES.	277.
<i>Du chevalier Temple.</i>	284.
<i>De Boileau & de Racine.</i>	286.
<i>De l'injustice & de la mauvaise foi de</i> <i>Racine dans la dispute contre Per-</i> <i>rault au sujet d'Euripide , & des</i> <i>infidélités de Brumoy.</i>	287.

<i>De quelques comparaisons entre des</i>	
<i>ouvrages célèbres.</i>	<i>pag. 293.</i>
<i>D'un passage d'Homère.</i>	<i>297.</i>
A N E.	305.
A N E (de l') D' O R de Machiavel.	310.
A N E (de l') D E V É R O N E.	312.
A N G E.	314.
<i>Premier chapitre du Shasta.</i>	<i>315.</i>
<i>Second chapitre du Shasta.</i>	<i>ibid.</i>
<i>Troisième chapitre. De la chute d'une</i>	
<i>partie des anges.</i>	<i>316.</i>
<i>Quatrième chapitre. Châtiment des</i>	
<i>anges coupables.</i>	<i>317.</i>
<i>Précis du cinquième chapitre.</i>	<i>318.</i>
<i>Des anges des Perses.</i>	<i>319.</i>
<i>Des anges chez les Hébreux.</i>	<i>320.</i>
<i>Savoir si les Grecs & les Romains</i>	
<i>admirent des anges ?</i>	<i>324.</i>
A N G U I L L E S. Race d'anguilles , for-	
<i>mées de farine & de jus de mouton.</i>	<i>326.</i>
A N N A L E S.	330.
A N N A T E S.	334.
A N N E A U D E S A T U R N E.	338.
A N T I Q U I T É. (Section première.)	339.

DES ARTICLES. 377

Section seconde. *De l'antiquité des usages.* pag. 344.

Section troisième. *Fêtes instituées sur les chimères.* 348.

Section quatrième. *De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* 349.

Section cinquième. *De l'origine des arts.* 351.

ANTROPOPHAGES. 356.

APOCALYPSE. 357.

ERRATA

du premier volume.

*Page 13. ligne 7. une riviera , corrigez , une
riviera.*

page 16. lig. 4. hoton , corr. ho - tou.

*page 120. lig. 13. On les voit visiblement ;
ôtez visiblement.*

page 344. lig. pénult. données , corr. donné.

